

***Bulletin  
des Amis  
d'André Gide***

N° 164

OCTOBRE 2009

Le  
***Bulletin des Amis d'André Gide***

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,  
dirigée par Claude Martin (1968-1985),  
Daniel Moutote (1985-1988),  
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 →),

publiée avec le soutien du  
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
DE L'UNIVERSITÉ PAUL VERLAINE (METZ)  
(Centre « Écritures », EA 3943)

et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,  
est principalement diffusé par abonnement annuel  
ou compris dans les publications servies aux membres de  
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE  
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.



Comité de lecture :

Catharine S. BROSMAN, Jean CLAUDE, Alain GOULET,  
Claude MARTIN, Pierre MASSON, David STEEL, David H. WALKER

*Les articles proposés à la Revue sont soumis à l'approbation  
du comité de lecture.*



Toute correspondance doit être adressée,

relative au BAAG, à

Pierre MASSON, directeur responsable de la Revue,  
2 rue du Creux du Pont, 34680 Saint-Georges-d'Orques  
(Tél. 04.67.79.32.89 — Courriel [pige.masson@orange.fr](mailto:pige.masson@orange.fr))

relative à l'AAAG, à

Pierre LACHASSE, secrétaire général de l'Association,  
374 rue de Vaugirard, bât. A, 75015 Paris  
(Tél. 01.45.32.82.72 — Courriel [pierre.lachasse@orange.fr](mailto:pierre.lachasse@orange.fr))

# BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

---

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE  
VOL. XXXVII, N° 164 — OCTOBRE 2009

## Programme du Colloque André Gide du 9 octobre 2009

.....	461
Pierre MASSON : L'Abeille et les Guêpes ou Quand Gide flirtait avec les royalistes.....	463
Jean-Michel WITTMANN : <i>La Porte étroite</i> et la question de la « sainteté en art ».....	501
David STEEL : Conversations à Grasse : André Gide et Ivan Bounine.....	513
Jean FOLLAIN : À la première Décade Gide de Cerisy (septembre 1964).....	535
Alain GOULET : Le « Réveil » de 1830, Jean-Jacques Keller et André Gide.....	541
Robert LEVESQUE : Journal (juin – octobre 1948).....	557
Les Dossiers de presse des livres d'André Gide. <i>Attendu que</i> , I (Marie-Jeanne Durry). — <i>Journal</i> , XII (Georges Perros).....	571
Céline DHÉRIN : Mais qui est Fabrice ?.....	581
Chronique bibliographique.....	585
Varia.....	588
Cotisations et abonnements 2009.....	590

---

# Association des Amis d'André Gide

## COMITÉ D'HONNEUR

*Président* : Claude MARTIN  
Dominique FERNANDEZ et Jean-Marie ROUART,  
de l'Académie française,  
Georges BLIN, professeur au Collège de France,  
MM. Michel DROUIN, Henri HEINEMANN,  
Laurent GAGNEBIN de BONIS, M<sup>me</sup> Yvonne MALLET.

*Membres décédés* : Marc Allégret, Robert André, Auguste Anglès,  
Marcel Arland, Jacques Brenner, Julien Cain, Jean Delay,  
Étienne Denner, Jacques Drouin, Marie-Jeanne Durry, Étiemble,  
Gaston Gallimard, Jean Giono, Anne Heurgon-Desjardins, Jean Hytier,  
Marcel Jouhandeau, Pierre Klossowski, Robert Mallet, André Malraux,  
François Mauriac, Jean Meyer, Pierre Moinot, Jean Paulhan,  
Maurice Rheims, Robert Ricatte, Jean Schlumberger,  
Élisabeth Van Rysselberghe, Roger Vrigny.

## CONSEIL D'ADMINISTRATION

*Président* : Pierre MASSON  
*Secrétaire général* : Pierre LACHASSE  
*Trésorier* : Jean CLAUDE  
*Conseillers* : Alain GOULET, Pierre LENFANT,  
Pascal MERCIER, Martine SAGAERT,  
Sandra TRAVERS de FAULTRIER,  
Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK,  
Jean-Michel WITTMANN.

## COMITÉ AMÉRICAIN

Catharine S. BROSMAN, N. David KEYPOUR,  
Christine LATROUITTE ARMSTRONG,  
Walter C. PUTNAM, Jocelyn VAN TUYL

*Responsables* :  
Christine LATROUITTE ARMSTRONG et Jocelyn VAN TUYL

## SERVICE DES PUBLICATIONS

*Responsable* : Claude MARTIN  
La Grange Berthière, 69420 Tupin et Semons  
☎ 04.74.87.84.33 — Fax 04.74.87.84.33  
< aaag.cdc@wanadoo.fr >

**Bibliothèque nationale de France**  
Petit auditorium

**Vendredi 9 octobre 2009**

**COLLOQUE « ANDRÉ GIDE »**

9 h 30 Alain GOULET : Ouverture du Colloque.

*Présidence de la matinée : Alain Goulet*

9 h 45 Marie-Odile GERMAIN, Conservateur en chef au Département des Manuscrits de la BnF.

10 h Jean CLAUDE, professeur émérite à l'Université de Nancy 2 :  
« Gide et le théâtre : une tentation impossible ».

Lectures : *Bethsabé*, sc. I-II (*RRLD*, t. I, pp. 798-805)

Le monologue d'*Œdipe* (II, 683-4)

10 h 55 Pause.

11 h 05 Jean-Michel WITTMANN, professeur à l'Université Paul-Verlaine de Metz : « Quand l'écrivain remet son ouvrage sur le métier : l'exemple d'une page supprimée dans *Paludes* ».

Lectures : *Paludes* : Baldakin présente son livre (I, 319-21)

Stanislas parle (I, 321-2)

12 h Pierre MASSON, professeur émérite à l'Université de Nantes :  
« Histoires de portes ».

Lectures : *La Porte étroite*, textes inédits (*BAAG* n<sup>os</sup> 148 et 149)

13 h Pause déjeuner.

*Présidence de l'après-midi : Pierre Masson*

14 h 30 Alain GOULET, professeur émérite à l'Université de Caen :  
« "Peut-être même approche-t-on de plus près la vérité dans le roman" ».

Lectures : *Les Faux-Monnayeurs* : Dialogue du narrateur avec Édouard (II, 485-93)

Bernard au Grand Journal (II, 516-7)

15 h 30 David WALKER, professeur à l'Université de Sheffield : « Gide et le réalisme social ».

Lectures : *L'École des Femmes* (II, 617-9)

*Le Récit de Michel* (I, 1221-3)

Une suite de *Geneviève* (II, 904-5)

16 h 25 Pause.

16 h 35 Martine SAGAERT, professeur à l'Université du Sud de Toulon : « Gide vivant au cœur des manuscrits ».

Lectures : *Le Grincheux* (II, 1132-4)

*Le Retour de l'Enfant prodigue* : dialogue avec le frère puîné (I, 790-4)

18 h – 19 h : Pot (cocktail-apéritif)

PIERRE MASSON

***L'abeille et les guêpes***  
*ou*  
***Quand Gide flirtait avec les royalistes***

Les démarrages d'une revue sont forcément complexes. Encore plus le sont-ils lorsqu'ils se font dans une période compliquée, et davantage encore quand certains de ses responsables sont soucieux de nuance et d'équilibre. C'est un peu tout cela qui préside aux débuts de *La Nouvelle Revue Française*, et plus spécialement à son second départ. Il est bien connu que Gide en fut le principal instigateur, et que ce qui lui servit d'argument pour rompre avec Eugène Montfort, ce fut un éloge de d'Annunzio et surtout une critique de Mallarmé. De ce sacrilège inexpiable, l'auteur – passé à la postérité comme un nouvel Érostrate – se nomme Jean-Marc Bernard.

Jean-Marc Bernard est né le 4 septembre 1881 à Valence. À la mort de son père, et après une jeunesse passée en Suisse et en Belgique, sa mère et lui s'installent à Saint-Rambert-d'Albon en 1902. En 1905, il publie une églogue, *La Mort de Narcisse* (Ducros, à Valence). Poète, il collabore à *L'Ermitage*, et son nom n'est donc sans doute pas ignoré de Gide, dont il n'est pas éloigné intellectuellement ; c'est ainsi qu'il nuance la condamnation du romantisme par Lasserre, écrivant en 1907 (compte rendu dans *La Société nouvelle*) : « Le romantisme et le christianisme tous deux sont des faits. [...] Notre devoir est clair : disciplinons ces deux tendances, mais gardons-nous bien de vouloir les étouffer. » Converti définitivement en 1908 au royalisme de l'Action Française et au néo-classicisme, il écrit dans *L'Âme latine* comme dans *Durandal*, revue catholique belge, et surtout dans deux

revues : la *Revue critique des Idées et des Livres* (« qui peut être considérée comme l'organe doctrinal du néo-classicisme » selon Michel Décaudin) et *Les Guêpes* qui en sont « l'arme offensive ». Cette dernière revue fondée par lui-même, Louis du Charmeil, René Dumaine et Raoul Monier, « s'est en effet signalée pendant ses quatre années d'existence, de 1909 à 1912, par sa virulence critique et son esprit satirique. [...] On y était monarchiste et l'on ne concevait une rénovation de l'art possible que par le moyen d'une restauration politique et morale. [...] Toute l'année 1909 se passa en escarmouches contre Jean Royère et en discussions avec *L'Occident* et *La NRF*, entre le traditionalisme occidental de l'un et le classicisme moderne de l'autre <sup>1</sup>. » Par exemple, dans le n° 1 de janvier 1909, Bernard publie un poème satirique évoquant la mort du romantisme et de ses suiveurs :

*À ses côtés, fermant le groupe symboliste,  
On aperçoit Cantacuzène, ce fumiste ;  
Jean Royère, empruntant à Mallarmé son rit,  
Mais dont le « rythme est plus fluide et doux » (dixit).  
Sur ses talons, voici tous les membres loufoques  
Et rigolos de La Phalange, aux noms baroques.*

Dans ces deux revues en particulier, Bernard côtoyait son ami et compagnon de lutte politique Henri Clouard ; né en 1885, Clouard fut d'abord un maurrassien fervent et doctrinal, et c'est comme tel qu'il avait entrepris en août 1908 de mener une « enquête sur la littérature nationale », précisément dans *La Phalange*, revue symboliste fort éloignée de son idéal nationaliste, mais assez éclectique pour accueillir une telle réflexion tout en s'en désolidarisant officiellement par la plume de son directeur, Jean Royère. Cette enquête se prolongea jusqu'en février 1909, c'est-à-dire au moment où se lançait la nouvelle *NRF*.

Ni Gide, ni Jean-Marc Bernard n'y avaient participé ; en revanche, Ghéon avait fait en décembre 1908 une réponse remarquée, chaudement approuvée par Clouard. Il faut dire qu'à cette époque, sinon *La NRF* unanime, du moins certains de ses fondateurs n'étaient dépourvus de sympathie pour la droite maurrassienne ; c'est Gide qui écrira en mai 1909 à Ghéon : « Sans

---

1. Michel Décaudin, *La Crise des valeurs symbolistes*, Toulouse : Privat, 1960, pp. 316-8.

doute, pour ce n° de juillet, écrirai-je un article presque politique (théorique) où je tâcherai d'indiquer comme possible la position de celui qui condamne un mouvement (celui de l'Action française) en tant que perturbateur de *l'ordre*, mais l'approuve de grand cœur en théorie. [...] Je ne voudrais pas qu'un malentendu se formât et que d'avoir été, d'être encore "dreyfusard", [...] m'attachât pour la vie à un parti dont je n'épouse presque aucun des "principes"<sup>2</sup>. »

Aussi, lorsque, dans la première *NRF*, le 15 novembre 1908, Léon Bocquet propose sous le titre « Contre Mallarmé » un compte rendu d'un article de Jean-Marc Bernard, on peut dire qu'il offre à Gide l'occasion de réaliser un coup à double, voire triple détente.

C'est dans *La Société nouvelle* d'août 1908 que Jean-Marc Bernard a publié « L'idée d'impuissance chez Mallarmé ». On ne sait pas si Gide avait eu connaissance de cet article ; on peut en revanche dire que son rapport à Mallarmé n'était pas celui des « phalangistes » mallarmophiles, et que si l'on relit l'ensemble de ses écrits sur ce sujet, on voit comment il considère Mallarmé comme un « sommet » pour mieux suggérer qu'après lui c'est vers d'autres voies que doit se tourner la poésie. En février 1909, il écrit donc dans son « Contre Mallarmé » de *La NRF* : « Je ne me poserais point en défenseur d'une cause que je ne peux faire mienne car je tiens Mallarmé pour un maître assez dangereux [...] dont l'œuvre est à considérer non comme un point de départ, mais comme un aboutissement, un point extrême, un parachèvement... »

Robert de Souza, par exemple, fut sensible à cette réserve, lui qui en décembre 1909 allait mener dans *La Phalange* une attaque en règle contre Gide « dont les articles après la mort de Mallarmé furent de cette substance trouble qu'aujourd'hui nous échantillonons et où entrent tant de "prétextes"... ». Gide aurait donc pu ne pas s'indigner des propos de Bernard, et simplement les négliger ; et il n'est pas interdit de penser que sa réaction fut en partie motivée par le fait que Bernard représentait, par delà Mallarmé, une position politique intéressante. En revanche, Léon Bocquet, l'au-

---

2. *Correspondance*, t. II, Gallimard, 1976, p. 721.

teur du compte rendu, ne représentait rien de stratégique. Aussi, dissocier Bernard de Bocquet et ne prendre la défense de Mallarmé qu'aux dépens du second, c'était une manière de signifier au premier son intérêt. Bocquet, ce poète lillois, co-fondateur du *Beffroi* en 1900 et collaborateur des *Marges*, faisait preuve, dans son court texte, d'une évidente satisfaction à voir Mallarmé malmené, et c'est ce ton, déjà trop peu « NRF », qui dut hérisser Gide :

Le réquisitoire, toujours motivé, est fort long. M. Jean-Marc Bernard s'attache à prouver que l'impuissance chez Mallarmé n'est pas l'impuissance relative de tout génie en face de l'absolu. Mallarmé était condamné à l'inévitable stérilité tout ensemble par sa conception platonique de la poésie, par la suppression des intermédiaires de la pensée et sa tentative de fusion de la musique et de la poésie.

Que M. Jean-Marc Bernard s'attende à être bientôt puni de sa franchise<sup>3</sup> !

Ce ne fut donc pas Bernard, mais Bocquet, et avec lui Montfort, qui fut puni. Dans sa note, Gide, significativement, s'en prend beaucoup plus au citeur qu'au cité, à Bocquet qu'à Bernard :

Un mort assez difficile à tuer, décidément. M. Léon Bocquet félicitait récemment M. Jean-Marc Bernard de s'y prendre de la bonne manière : c'est dans l'œuvre même du poète que ce dernier cherche et prétend trouver des armes contre cette œuvre. [...] Mais qu'importe à M. Bernard Bocquet ? [...] Pour peu que M. Bernard Bocquet soit soucieux d'ajouter à sa franchise un peu d'inquiétude, il comprendra qu'on ne se débarrasse pas d'un tel poète simplement en ne le comprenant pas<sup>4</sup>.

De son côté, Jean-Marc Bernard – il allait bientôt le lui révéler – était un admirateur de Gide, qu'il connaissait de longue date à travers *L'Ermitage*. Aussi, quand il réagit, par une lettre insérée dans *Les Marges* de mars 1909 (pp. 133-5), il le fait avec modération, et montrant habilement qu'il n'est pas si éloigné de la position de Gide lui-même :

M. André Gide semble vouloir se proclamer le chevalier servant de S. Mallarmé. Certes nous sommes loin de trouver ridicule cette piété toute filiale ; elle est au contraire émouvante et fort honorable. Mais si une première protestation en février 1897 (*Mercur de France*), en réponse

---

3. *La NRF*, 15 novembre 1908, p. 81.

4. *La NRF*, 1<sup>er</sup> février 1909, pp. 96-8.

aux grossièretés de MM. Retté et Louis de Saint-Jacques, était fort légitime, en est-il bien de même aujourd'hui ? N'a-t-on plus le droit de discuter une œuvre ? J'ai apporté, du moins, je le suppose, autre chose que de pures affirmations. Je fais erreur ? C'est bien possible ; mais que l'on veuille se donner la peine de me le démontrer, autrement je me permettrai de demeurer incrédule. Peut-être en somme n'ai-je fait que développer (mais sans l'avoir connue en temps utile) l'appréciation de M. Henri Ghéon sur l'œuvre de Mallarmé (*Ermitage*, « Lettres d'Angèle » mars 1899). Or je n'ai pas le moindre souvenir qu'à cette époque M. Gide se soit aussi fort échauffé qu'il le fait présentement contre M. Bernard Bocquet.

Il me reproche, en premier lieu, d'avoir « choisi » dans l'œuvre de Mallarmé les vers favorables à ma thèse et délaissé les autres. Je ferai d'abord remarquer que je n'ai point, a priori, formulé une thèse ; mais que l'idée d'impuissance, à mon avis, jaillit de la lecture même de l'œuvre mallarméenne. Ensuite je n'ai donné douze extraits significatifs qu'à titre documentaire et à seule fin de montrer chez Mallarmé cette obsession des mots : *impuissance*, *vide*, *stérile*, etc... Mais M. Gide, lui, que fait-il, lorsque, par ironie et pour montrer le peu de poids de mes citations, sur douze extraits fournis, il ne cueille que trois vers et, par leur isolement, leur retire toute signification ? N'est-ce pas là employer justement le procédé qu'il me reproche ?

Remarquons d'ailleurs une fois pour toutes que M. Gide (comme MM. De Souza, de Noisay ou Royère) ne répond aux objections sérieuses pas plus qu'il ne cherche à prouver la fécondité de Mallarmé. Tous ils se contentent d'être affirmatifs. Malheureusement il leur échappe, à tous, de ces phrases malencontreuses qui viennent grossir le nombre des preuves de l'irréremédiable stérilité reprochée au poète.

Lorsque M. Gide écrit : « L'œuvre est à considérer, non comme un point de départ, mais comme un aboutissement, un point extrême, un parachèvement », a-t-il bien remarqué que ce point de vue n'est nullement en contradiction avec l'idée qu'il croit combattre ? Une œuvre qui est une « fin » et qui n'est que cela, ne peut être féconde en soi ; car seule une saine et pleine « maturité » peut porter des fruits. De plus, si vraiment Stéphane Mallarmé « ne paralyse que des esprits sans vigueur », c'est donc que la puissance de son œuvre est subordonnée à la vigueur intellectuelle des interprètes. La force, la fécondité se trouvent donc chez le lecteur et non chez le poète. Ai-je prétendu autre chose ? Ceci même explique maintenant la colère des symbolistes lorsque l'on ose toucher l'œuvre-tabou : en doutant de la grandeur des poèmes de Mallarmé, ils devinent que c'est leur intelligence à eux, ses prêtres, qui va être discutée.

Cette stérilité toute intérieure n'empêche nullement Mallarmé d'être un

merveilleux ouvrier du vers. Je n'ai jamais affirmé que le « Maître » fût un *poète médiocre* ; mais c'est un parnassien, stérile comme tous les parnassiens. Qu'on ait longtemps discuté autour de lui (plus autour de sa personne d'ailleurs, que de son œuvre, c'est à noter) cela ne prouve pas qu'il soit un grand poète. Si des admirateurs trop zélés et des amis trop fervents n'avaient pas exagéré les louanges, jamais Mallarmé n'aurait été si âprement critiqué. Ce sont les disciples en somme qui ont créé le Maître.

On a vu des tabernacles vides et des idoles creuses exalter la foi, l'enthousiasme et le génie de quelques individus supérieurs. Il n'en demeure pas moins que la force résidait dans ces individus et que les tabernacles restaient vides et les idoles, creuses !

À la suite de quoi Gide va lui adresser une lettre qui nous est inconnue, mais dont on peut deviner l'aménité, à en juger d'après la réponse que lui fit Bernard <sup>5</sup> :

#### JEAN-MARC BERNARD À ANDRÉ GIDE

*St-Rambert d'Albon (Drôme), 19 avril 1909.*

*Monsieur,*

*Je me sens profondément touché et grandement honoré par la lettre que vous avez bien voulu m'adresser au sujet de ma réponse des Marges. Car si nous devons demeurer, je le crains, pour toujours séparés au sujet de Stéphane Mallarmé, il n'en demeure pas moins que je vous considère comme l'un de nos plus grands écrivains contemporains, et que vous êtes parmi les maîtres que je me suis choisis, avec Maurras, Barrès et Mi-thouard. Et je tiens ici même à vous témoigner l'admiration causée par votre dernière œuvre, La Porte étroite. C'est un roman du plus haut et plus sévère classicisme, par sa passion toute intérieure et sa noble discipline.*

*Non, Monsieur, je ne crois pas que ce soit surtout sur la signification des mots stérilité, fécondité, que se pose notre différend. Je me garderai bien de certifier qu'il faut, pour mériter l'épithète de fécond, avoir écrit l'œuvre d'un Balzac ! Je sais adresser ce qualificatif aussi bien à Baudelaire qu'à Louis Le Cardonnel, par*

---

5. Les lettres de J.-M. Bernard à Gide, ainsi que le brouillon d'une lettre de Gide à Bernard, sont déposés à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet. Nous remercions Mme Catherine Gide d'en avoir autorisé la consultation.

exemple. Ce que j'exige dans une œuvre, c'est cette « substantifique moëlle » chère à Rabelais, et que j'avoue ne pas découvrir chez Mallarmé, et que – j'irai plus loin – d'après la méthode même qu'il employait, Mallarmé était empêché de mettre dans ses vers ou sa prose. De ce que Mallarmé nous suggère des pensées, il ne faut pas conclure qu'il les ait voulues.

Je lis dans le dernier numéro de Pan ces lignes de Monsieur René Seligmann qui sont très significatives :

« La méthode socratique est la seule pédagogie. Il faut susciter, éveiller l'âme et non l'appesantir sous un dogme. En art cette méthode devient la discipline mallarméenne. Étudiez la théodicée cartésienne et vous vous convaincrez que Descartes est aussi obscur en un sens, et dans le vrai aussi lumineux que Mallarmé. Mallarmé s'élève au dessus de la logique positive, du syllogisme verbal. Il conduit la poésie à n'être qu'une forme pure, et comme les mots ne sont que des motifs d'intuition, il se trouve qu'il nous conduit vraiment à penser, à sentir pour nous-mêmes. »

D'après cette définition de la poésie, il résulte fatalement que nous sommes tous poètes ou susceptibles de le devenir ! Mais alors un dilemme se pose, très net : ou l'on écrit pour une majorité de lecteurs intelligents mais non écrivains, ou pour une élite composée presque exclusivement de confrères. Si c'est pour la majorité, il importe d'être précis ; pour l'élite, je comprends que l'allusion, la suggestion puissent suffire. Mais ces poèmes sibyllins que l'on offre à la sagacité de l'élite ne feront que suggérer des idées. Ils seront des forceps intellectuels, ils aideront à de nouvelles créations. C'est-à-dire que de tels poèmes se réduisent à l'utilité des paysages de la nature ou celle des émotions intérieures. Ils sont des instruments de la création, mais ne sont eux-mêmes ni création, ni œuvre d'art.

Pour moi, le choix est fait, et je condamne le symbolisme tout entier, en tant que méthode littéraire. « Extérioriser une intuition lyrique » (Tancrède de Visan) n'est pas faire œuvre d'art. L'art consiste d'abord à savoir analyser et raisonner cette intuition afin de n'en présenter que les éléments éternels et essentiels. Analyser, raisonner et choisir ses sentiments et sensations, c'est la méthode classique.

Voilà, me semble-t-il, le nœud de notre différend.

C'est avec plaisir, Monsieur, que je discuterai à nouveau de

*ces questions, si vous voulez bien y consentir, dans la revue qu'il vous plaira. Je saurai le faire et ne pas cesser pour cela d'être à la fois, Monsieur, votre admirateur et votre bien dévoué*

*Jean-Marc Bernard.*

Cependant, l'enquête menée par Henri Clouard dans *La Phalange* venait de s'achever. Entre le camp des maurrassiens, représenté par Clouard, et auquel Ghéon avait semblé donner quelques gages, et celui des symbolistes, auquel Royère était enclin à vouloir annexer Gide et ses amis (le 20 février, il saluait en ces termes la réapparition de *La NRF* : « Je trouve dans le premier numéro de *La Nouvelle Revue Française* (que je salue au passage parce qu'elle nous rend André Gide et nous débarrasse de M. Bocquet) ce jugement d'André Ruyters... » Plus tard, dans un compte rendu de l'article de Gide « Nationalisme et Littérature », on lit dans *La Phalange* : « Il nous faut d'abord revenir sur le bel article de M. André Gide [...]. Comme beaucoup d'entre nous André Gide ne daigna point répondre à l'enquête de M. Clouard. On n'en saurait trop citer des passages, abondants de finesse et de simple bon sens. »), entre ces deux camps, donc, Gide se devait de tracer les frontières du sien. C'est ce qu'il fit en juin dans son premier article « Nationalisme et Littérature (à propos d'une enquête de *La Phalange* », en célébrant la notion d'« harmonieux équilibre des éléments très divers » qui composent la France, tout en faisant l'éloge du livre de Lasserre sur le romantisme (un coup à droite), qui était honni de *La Phalange*, et une critique perfide du nationaliste Clouard (un coup à gauche) accusé de trop de dogmatisme : « Je dis cela pour faire plaisir à M. Clouard qui m'a l'air d'un excellent garçon ; mais à dire vrai, je trouve effroyablement germanique la couleur de l'ennui que respire toute son enquête, teutonnes ses notes, et tudesques ses conclusions<sup>6</sup>. »

Dans le même numéro de juin, Francis Viélé-Griffin renchérissait avec une lettre ouverte à Gide, condamnant le chauvinisme littéraire et le classicisme. Et dans celui de juillet, c'est Ghéon qui, avec « Le classicisme de M. Moréas », prenait à son tour ses distances avec Clouard. Comme à propos de Mallarmé, plus encore

---

6. Gide, *Essais critiques*, Bibl. Pléiade, 1999, p. 180.

que les idées de Clouard, c'était sa manière qui était en cause. En choisissant de répondre dans *La NRF* à l'enquête menée dans *La Phalange*, Gide montrait bien à la fois son intérêt pour Clouard et ses amis, et son désir de les tenir à distance. Il allait, écrivant à Ghéon en décembre, résumer leur position, en définissant « *La NRF* – où les uns et les autres sommes décidés à nous montrer d'autant moins rétrogrades en art que nous nous découvrons plus conservateurs en opinions <sup>7</sup> ».

Tout en se préparant à revenir sur la question des influences littéraires, Gide continua d'entretenir un lien avec Jean-Marc Bernard, comme on le voit dans les remerciements de celui-ci :

JEAN-MARC BERNARD À ANDRÉ GIDE

12 juillet 1909.

Monsieur,

*J'ai bien reçu le beau livre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Déjà je vous avais écrit quelle avait été mon émotion à la lecture de ce roman dans La Nouvelle Revue Française. J'espère pouvoir vous témoigner ma reconnaissance en consacrant quelques pages à La Porte étroite dans L'Âme Latine.*

*Bien que, sur de nombreux points, nous ne soyons pas prêts, je le crains, d'être d'accord, je vous prie de croire cependant, cher Monsieur, à toute mon admiration respectueuse.*

*Jean-Marc Bernard.*

Jean-Marc Bernard, il faut le dire, était une manière de franc-tireur, capable de se démarquer de certains des membres de son camp. Ayant fait, dans *La Société Nouvelle*, une critique du livre du très maurrassien Pierre Lasserre, il s'attirait ces remarques ironiques de Robert de Souza (signant G. T.) dans *La Phalange* :

Eh bien de qui sont, peut-on croire, ces notes marginales ? d'un collaborateur de *La Phalange* sans doute ! Détrompez-vous, elles sont du pauvre insulteur de ce classique suprême que fut Stéphane Mallarmé, de M. Jean-Marc Bernard lui-même dans une Revue de « métèques » par excellence, *La Société Nouvelle*.

---

7. *Correspondance*, p. 736.

Allons ! voilà qui est bien ! le bon sens français finit par triompher de toutes les gageures<sup>8</sup> ...

Aussi, quand il va répliquer, dans *Les Guêpes* de septembre, Bernard fait mine de s'en prendre plus à Royère qu'à Gide et ses amis. À ces derniers, il fait même des avances marquées :

JEAN-MARC BERNARD À ANDRÉ GIDE

4 août 1909.

*Monsieur,*

*Je lis dans La Nouvelle Revue Française un article de mon ami Jules Romains, « La nouvelle génération et son unité ». Je viens vous demander si vous ne consentiriez pas à m'accorder 4 ou 5 pages de votre prochain numéro, non pas pour répondre à cet article, mais pour élargir un peu cette nouvelle génération et ne pas la limiter exclusivement aux membres de L'Abbaye. Parmi ces derniers, d'ailleurs, je ne vois guère, à mon avis, de vraiment intéressant que Charles Vildrac. Je ne parle pas de Romains pour qui j'ai la plus grande admiration et la plus fraternelle amitié. Mais il me semble qu'il serait bon de signaler à l'attention du public un Guy Lavaud, qui renouvelle l'élégie, un Georges Ramaeckers, Carco, et ces deux somptueux poètes, aux rythmes musclés et charnels : François-Paul Alibert et Roger Frêne. La nouvelle génération choisira indifféremment parmi ceux-ci et beaucoup d'autres, sans se soucier des amitiés qui auront pu grouper quelques poètes ou des haines qui les auront séparés.*

*Croyez bien, cher Monsieur, que je ne vous demande pas de m'accorder ces quelques pages pour la vaine satisfaction de voir mon nom au sommaire de votre belle revue. Mais je crois que cela est utile.*

*Veillez agréer l'expression de mes sentiments de respect et d'admiration.*

*Jean-Marc Bernard.*

Bernard se révélait plus proche que prévu : Alibert était déjà un ami de Gide, Jules Romains un sujet d'intérêt, et *La NRF* ne tarderait pas à publier Lavaud, Carco et Vildrac. Gide ne mit pas

---

8. *La Phalange* n° 37, 20 juillet 1909.

une semaine pour répondre (il était parti pour Bagnols-de-Grenade), ni Bernard pour réagir à la réponse :

JEAN-MARC BERNARD À ANDRÉ GIDE

16 août 1909.

*Merci,*

*Monsieur,*

*pour votre bonne lettre du 11 et – voyez – déjà je me permets de profiter de votre permission. Vous trouvez, sous cette même enveloppe, quatre petits poèmes délicieux, de grâce et d'émotion, de mon ami Francis Carco. Ils sont inédits. Depuis longtemps il me les avait confiés, me priant de les faire passer dans une revue amie. Certes, il sera heureux et fier, si La Nouvelle Revue Française consent à les insérer. En ce moment, Francis Carco achève son service militaire à Briançon. À Briançon ! Il serait plus logique de dire : en prison ! Car il n'en est guère sorti depuis un an ! Aussi compte-t-il réunir prochainement tous ses petits poèmes sous ce titre : Le Travail des prisons.*

*Pour Roger Frêne, il a fait paraître, l'an passé, chez Perrin, un volume de vers splendides : Les Sèves originaires. Je lui écrirai à l'occasion. Georges Ramaeckers est belge, et il fait partie du groupe de Durandal et est un des fondateurs de La Lutte. Son principal livre s'intitule Le Chant des trois règnes, vaste épopée mystique et symbolique.*

*Ce que vous m'écrivez au sujet de l'article que je vous proposais est parfaitement juste. Il est certain qu'il n'y aurait plus de raisons pour s'arrêter !*

*Sous peu je vous enverrai quelques pages sur « François Villon et la grosse Margot ». Je m'en vais les revoir cette semaine. J'avoue, sans fausse honte, que le Mercure me les a refusées, sous prétexte que « ce petit travail appartient à un genre un peu faux ». Un genre faux ! Et puis après ? Si c'est intéressant et vraisemblable ? Vous jugerez d'ailleurs vous-même.*

*Pour la troisième fois j'ai relu, avec la même émotion et la même admiration, La Porte étroite. J'ai pris des notes pour consacrer à ce livre quelques pages. Mais qu'il sera difficile d'exprimer justement tout ce qu'il y a dans ce roman, d'intensité, d'angoisse, de sagesse et de mesure !*

*Veillez agréer, Monsieur, l'expression de ma respectueuse sympathie.*

*Jean-Marc Bernard.*

L'échange s'accélère même :

JEAN-MARC BERNARD À ANDRÉ GIDE

26 août 1909.

*Cher Monsieur,*

*Veillez m'excuser de n'avoir pas répondu plus tôt à votre longue lettre du 18. Depuis plusieurs jours j'ai été très occupé par la traduction du Faust de Marlowe. Je tente d'en faire une adaptation en deux ou trois actes seulement, en laissant de côté les scènes burlesques et les pitreries qui déparent cette farouche esquisse. Je me suis attaché avec enthousiasme à cette besogne... Mais j'ai eu l'imprudence, une fois le premier travail de traduction achevé, de relire le Faust de Goethe, et ça m'a fichtrement refroidi mon enthousiasme ! N'importe, les tragiques scènes finales ont de la grandeur.*

*Je suis heureux de voir que les vers de Francis Carco vous ont plu. Je lui ai fait savoir, et il me prie de vous remercier. Ci-joint vous trouverez une « prière d'insérer » pour le volume de Carco que je m'en vais publier. Si vous pouviez faire passer ça dans La NRF en dernière page, je vous en serais très reconnaissant. Pardonnez-moi le dérangement que je vous occasionne ainsi.*

*Pour mon manuscrit « Villon et la grosse Margot », que je tiens à vous faire lire afin d'avoir votre opinion sur ces pages, veuillez me faire savoir si je dois l'adresser à Paris ou à Cuverville. Vous m'excuserez de faire recommander l'envoi, mais je n'ai pas de copie et je ne voudrais pas égarer ces feuillets.*

*Croyez, cher Monsieur, à toute ma sympathie et à ma reconnaissance.*

*Jean-Marc Bernard.*

Tout en tenant à distance les offres de collaboration de Bernard, Gide suit ses recommandations, et *La NRF* de décembre 1909 va publier des poèmes de Francis Carco (d'abord programmés pour septembre). Durant l'été, Henri Clouard également tente un rapprochement avec Gide, lui écrivant, le 27 août, à pro-

pos de *La Porte étroite* : « Je voudrais vous dire la qualité de ce plaisir, mais elle est trop noble pour que je l'ose au cours d'une lettre hâtive... J'ai lu le roman quatre fois déjà... et je m'arrête quelquefois dans ma lecture sous le poids de l'émotion<sup>9</sup>. »

En septembre paraît donc dans *Les Guêpes* la « Mise au point » de Bernard, qui pratique la même sélection entre les ennemis, ceux qu'on dédaigne et ceux qu'on voudrait proches :

Assez ! Assez ! Quand nos adversaires auront-ils fini de traduire par *imitation des Anciens* notre désir de discipline ?

Qu'un Jean Royère, par exemple, s'imagine, lorsqu'il nous entend parler de classicisme, que nous demandons des pastiches de Virgile ou de Racine, rien de plus naturel ! Mais que MM. Ghéon, Gide ou Griffin se permettent pareille affirmation, qu'en faut-il conclure ? Rien – sinon qu'ils ferment les yeux pour ne pas voir.

Nous entendons par classicisme : l'adoption nécessaire d'une méthode de penser et de travailler, capable de soutenir, diriger et universaliser notre personnalité et nos instincts. Que diable ! il n'y a pas là imitation ! L'individualiste, d'ailleurs, n'imité-t-il donc rien, lui qui ne veut son œuvre que conforme à lui-même ? Or, s'il s'est dispensé de toute culture, dépouillé de toute tradition, afin de retourner au vague état d'innocence et de barbarie indispensable à l'intégrité de son individualisme, il ne pourra, dans son œuvre, exprimer autre chose que le chaos et le néant.

Vous nous direz : – Avant d'édifier son livre, l'individu doit, par l'étude, la comparaison des maîtres et l'apprentissage de la vie (c'est-à-dire la culture et l'expérience), se composer une matière littéraire. Mais alors il n'est déjà plus lui-même ; cherchant à se hausser jusqu'à une individualité idéale, représentative, il devient forcément un « type humain ». En se prenant pour modèle, il crée, malgré lui, quelque chose de classique. À cette seule condition, nous semble-t-il, on peut cesser de faire une œuvre objective et se permettre de chercher à réaliser un lyrisme subjectif.

Mais si nous reconnaissons avec M. Ghéon – et nous y sommes bien obligés – que « l'art littéraire a pu réaliser son maximum de perfection et d'équilibre sous Louis XIV », nous devons conclure que le classicisme est le sommet des Lettres françaises. Une seconde conclusion, fatale celle-là, s'impose : c'est qu'il n'y a pas deux points littéraires de la même hauteur dans l'histoire d'une langue. Nous sommes donc condamnés à ne plus pouvoir dépasser le XVII<sup>e</sup> siècle. Nous n'écrivons plus désormais que quelques belles pièces d'anthologie. À une autre littérature de

---

9. Cité par Pierre de Boisdeffre, *Vie d'André Gide*, Hachette, 1970, p. 526.

devenir classique, de reprendre, de poursuivre et développer l'œuvre d'Athènes.

Sachons alors mourir dignement. Que nos derniers ouvrages aient au moins l'apparence de la solidité et de la proportion. Pour cela, avant de nous mettre à construire, retournons un instant nous retremper dans nos sources, qui sont grecques et latines. Personne ne le nie plus : pas plus M. Griffin que M. Gide ou M. Ghéon. M. Adrien Mithouard, lui-même, reconnaît que cet humanisme : « ce fut la condition de notre pensée moderne ». Toutefois, il aimerait nous persuader que, cette notion une fois acquise, « nous nous sommes bien gardés de nous en dessaisir ». Il semble vraiment oublier que l'ouragan romantique a déraciné cette conception dans les cerveaux les plus résistants. Qu'il nous permette donc de la replanter.

Disons-le une fois pour toutes : nous ne voulons pas plus démolir la cathédrale que disperser au vent les cendres de Wagner. Cette besogne sacrilège et ridicule, laissons-là aux *futuristes* ! Nous ne prétendons rien abandonner du classicisme ni du romantisme. L'un et l'autre, nous les avons dans la peau, dans le sang. Mais nous les voulons à *leur place*. Le romantisme n'est pas autre chose qu'un *élément* littéraire, le classicisme est un *principe*.

Ah ! ça, mais ne serions-nous pas d'accord ?

Et pour que cet accord soit encore plus net, il écrit une lettre à Royère, qui paraît dans *La Phalange* du 20 septembre :

Monsieur le Directeur,

Dans *La Phalange* du 20 juillet, à la rubrique Journaux et Revues, votre chroniqueur G. T. cite un long extrait de mon article paru à *La Société Nouvelle* du mois de juin. Conformément à la loi, je vous serais obligé de bien vouloir insérer la réponse suivante dans votre plus prochain numéro.

Il vous paraît extraordinaire que, sur quelques points, je sois d'accord avec M. Henri Ghéon ? Et vous vous empressez de crier : Victoire ! et de proclamer la conversion « du pauvre insulteur de ce *classique suprême* que fut Stéphane Mallarmé ». Veuillez, je vous prie, lire avec quelque attention ces lignes vieilles déjà de dix ans :

« Par exemple il me semble un peu paradoxal de prétendre que Mallarmé représente le génie classique, – clarté mise à part d'ailleurs. Car outre que la clarté est bien quelque chose dans Racine, la logique qui s'y trouve n'a rien de commun avec celle des hermétiques sonnets. Au contraire je vois à la base de l'œuvre du poète moderne une sorte d'empirisme et dans sa trame l'emploi continu d'une induction assez hasardeuse. La pensée y est peu, la musique presque tout. Quelques maximes banales et sans grande portée en résumeraient toute la philoso-

phie. Mallarmé voulait peut-être condenser beaucoup d'idées, mais elles n'y sont pas. Il vaut par les images et les mots, et s'il suggère, c'est le vague, non le profond ; il reste le "décadent" radieux auquel aboutit le Parnasse. »

Cette page ? Elle a paru dans *L'Ermitage* de mars 1899, sous la signature de M. Henri Ghéon (« Lettre d'Angèle »). Inutile de vous dire, n'est-ce pas ? que je l'approuve complètement. Ce n'est donc pas la première fois que M. Ghéon et moi-même nous nous rencontrons dans nos appréciations sur la littérature contemporaine.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Jean-Marc Bernard  
Saint-Rambert-d'Albon (Drôme)

On peut alors considérer l'article de Gide « Nationalisme et Littérature (second article) », publié dans *La NRF* d'octobre, moins comme la suite de son étude, à laquelle il continuait de travailler, qu'un salut à une revue aussi jeune que la sienne mais qu'il voulait traiter en cadette, et à laquelle il rendait hommage à sa façon, en marquant ses distances avec elle :

Il y eut une enquête de M. Clouard. Il y eut, à propos de cette enquête, l'article que j'écrivis il y a quatre mois ; puis l'article de M. Henri Ghéon. C'est à ces deux articles, ainsi qu'à celui de M. Francis Viéllé-Griffin sur Swinburne, paru également dans *La Nouvelle Revue Française*, que répond M. Jean-Marc Bernard dans *Les Guêpes*.

Cette piquante petite revue groupe quelques jeunes gens à tendances nettement conservatrices et réactionnaires. [...] Ces jeunes gens me paraissent extrêmement sympathiques. Je les soupçonne de manquer de méchanceté ; mais ils ont des convictions. Je me persuade volontiers que si j'entrais à présent dans la vie, c'est-à-dire si j'avais leur âge et pouvais prendre les événements présents de droit fil, je marcherais à leur côté. Moins gênés que nous par les souvenirs, ils arrivent d'emblée où nous parvenons avec peine, mais chargés de plus d'instruction qu'eux. Ils sont à l'âge des conclusions promptes ; parce que nous apportons quelque nuance à leurs affirmations parfois inconsidérées, les voici disposés à croire que nous voulons les combattre... Si je reviens encore une fois sur le champ de la lutte, ce n'est pas en adversaire, mais en glaneur de vérités. Qu'ils m'excusent pourtant si d'abord je relève dans leur réponse quelque illogisme – qui les entraîne à des conclusions hasardées, contre lesquelles je crois utile de protester. [...]

Abandonnons cette querelle assez vaine. La question reste des plus importantes : c'est l'ancienne lutte des anciens contre les modernes qui renaît ; il s'agit proprement de savoir si « tout est dit » et si « l'on vient

trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent », ainsi qu'écrivait La Bruyère en tête de ses *Caractères* ; si, comme l'écrit M. Jean-Marc Bernard aujourd'hui, « nous n'écrivons plus désormais que quelques belles pièces d'anthologie ». Aussi bien le petit article des *Guêpes* n'était-il ici qu'un prétexte à exposer quelques idées qui me sont chères. Je reprendrai la question plus loin<sup>10</sup>.

Prétexte, en effet, destiné à créer, sinon une alliance objective, du moins à souligner des affinités sélectives avec ces jeunes maurrassiens, qui se permettaient de dire tout haut, en politique, ce que Gide et Ghéon pensaient alors tout bas. La main tendue fut assez bien accueillie. D'abord par Clouard, dont la lettre fut jugée digne d'être reproduite dans *La NRF* de décembre :

#### HENRI CLOUARD À ANDRÉ GIDE

[Paris, mercredi 13 octobre 1909.]

*Cher Monsieur,*

*Dans vos deux plus récents articles sur « Nationalisme et littérature », vous avez eu en vue le jeune groupe des Guêpes. Faisant partie de ce groupe, je me trouve visé par vos critiques ; au reste, c'est tout spécialement à mon ami Jean-Marc Bernard et à moi-même que vous vous adressiez. Or vous avez partagé entre nous ce qui n'était le bien que d'un seul, M. Bernard ; et vous vous êtes ainsi laissé entraîner à m'attribuer des thèses qui ne furent jamais les miennes. Comme je crois avoir un grand intérêt moral à paraître devant vos lecteurs avec mon visage vrai, je vous demande de vouloir bien accueillir ma rectification dans le prochain numéro de La Nouvelle Revue Française.*

*Je ne pense pas qu'il y ait le moindre ridicule à se citer soi-même lorsque la discussion y doit gagner de ne point s'échapper selon la tangente. Voici donc quelques textes, le moins possible :*

*« L'idée de discipline et de mesure n'enferme-t-elle pas celle de forces à dompter ? »*

*« Notre cerveau – français – a pour double fonction de fixer la ligne pure des choses et d'organiser des synthèses, afin de toujours rester maître du monde et de ne pas redouter l'accroissement sans fin de la matière vivante. »*

---

10. *Essais critiques*, pp. 193-5.

« *Armé de la raison helléno-latine, l'homme peut s'ouvrir à l'univers.* » (Phalange.)

*Ayant parlé encore des « marches du classicisme français, des frontières françaises de l'inexploré et de l'indéfini » (Phalange), ayant essayé de montrer la nouveauté incomparable d'un Maurice de Guérin (Mercure) ou bien l'annexion à la tradition classique, par Barrès, de certains frissons de la sensibilité (Revue du Temps présent), – puis-je prendre pour moi cet article que vous m'adressiez pourtant, comme à tous mes amis des Guêpes, et où vous nous reprochiez incuriosité, défiance de la nouveauté et de la richesse de vie, routine, renoncement, etc. ?*

*Si d'ailleurs je rédigeais une « réponse » au lieu d'une brève rectification, je me permettrais de vous demander ce que vous pensez des instruments de culture, des méthodes de travail, et de leur rapport avec les terrains riches des plaines ou ceux, plus maigres, des hauteurs : or c'était là peut-être la véritable question. Et vous me verriez encore admirer que Racine soit invoqué contre nous : petit point de dialectique à quoi l'on voit bien que votre discussion d'une thèse toute personnelle ne touche en rien au corps de notre commune doctrine.*

*Veillez ne voir dans cette lettre, cher Monsieur, qu'un nouveau signe de notre désir d'entente, et croire toujours à la fidélité de mes sentiments.*

Henri Clouard <sup>11</sup>.

Puis ce fut le tour de Jean-Marc Bernard :

JEAN-MARC BERNARD À ANDRÉ GIDE

18 octobre 1909.

*Cher Monsieur,*

*Je vous remercie beaucoup de l'honneur que vous avez bien voulu me faire en consentant à discuter mon article dans La Nouvelle Revue Française. Je me permettrai cependant de vous faire remarquer que vous avez peut-être eu tort de considérer une conviction qui m'est personnelle comme une déclaration collective. Je reconnais toutefois que l'erreur m'est imputable ; j'aurais dû chaque fois écrire « je » là où je me suis permis d'écrire « nous ».*

---

11. *La NRF*, 1<sup>er</sup> décembre 1909, pp. 426-7.

*D'ailleurs plusieurs de mes amis, Clouard et Monier, notamment, m'ont reproché mon pessimisme au sujet de cette « Mise au point ». Vous voyez donc que je suis probablement le seul des nôtres à penser de la sorte. Henri Clouard m'a envoyé à ce propos une rectification à insérer dans les prochaines Guêpes. Hélas ! Les Guêpes n'auront probablement pas de nouveau numéro. Je ne puis continuer la lutte, je ne suis pas riche et je me vois une cinquantaine de francs de dettes, que je ne sais trop comment régler à mon imprimeur. Mais il ne s'agit pas de cela. Je vous serais obligé de bien vouloir indiquer en note, dans la suite de votre article, que je suis le seul, parmi les collaborateurs des Guêpes, à croire à la fin du rôle français dans les Belles Lettres. D'avance merci.*

*Quant au « Villon », vous imaginez qu'il n'y a là que de la littérature, n'est-ce pas ? Si vous saviez pourtant combien cela est vécu ! Allez, les amères réflexions de Villon dans le lit de Margot, tandis qu'en dessous on chante et on rit, je n'ai pas trouvé cela dans le Grand ni dans le Petit Testament. Mais j'ai choisi Villon, car il me répugne de prendre quelqu'un que je connais trop, comme sujet de roman ou de nouvelle. Ce n'est pas un « exercice littéraire », mais de l'autobiographie. Maintenant, que ce soit raté, c'est fort possible ; je n'ai pas la prétention d'avoir réussi. Mais je vous en prie, n'allez pas voir là un « devoir ». Vous seriez bien aimable de me faire retourner le manuscrit, car je n'en ai pas de copie.*

*Veillez excuser, cher Monsieur, toutes ces explications, et croire à toute ma respectueuse sympathie.*

*Jean-Marc Bernard.*

À ce moment, le nouvel article de Gide, « Nationalisme et Littérature (troisième article) », qui allait paraître dans *La NRF* de novembre, est déjà prêt ; il l'envoie le 6 octobre à Copeau, après y avoir longuement travaillé, et l'on peut considérer comme un rajout le dernier paragraphe, destiné à maintenir l'apparence d'un dialogue avec *Les Guêpes* : « Et voilà pourquoi, chers jeunes traditionalistes, si j'admire autant que vous notre "grand siècle" et partage avec vous beaucoup d'idées, je ne veux épouser ni votre

pessimisme ni votre renoncement <sup>12</sup>. »

L'entente tourne à l'idylle. Dans *Les Guêpes* de novembre 1909, c'est un duo que font entendre Henri Clouard et Jean-Marc Bernard, chacun ne se démarquant de l'autre qu'au sein d'un hymne commun « À propos de *La Porte étroite* » :

Jean-Marc Bernard est tout joyeux. Voilà, dit-il, du classicisme vivant ! — Voilà du moins une sensibilité qui frémit sous la discipline, un style sobre, ferme et lumineux dans sa tendresse profonde ; voilà des sentiments pensés, puis ramassés dans une trame solide, où la volonté a collaboré avec l'intelligence. Une émotion qui se médite fait palpiter d'un bout à l'autre le tissu des phrases, pour atteindre ses points culminants en trois ou quatre scènes qu'on relira dix fois, dans les cent dernières pages. Toute la seconde partie du journal d'Alissa est inexprimablement belle ; je ne sais rien de supérieur.

Avec tout cela, je ne me sens pas tranquille. Alissa, Alissa ! Vous êtes trop belle et trop parfaitement pure ; c'est fou, cette nostalgie que vous nous jetez ! Vous êtes morte, Alissa, et cette précipitation en Dieu nous laisse trop de trouble ; car le sacrifice que vous offrez, on n'est pas assez sûr qu'il soit agréé. Votre sainteté qui, déjà ne se soucie pas de vos frères, de vos sœurs humaines, pourrait-elle donc être stérile pour vous-même ?

On n'aurait point le droit de chicaner M. André Gide sur l'âme de ses personnages, qu'il a composée avec une simple et grande logique, si la sûreté et la plénitude de l'émotion n'en dépendaient point. Mon cher maître, n'allez pas me traiter de barbare, je vous en prie, mais il arrive que je comprenne mal Alissa et Jérôme, je veux dire qu'ils n'entrent plus en moi, parce que leurs mobiles relèvent d'une psychologie très exceptionnelle. Exactement, les [sources] de l'émotion furent ici choisies aux confins d'une morale farouchement individuelle, intraduisible dans le général, inhumaine peut-être. L'art, je le pense bien aussi, est d'essence aristocratique mais le vôtre n'évoquerait-il pas quelque tyran orgueilleux ? En d'autres termes, je doute ici de cette *légitimité* secrète et profonde qu'il faut aux livres pour prendre sur nous empire absolu.

J'ai trop aimé Maurice de Guérin pour ignorer que certaines âmes ne semblent pas faites pour notre univers. Le contentement véritable, s'il ne vient que des hommes, quelle détresse il recouvre ! Il y a, pensez-vous, un autre bonheur. Un amour qui ne désire que la communion des âmes, a vite épuisé tout le pur de la joie espérée ; il ne progresse plus, il se consume en présence de son objet : un tel amour ne dure que par delà la mort et ne se maintient possible que dans le souvenir... Alissa, Jérôme,

---

12. *Essais critiques*, p. 199.

au seuil de quel vide effrayant vous amène votre idéalisme ! Hélas ! à un certain degré d'exaltation et de spiritualité, qui sait si l'autre âme répond et si l'on aime autre chose qu'un fantôme ? André Gide ne mesure pas seulement de combien nous sommes inégaux à nos espérances, il me semble entendre crier, à travers telles pages de son livre, l'orgueil et le néant d'une solitude morale.

Va-t-il me répondre par de beaux vers de Moréas ?

*Mais, qu'auprès de la voix de l'arbre solitaire,  
Les roseaux, la chénaie exhale un vain bruit.  
Quand sur la triste plaine où descend le mystère,  
Elle lamente au vent qui précède la nuit !*

Tout de même... Eh bien, tant pis ! je dirai toute ma pensée. *La Porte étroite* est comme blessée d'une absence éternelle. Elle ramène notre pensée sur la bienfaisance de la confession catholique. Un directeur spirituel peut assurer la paix à des âmes mystiques : ne serait-ce pas d'en avoir manqué qu'Alissa est morte ?

Ce beau livre n'est que chrétien, en vérité, et l'on y voit comme l'âme moderne met son héroïsme à se dévorer. Christianisme pur, ô sublimité et charme mortel... Œuvre classique ? André Gide, laissez-nous réfléchir encore.

## II

Oui, c'est bien là, mon cher Clouard, le livre que j'attendais. Si vous pouviez deviner combien je serais heureux de vous faire partager mon émotion et mon admiration ! Je sais, je sais que vous gardez encore la nostalgie d'Alissa et de Jérôme, vous l'avez écrit, mais je suis peiné de vous voir admirer si craintivement, pour ainsi dire, avec regret peut-être ; je vous assure, c'est là une œuvre que nous pouvons aimer.

Que cette action toute intérieure provoque donc les méditations et les commentaires. N'est-ce pas là une preuve de l'abondante richesse qui se cache entre ces lignes ? Car ce n'est pas à vous qu'il faudra prouver la beauté simple de la langue ; comme moi, vous reconnaissez que certaines phrases sont plus belles que les harmonies les plus justes. N'avez-vous pas relu, pour la seule joie musicale, cette plainte : « *Jérôme ! Jérôme, mon ami douloureux près de qui mon cœur se déchire, et loin de qui je meurs, de tout ce que je te disais tantôt, n'écoute rien que ce qui te racontait mon amour* ». — Certaines de ces phrases ont en même temps la saveur amère d'une joue humide de larmes.

Je demeure étonné devant le mélange si discret, à peine appuyé, des paysages et des états d'âmes. Cette sobriété dans la description nous apaise, et, cependant, quels horizons nous sont évoqués, et comme les deux héros se meuvent dans une atmosphère que nous respirons et que nous pouvons croire palpable. Cette tragédie intime, André Gide nous la conte « *d'une voix dont rien n'égalera pour moi la justesse et la mélo-*

die ».

Ce qui vous arrête dans votre enthousiasme, ami, c'est l'héroïne que vous avouez ne pas comprendre toujours. Mais ne croyez-vous pas que cela provient justement de ce qu'elle nous est expliquée, dans la première partie, par Jérôme, qui, lui-même, parfois, s'inquiète de son mystère ? Achevez le livre, relisez le journal d'Alissa, et puis vous verrez s'éclairer divinement cette figure ; les traits, à peine entrevus tout d'abord, s'affirment à présent et se précisent hors de l'ombre. Certaines des phrases prononcées par elle, nous pouvons alors les répéter en nous-mêmes, les méditer et les apprendre : « *Plus le devoir qu'on assume est ardu, plus il éduque l'âme et l'élève. — Ah ! que ce qu'on appelle bonheur est chose peu étrangère à l'âme et que les éléments qui semblent le composer du dehors importent peu.* ». — « *Par quel égoïsme, quelle inappétence du mieux, le développement s'arrête-t-il si vite et toute créature se fixe-t-elle encore si distante de Dieu* ». — Et ceci, enfin, ne croyez-vous pas que Barrès lui-même ne l'eût écrit ? « *Oui, n'est-ce pas, ce qu'il faut chercher, c'est une exaltation et non point une émancipation de la pensée. Celle-ci ne va pas sans un orgueil abominable. Mettre son ambition non à se révolter, mais à servir.* »

C'est que, voyez-vous, Alissa comprend trop que des âmes aussi passionnées que celle de Jérôme et la sienne, en cherchant leur bonheur dans une mutuelle possession, seraient capables de le trouver dès ici-bas. Leur mystique élan, dès lors, vers le mieux, serait du coup brisé. Aussi, eût-elle consenti à voir Jérôme épouser Juliette, car elle devinait trop bien qu'en ce cas, l'âme de son ami eût pu poursuivre son vol jusqu'à Dieu. Elle se sacrifie pour créer une volonté, pour façonner un caractère. Toute cette montée douloureuse, ce calvaire mystique peut ainsi se résumer : par l'amour vers l'Amour.

Ce christianisme éperdu vous effraye. Vous n'en voulez pas reconnaître la *légitimité*, je le sais. Mais ici vous déplacez la question, il me semble. Nous n'avons pas à peser, dans un roman, la légitimité de certaines actions, de certaines pensées, nous ne devons juger que les suites mêmes, le développement et la fin logiques de ces actions ou de ces pensées. Seul importe le degré de vraisemblance et d'héroïsme des personnages que l'auteur fait agir devant nous. Que peut bien nous faire que ces héros soient romantiques ou protestants, qu'ils possèdent des vertus ou des défauts exceptionnels, ou que leur caractère appartienne à une humanité plus universelle ? L'essentiel pour nous, lecteurs ou critiques, c'est que ces héros nous soient *présentés classiquement*. Encore une fois, reprenons le vieil exemple : dans la *Phèdre* de Racine, la fille de Minos s'affirme romantique, mais l'auteur est un classique. Ce qui revient à dire qu'il n'y a pas de *sujets* romantiques ou classiques, c'est seule la façon de les traiter qui peut l'être, l'auteur n'a pas à s'inquiéter de la légitimi-

mité de certaines doctrines ; il n'a le devoir que de les exposer, par les actes de ses personnages.

Que d'idées encore ce roman ne soulève-t-il pas ! Comment pouvez-vous affirmer que l'effort des deux héros avorte lamentablement ? Nous ne connaissons pas le dénouement suprême qui se passe, au delà de « la porte étroite », en plein ciel. D'ailleurs le sacrifice d'Alissa n'est point inutile, puisqu'il nous laisse supposer qu'il a créé Jérôme. Et, quand bien même, ce serait un avortement général, occasionné par une appétence de sacrifice nullement étayée sur quelque réalité, nous assisterions là à l'inévitable catastrophe, au dénouement impitoyable. Ce double suicide spirituel ne serait plus que la transposition, dans le domaine moral, de la mort d'Hippolyte et de Phèdre, causée, celle-ci, par la passion déréglée d'une incestueuse belle-mère.

D'ailleurs, oserions-nous affirmer que l'idée de sacrifice chez Alissa ne repose sur aucune base solide ? Elle est alimentée continuellement par sa foi ! Alissa, catholique, me dites-vous, après avoir consulté son directeur de conscience, se fût mariée ou bien serait entrée dans un couvent. Possible ! c'est même fort probable ! mais ce sont là des possibilités qui ne nous regardent pas. Encore une fois : il est entendu que ni Alissa, ni Jérôme ne sont des classiques, mais *La Porte étroite* est une œuvre classique. Ce fait seul doit nous intéresser. Et puis, mon cher Clouard, voyez-vous, nous avons aujourd'hui si peu de livres que nous pouvons aimer pleinement, je vous en prie, n'allez pas refuser votre admiration à un chef-d'œuvre.

À cet exercice d'admiration, Gide va répondre en s'offrant le luxe de prendre la défense de Jean-Marc Bernard contre Jean Royère. Ce dernier, dans *La Phalange* de septembre, avait en effet fait suivre la lettre de Bernard d'un codicille assez désagréable :

*Conformément à la loi, nous eussions pu nous dispenser d'insérer cette lettre, nos jeunes processifs ignorant que se réclamer de la loi implique l'usage des moyens légaux nécessaires à son exécution. Mais nous tenons à laisser à notre correspondant le ridicule d'invoquer la loi pour l'insertion d'une opinion littéraire.*

*Quant à cette opinion elle-même, M. Jean-Marc Bernard s'abuse s'il peut croire un instant que les fantaisies grossières qu'on a pu lire de lui sur Stéphane Mallarmé approchent du jugement de M. Henri Ghéon. L'auteur oublie qu'avant tout le ton fait la chanson. La critique de M. Ghéon – presque entièrement erronée à nos yeux – n'en a pas moins le ton qu'il faut. On peut la discuter.*

*Il reste que M. Jean-Marc Bernard, en étant de l'avis de M. Henri Ghéon au sujet du pseudo-classicisme, est du nôtre : il n'est pas le seul*

– *et nous ne songeons nullement pour cela à « crier victoire ».*

Dans *La NRF* de décembre 1909, Gide donne alors une « note » vengeresse :

Signalons [...] dans le numéro de septembre de [*La Phalange*] une lettre judicieusement et discrètement moqueuse de Jean-Marc Bernard à propos de la discussion toujours pendant au sujet du « classicisme » de Stéphane Mallarmé. Il serait fâcheux que la direction de *La Phalange* cherchât, par la note qu'elle fait suivre, à envenimer une querelle assez oiseuse, nous semble-t-il, et où nous reconnaissons à M. Jean-Marc Bernard la courtoisie la plus correcte et la plus authentique bonne foi. Il est de fort honnête guerre de ressortir cet ancien article de notre ami Henri Ghéon où M. Jean-Marc Bernard s'amuse à le voir abonder dans son sens. Plus tard il n'est pas impossible que, de même, quelque critique s'amuse à ressortir ce que M. Jean-Marc Bernard écrit contre Stéphane Mallarmé aujourd'hui. Puisque des personnalités aussi franches et d'aussi bon aloi que MM. Francis Viélé-Griffin et Henri Ghéon, par exemple, en sont arrivées, malgré leur très nette hostilité (artistique) de naguère à reconnaître la grandeur et l'importance de Stéphane Mallarmé, pourquoi désespérer que M. Jean-Marc Bernard à son tour n'y arrive. Il a toutes les qualités qu'il faut pour cela.

De l'alliance objective, Bernard passe alors à la proximité intellectuelle, offrant à Gide de mettre à son service les qualités que ce dernier lui a généreusement prêtées :

JEAN-MARC BERNARD À ANDRÉ GIDE

7 décembre 1909.

*Cher Monsieur,*

*Permettez-moi tout d'abord de vous remercier pour les aimables paroles que vous avez bien voulu dire dans le dernier numéro de La Nouvelle Revue Française au sujet de ma lettre à La Phalange.*

*Ensuite je m'excuse d'avoir encore un léger service à vous demander. Je voudrais consacrer plusieurs pages à étudier votre œuvre. J'ai ici presque tous vos volumes : Le Voyage d'Urien, Les Nourritures terrestres, L'Immoraliste, Prétextes, Saül, La Porte étroite. Je possède également Le Prométhée mal enchaîné dans la collection de L'Ermitage de 99. Je crois Les Cahiers et Les Poésies d'André Walter complètement épuisés et n'ose vous les demander. Mais pourriez-vous me faire tenir Philoctète et le petit*

*volume du Prométhée édité par le Mercure ?*

*Excusez-moi et croyez, cher Monsieur, à la sympathie respectueuse que je ressens pour vous.*

*Jean-Marc Bernard.*

*P.S. T. de Visan vous a-t-il parlé d'une courtoise discussion soulevée au sujet du symbolisme ? J'ai ces pages prêtes, mais ne sais où les publier, d'autant plus que Visan doit y répondre, et tout cela tiendra de la place. Aux Guêpes nous sommes trop à l'étroit. L'Occident ne veut pas en entendre parler, le Mercure ! Alors... Visan m'a bien promis de vous voir à ce sujet.*

Loin de toute polémique, sa « Réponse à M. André Gide », parue dans *Les Guêpes* de décembre 1909, prend l'allure d'un dialogue presque harmonieux :

Aux quelques lignes publiées par *Les Guêpes*, M. André Gide a bien voulu répondre dans *La Nouvelle Revue Française* des mois d'octobre et de novembre. Je crois utile de revenir sur la question.

J'ai dit que je croyais le grand rôle français achevé depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Naturellement, je ne faisais pas allusion à l'influence intellectuelle que la France ne manquera de continuer à répandre dans le monde, comme la Grèce et comme Rome. Je n'ai voulu parler que du rôle pour ainsi dire immédiat : je ne pense pas que notre trésor littéraire puisse être encore enrichi ; et cela pour des raisons politiques, et surtout à cause d'un pessimisme accentué. M. André Gide croit le contraire, et il s'appuie, pour étayer sa conviction, sur des faits d'économie politique dont il transporte les leçons dans le domaine intellectuel. De même, nous dit-il, que « la première industrie de l'homme s'attaqua aux terres le plus commodément cultivables, c'est-à-dire non les plus riches, mais les plus pauvres au contraire, de même la littérature n'a prétendu d'abord mettre en valeur que les hautes pensées, les hauts sentiments, les passions nobles. Plus tard seulement, les romantiques, à la suite de Jean-Jacques, vinrent travailler (fort mal, il le reconnaît ; mais on peut faire mieux, suppose-t-il), les bas-fonds et les plaines ». Ainsi donc, il existerait encore aujourd'hui des terrains admirables que les Grecs, les Latins et nos classiques français n'ont pas cultivés, parce que trop difficiles à défricher ? Voilà sur quoi étayer notre espoir. Soit ! mais alors pourquoi M. Gide ajoute-t-il : « Racine ne mériterait pas tant d'honneurs s'il n'avait pas compris, *tout aussi bien que Baudelaire*, l'ineffable ressource qu'offrent à l'artiste les régions basses, sauvages, fiévreuses et non nettoyées d'un Oreste ou d'une Hermione, d'une Phèdre ou d'un Néron ». Voici donc un écrivain – classique, n'est-ce pas ? – qui ne se contenta point de

simplement cultiver les hauts plateaux et qui n'a pas daigné attendre Jean-Jacques pour « herboriser » ?

Certes, aucun terrain ne doit être négligé, quelque sauvage qu'il soit ; mais il y a la manière de le travailler. J'approuve également cette noble et hautaine et formelle de M. André Gide : « J'en veux mortellement à toute théorie qui ne m'enseigne pas un emploi suffisant de ma force et de ma vertu. » Mais en quoi contredit-elle ce que j'ai avancé ? J'avais écrit : « Nous entendons par classicisme : l'adoption nécessaire d'une méthode de penser et de travailler, capable de soutenir, diriger et universaliser notre personnalité et nos instincts. » Nulle part je n'ai parlé de la *matière* de la traiter. Donc le classicisme n'est pas une matière littéraire, un terrain, mais une méthode, un outil, grâce auxquels il est possible de défricher tous les terrains et de les cultiver utilement (1). J'ai encore écrit à propos de *La Porte étroite* : « Il n'y a pas de *sujets* romantiques ou classiques, c'est la seule façon de les traiter qui peut l'être. » Une méthode, voilà ce que les classiques eux-mêmes recherchaient avant tout. Dans ses réflexions sur certains passages de Longin, Boileau énonce : « Notre esprit, même dans le sublime, a besoin d'une méthode pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, et à le dire en son lieu. »

Or, c'est justement cette méthode-là, qu'à la suite de Jean-Jacques, et sur son exemple, les romantiques, les parnassiens et les symbolistes ont résolument repoussée pour donner libre cours à leur instinct de personnalité et de soi-disant sincérité.

Mais cette libération toute verbale a eu tôt fait de contraindre la littérature et les arts à subir l'esclavage le plus humiliant. Relisons ici ce chef-d'œuvre de Ch. Maurras : *L'Avenir de l'Intelligence* ; et nous apercevons pleinement « l'asservissement de l'intelligence aux forces de l'Argent », asservissement à l'Étranger contre la patrie. Oui, dans ce petit livre aussi, elle semble prévue la fin du rôle français dans les Belles-Lettres : « Devant la puissante oligarchie qui syndiquera les énergies de l'ordre matériel, un immense prolétariat intellectuel, une classe de mendiants lettrés, comme en a vu le moyen âge, traînera sur les routes de malheureux lambeaux de ce qu'auront été notre pensée, nos littératures, nos arts ! » Je sais bien que ces pages, impitoyables par leur logique, et si douloureuses, s'achèvent en un chant d'espoir : *L'Aventure...* La réalisation de cette aventure, c'est notre seule chance de salut.

Voilà pourquoi je me suis placé du côté où se trouvent et l'ordre et la tradition, sans lesquels il n'y a point d'évolution ni de progrès véritables. L'issue de l'aventure, dût-elle être malheureuse, j'aurai toujours la joie de me dire que je suis demeuré avec ceux qui, jusqu'à la fin, ont pensé juste, agi comme il le fallait, et qui ont refusé de trahir, soit directement, soit par un silence qui laisse faire.

(1) Je lis, aujourd'hui, la réponse de M. Henri Clouard dans *La NRF*.

Je vois avec plaisir que, sur ce point, nous usons tous les deux de termes presque identiques.

Clouard, de son côté, tenait à passer avec Gide un pacte de non agression ; il lui écrit le 11 décembre : « Il y a décidément en littérature *une bande* dont nous ne voulons plus. [*Mais*] nous sommes une bande nous aussi [*et*] l'on nous traite de bandits. [*Entre la bande du Boulevard triomphant et celle du Quartier latin maurrassien, il y a cette*] forte nuance : Nous ne travaillons pas pour nous. [...] Aucun sot désir [*de s'opposer à Gide n'anime son groupe* <sup>13</sup>.]

Mais l'ennui, avec Gide, c'est qu'il ne reste jamais bien longtemps de son avis, selon la formule de Mme de Sévigné qu'il affectionnait. Dans *La NRF* de décembre figure un autre texte, son « Journal sans dates » où il lance – par désir d'un nouveau rééquilibrage politique ? – une pique contre Lasserre et *L'Action française* :

Je ne lis pas souvent *L'Action française*, par crainte de redevenir républicain. Ces écrivains de parti qui vous poussent par les épaules gêneront toujours qui tâche à marcher droit. [...] Je crains bien que M. Lasserre ne sache jamais plus combien j'aimais son *Romantisme* ! Après ce livre on pouvait espérer de lui une saine, alerte et très judicieuse critique. Mais le voici tout d'un côté ; il verse. C'est un écrivain de parti. Il pouvait être tout français ; il devient d'intérêt local. C'est dommage <sup>14</sup>.

Bernard visiblement va chercher à préserver l'entente cordiale :

JEAN-MARC BERNARD À ANDRÉ GIDE

13 décembre 1909.

*Cher Monsieur,*

*J'ai reçu ce matin le Prométhée, l'Enfant prodigue et votre brochure sur Dostoïevski. Merci mille fois. J'attendrai la réimpression de Philoctète pour écrire mon étude ; pour le moment je me contenterai de prendre force notes.*

*Quelle magnifique édition que votre volume de L'Enfant prodigue ! Mon âme de « petit commis de librairie » (ainsi que dit Jean Royère) en a tressailli. C'est un plaisir que de faire sonner sous l'ongle cet épais et sonore papier d'Arches. Veuillez me faire*

13. Boisdeffre, *op. cit.*, p. 526.

14. *Essais critiques*, pp. 200-1.

*savoir si je dois vous retourner ces bonnes feuilles ou si je puis les conserver.*

*Quant au symbole lui-même, il m'a fait longuement réfléchir, et dans quelques jours je compte bien écrire plusieurs pages à ce sujet. Voilà du vrai symbolisme : d'abord une fable, un conte, un récit qui se tient tout seul, qui intéresse en lui-même. Libre aux esprits grossiers de ne pas aller au delà. Puis, si l'on veut, la fable nous évoque la personnalité et la mentalité de l'auteur. Mais surtout, la fable nous invite à faire des généralités dans le domaine intellectuel et moral. Dans toutes nos œuvres, je retrouve toujours la même inquiétude fiévreuse. Ah ! Quel beau parallèle à établir entre vous et Barrès ! Aurai-je le courage de l'écrire un jour ? Votre inquiétude tourmentée, votre insatisfaction perpétuelle après chaque désir contenté, cette lutte éternelle en vous entre les éléments romantiques et classiques, et chez Barrès cette stabilité, cette fixité, cet enracinement et ce plein épanouissement, mais sur un seul point ! Ah ! Monsieur Gide, Monsieur Gide, je relis avec angoisse la dernière phrase de Paludes : « Paludes, c'est l'histoire de qui ne comprit pas la vie ; de qui s'inquiète et s'agite pour avoir cru plus d'une chose nécessaire. »*

*À votre note sur L'Action Française dans le dernier numéro de La NRF, j'ai eu l'intention de répondre. Un Maurras, un Lasserre, etc., n'ont pas à s'attarder actuellement aux nuances. L'œuvre qu'ils poursuivent n'est pas un beau livre mais le renversement de la république et le rétablissement de la monarchie. Or, pour agir, il faut être brutal et affirmatif. J'ai bien envie de revenir sur la question.*

*Pardonnez cette lettre écrite à la hâte et veuillez croire à mes sentiments de sympathie les meilleurs et les plus respectueux.*

*Jean-Marc Bernard.*

*Je vous serais obligé de bien vouloir me donner, à l'occasion, l'adresse de Monsieur Henri Ghéon. D'avance merci.*

Mais de façon imprévue, c'est de *La Phalange* que va venir une réaction hostile, sous les initiales de G. T. qui dissimulaient Robert de Souza. Il était d'abord question, page 137 du numéro du 20 décembre 1909, d'une pique à propos de Viélé-Griffin : « Ce sera répondre suffisamment à l'incompréhensible inadver-tance de M. André Gide, au dire de qui Francis Viélé-Griffin ne

serait venu à Mallarmé que tardivement, et en franchissant peu à peu les stades qui conduisent de l'hostilité (littéraire) à l'admiration désintéressée. » Et surtout, aux pages 148-151, l'article intitulé : « Méandres : *La Nouvelle Revue Française* – 1<sup>er</sup> décembre », qui enveloppait dans une même ironie Gide avec ses louvoiements et Jean-Marc Bernard avec son intransigeance :

Et voilà ce que M. Gide appelle « marcher droit » ! Nous ne comprenons plus. Mais nous comprenons très bien qu'une petite « guêpe » répondant à notre critique s'exprime ainsi : « Votre discussion d'une thèse toute personnelle ne touche en rien au corps de notre commune doctrine. » [...] Peut-être M. Gide ferait-il bien de lire un peu plus souvent *L'Action française* plutôt que tel opuscule qui la déforme et, dans le domaine de l'art, l'exaspère. Enfin, au lieu d'abuser d'une manière aussi manifestement fautive du nom de M. Francis Vielé-Griffin, comme on peut le voir par ailleurs, notre critique aurait eu avantage à se citer lui-même, lui dont les articles après la mort de Mallarmé furent de cette substance trouble qu'aujourd'hui nous échantillonons et où entrent tant de « prétextes »...

Voici donc quelques extraits de la note que M. André Gide s'est permise à notre endroit.

« [...] Puisque des personnalités aussi franches et d'aussi bon aloi que MM. Francis Vielé-Griffin et Henri Ghéon, par exemple, en sont arrivées, malgré leur très nette hostilité (artistique) de naguère à reconnaître la grandeur et l'importance de Stéphane Mallarmé, pourquoi désespérer que M. Jean-Marc Bernard à son tour n'y arrive. Il a toutes les qualités qu'il faut pour cela. »

Et non ! M. Jean-Marc Bernard a donné les preuves qu'il n'en avait aucune ! Et que devant ces preuves M. André Gide l'ose rapprocher du grand nom de Francis Vielé-Griffin dont la jeunesse n'offrit rien d'analogue, certes, c'est vraiment d'une insuffisance de jugement dont les méandres sont aussi curieux que fâcheux pour une exacte compréhension de notre art et pour une bonne « entente » littéraire.

À la suite de quoi, de part et d'autre, Gide et les deux « guêpes » vont s'efforcer de réaffirmer leur entente sur le dos de *La Phalange*. Gide d'abord, le 6 janvier 1910, écrit à Vielé-Griffin :

Mon texte était parfaitement clair ; je ne vous assimilais nullement, non plus que Ghéon, à J.-M. Bernard (charmant garçon dont Royère parvient à faire un enragé). [...] Royère qui, parce que je n'écrasais pas sous mon talon l'insecte Bernard (c'est ainsi que MM. G. T. et J. R. com-

prennent la « critique »), a cru que je me déclarais contre lui <sup>15</sup>.

Et en février, c'est Bernard, dans *Les Guêpes* (pp. 52-3), qui réagit ; c'est à qui prendra l'autre en flagrant délit d'incohérence :

Tornouel, Souza et C<sup>ie</sup>

Dans *La Phalange* du 20 décembre 1909, M. G. T. (Georges Tornouel évidemment, ou le Grand Turc), à propos d'un entrefilet d'André Gide, fait paraître quelques lignes intitulées « Méandres ». Comme je me trouve être mis en cause dans l'un et l'autre article, je me sens un impérieux désir d'« envenimer » la question. M. Georges Tornouel écrit : « On se rappelle les conclusions très fermes (*La Phalange*, juillet) apportées par M. Gide dans le débat sur le "classicisme". » Et plus loin : « M. Gide, en répétant avec moins de force quelques-uns des arguments de M. Ghéon, se défendait de revenir "sur le champ de la lutte en adversaire" et, *tout en avançant exactement le contraire de ce que nos pseudo-classiques répétaient*, il écrivait... etc... »

Or, ce même G. Tornouel, dans le numéro de *La Phalange* du 20 juillet, qu'il cite, reproduisant de longs extraits de mon article sur Pierre Las-serre (*Société Nouvelle*), écrivait alors : « Malgré l'abondance de nos citations, nous ne pouvons nous retenir de citer encore ; il est trop utile de rapprocher les lignes qui suivent de l'article de M. Ghéon. » Et encore : « Eh bien, de qui sont, peut-on croire, ces notes marginales ? d'un collaborateur de *La Phalange* sans doute ! Détrompez-vous... » Et enfin : « Allons ! voilà qui est bien ! le bon sens français finit par triompher de toutes les gageures. »

Ainsi donc le 20 juillet 1909, mes idées (qui sont les idées de tous les collaborateurs des *Guêpes*, mais interprétées par un tempérament différent), étaient conformes à celles de MM. Ghéon et Gide. Comment se fait-il alors que, le 20 décembre 1909, M. Gide avance exactement le contraire de ce que moi, pseudo-classique, je répète ? Allons, mon brave M. Tornouel, remettez vos bésicles : ou bien vous ne savez pas ce que vous dites, ou bien vous mentez effrontément.

Mais si Gide ne veut pas qu'on l'enrôle à L'Action Française, il ne veut pas non plus qu'on le confonde avec les Phalangistes ; d'où sa note dans *La NRF* de janvier 1910 où il saisissait l'occasion de donner un double démenti :

On apprend avec une certaine stupeur amusée, dans *Les Guêpes* que nous sommes heureux de voir se réveiller de leur courte léthargie – que *La Nouvelle Revue Française* a pris pour but de « sauver le meilleur du symbolisme » ? Un de nos collaborateurs a-t-il un jour écrit cela ?

---

15. *Correspondance*, PUL, 1986, pp. 44-5.

Il est vraiment plaisant que lorsqu'un de ces jeunes gens écrit « nous » il faille entendre « je » ainsi que nous en avertissent simultanément MM. Bernard et Clouard.

Et à cette piqûre de rappel, la guêpe Clouard réagit par une protestation d'amitié :

Rectification

Je voudrais que *La Nouvelle Revue Française* se crût sûre de notre amitié. Mais il faut bien dissiper ce malentendu, qui ne vient pas de nous.

Je lis dans le dernier numéro de *La NRF* :

« On apprend avec une stupeur amusée dans *Les Guêpes* que *La NRF* a pris pour but de "sauver le meilleur du symbolisme"... Un de nos collaborateurs a-t-il un jour écrit cela ? »

Mais oui, en effet. Le 25 septembre 1909, M. Henri Ghéon écrivait dans *La Revue Bleue*, contribution à l'enquête sur les jeunes : « Bien que nous voulions sauver le meilleur du symbolisme, bien que le naturalisme ne nous déplaie pas... nous tenons à nous écarter de toute étiquette compromettante. »

S'il faut entendre « je » pour « nous », l'on avouera que l'on est excusable de s'y être mépris, dans le moment que M. Ghéon présentait à M. Maury *La Nouvelle Revue Française*<sup>16</sup>.

Et le dialogue apaisé peut reprendre :

JEAN-MARC BERNARD À ANDRÉ GIDE

[Lundi 21 février 1910.]

*Pardonnez-moi, cher Monsieur, si je viens vous importuner. Mais cette fois, c'est au sujet de mon ami Roger Frêne, dont je vous ai déjà parlé. Dans votre lettre du 11 août 09, vous me disiez : « Je pense que nous ne pouvons mieux faire connaître ces poètes, qu'en publiant de leurs œuvres ; encouragez à nous en envoyer ceux que vous connaissez et qui vous paraissent dignes d'intérêt. »*

*Fort de cette autorisation, je me permis d'écrire en ce sens au poète Roger Frêne (Roger Fraysse, receveur de l'enregistrement à Léguevin, Haute-Garonne). J'étais persuadé que les poèmes de Frêne vous plairaient, car je leur trouve un grand air de parenté avec ceux de François-Paul Alibert. J'admire surtout, dans ses Sèves originaires, « Le songe de printemps », « La femme*

---

16. *Les Guêpes*, janvier 1910, p. 28, Notes.

rousse », « *Le compotier* », etc. C'est gras et coloré comme les chairs de Rubens. On a comme des envies d'étendre les mains et les lèvres, pour caresser et baiser les images qu'il évoque.

Or, mon ami me dit vous avoir envoyé son livre ; mais il hésite à vous soumettre des vers pour *La Nouvelle Revue Française*, craignant d'être mal accueilli. Peut-être n'avez-vous pas reçu son livre. Je serais très surpris d'apprendre que vous ne goûtez pas ce lyrisme chaud et sensuel.

Voilà mes notes prises, sur votre œuvre. Je n'attends plus que Philoctète pour mettre sur pieds l'étude que j'ai entreprise. Je donnerai bientôt quelques pages sur *Le Retour de l'Enfant prodigue*. J'esquisserai là en somme la conclusion de l'étude que je veux consacrer à toute votre œuvre.

Combien j'ai goûté le si beau mais si court billet que le pauvre Philippe vous a adressé au sujet de votre conte, et que publiait la dernière NRF !

Je vous prie de croire, cher Monsieur, à mes sentiments les plus sincères de sympathie.

Jean-Marc Bernard.

Les pages sur *Le Retour de l'Enfant prodigue* paraissent en effet le mois suivant<sup>17</sup> :

Jean-Marc Bernard : *Le Retour de l'Enfant prodigue* (1)

Avant de rapporter les réflexions que me suggère la lecture du dernier livre publié par M. André Gide, je crois indispensable de résumer son interprétation de la parabole évangélique.

N'ayant point découvert le bonheur et n'ayant pu même prolonger l'ivresse de vivre qu'il aimait par-dessus tout, l'enfant est « fatigué de sa fantaisie et comme désépris de lui-même ». Il se sent las de servir des étrangers... La faim également le torture. Aussi bien, servir pour servir, mieux vaut rentrer à la maison paternelle où toujours au moins il pourra se rassasier. Mais du temps même qu'il retourne vers son père, le goût de la liberté lui brûle encore les lèvres, et il reconnaît qu'il ne cède qu'à la faim, au dénuement, à la paresse et à la lâcheté. Il se demande, mystique incorrigible que la réalité contraint, s'il n'aurait pas aussi bien retrouvé le Père aux confins des routes désertes, sans pour cela s'être astreint à revenir sur ses pas.

Après l'accueil paternel, l'enfant doit écouter les réprimandes de son

---

17. *Les Guêpes*, mars 1910, pp. 73-8.

frère aîné, puis les tendres reproches de sa mère. L'aîné possède toute la raideur et la sécheresse de qui n'a jamais failli. Au prodigue qui doute, il affirme : « N'appelle qualité que ce qui te ramène à l'ordre, et tout le reste réduis-le. — C'est cette mutilation que je crains. Ceci aussi, que tu vas supprimer, vient du Père. — Eh ! non pas supprimer ! réduire, t'ai-je dit. »

Ce n'est même pas réduire qu'il devrait proposer (son zèle du devoir l'emporte trop loin), mais : dompter, contraindre et classer. Cette contrainte d'ailleurs rend beaucoup plus vigoureux l'objet soumis et dépendant. Elle l'oblige à se concentrer, à se replier sur lui-même, à se fortifier, au lieu de se répandre. L'aîné le reconnaît puisqu'il ajoute : « Ce n'est pas une diminution, c'est une exaltation de la loi que je propose. »

En vain le prodigue veut objecter que le Père n'en demande pas tant ; avec raison son frère lui réplique : « (*Le père*) ne s'explique plus très clairement ; de sorte qu'on lui fait dire ce qu'on veut. » Il pourrait même préciser que le Père ne s'explique plus du tout : mais que chacun de ses enfants s'arroge le droit d'énoncer et d'interpréter la pensée qu'il lui suppose. Or la seule certitude sur laquelle on peut construire, la voici : en créant ses enfants, le Père a voulu les voir vivre ensemble et non pas isolément. La société a donc des droits sur l'individu ; toutefois, et fatalement, en sauvegardant ses propres droits, la société assure le patrimoine de chaque particulier. L'aîné le fait observer justement, mais avec un bon sens un peu trop égoïste : « Songe à ce qui serait advenu si j'avais, comme toi, délaissé la Maison du Père. Les serviteurs, les bandits auraient pillé tout notre bien. »

La mère, elle, ne fait appel qu'au cœur de son enfant et non point à sa raison. Aussi quelle différence dans les réponses du fils. Son accent si sincère avec le Père, si orgueilleux avec le frère aîné, le prodigue maintenant l'adoucît et le voile. Il emploie des phrases à double sens pour ne pas laisser deviner l'angoisse et le doute dont il est pénétré. Il se lamente : « Rien n'est plus fatigant que de réaliser sa dissemblance. Ce voyage à la fin m'a lassé. »

Mais qu'importe à la mère cette amertume qu'elle ne peut guère comprendre ? Elle ne voit que son fils revenu. Elle le supplie d'aller parler à son plus jeune frère, dont l'imagination est tentée par des rêves imprécis. Celui-là aussi va partir, l'instinct maternel le prévoit : car, confie la mère au prodigue, ton frère puîné est pareil à toi : « — Pareil à moi ? — À celui que tu étais, te dis-je, non pas encore, hélas ! à celui que tu es devenu. — Qu'il deviendra. — Qu'il faut le faire aussitôt devenir. »

Emouvantes répliques, serrées et pressées comme celles d'un dialogue cornélien ! Voici donc le prodigue mis en demeure d'agir. Que fera-t-il, lui qui n'a jamais suivi que son instinct, de liberté d'abord puis de bête affamée qui retourne au gîte abandonné ? Il va trouver son frère

puîné, et aussitôt découvre en lui sa propre jeunesse. Même révolte contre toute autorité, contre tout ce qui contraint, contre tout ce qui limite. Même mysticisme éperdu, mysticisme inutile, voire néfaste, puisque son but n'est plus Dieu. En son âme précoce se résumant tous les appétits romantiques et puérils. Ah ! ce n'est pas ce jeune enfant qui s'écrierait : « Je n'ai pas le désir enfantin d'être libre ! » (2)

Ce cri si raisonnable lui semblerait un blasphème. Le prodigue non plus ne peut comprendre ce qu'il y a de ridicule et d'anti-social dans ces vagues désirs ; car il n'est pas revenu à la maison conduit par l'intelligence, mais bien par le ventre. Son jeune frère le lui fait durement observer : « De sorte qu'aujourd'hui tu reviens... vaincu. — Non, pas précisément — résigné. »

Ce n'est pas résigné qu'aurait dû s'avouer le prodigue, pas plus que vaincu, mais convaincu et soumis. Aussi que pourra-t-il dès lors objecter lorsque le frère puîné lui prouvera qu'il n'a été misérable et obligé à garder les pourceaux que parce qu'il n'avait pas eu le courage d'être libre ? Que pourra-t-il répondre lorsque l'enfant dans sa fièvre gémera : — « Et pourtant il y a d'autres royaumes, et des terres sans rois, à découvrir » ? Il ne fera que baisser la tête et confesser : — « ... Oui, je le sens bien à présent : j'ai failli. »

Ce n'est pas lui qui saura montrer que ces terres sans roi sont des terres imaginaires, des nuées adorables, mais inconsistantes, des régions embrumées comme l'île de Thulé. Il prendra la lampe pour accompagner son frère jusqu'au seuil de la maison en lui disant : « Tu emportes tous mes espoirs. Sois fort, oublie-nous, oublie-moi. Puisses-tu ne pas revenir... », puis le regardera s'enfoncer dans la nuit.

Conclusion décevante ! Nous devinons trop la fin lamentable qui attend celui qui s'éloigne. Et pourtant comme nous avons applaudi aux paroles du frère aîné ! Elles n'ont pas convaincu le prodigue, parce qu'elles étaient trop dures. Mais ces dures paroles, c'est André Gide qui les prête au frère aîné, ou plutôt c'est le prodigue lui-même qui prévoit les reproches qu'on va lui adresser, et il les devine impitoyables. Dans la réalité, combien ces reproches seront plus doux ! Tendrement le frère aîné saura parler à son cœur, puis à son intelligence, car il ne cherchera pas à lui arracher l'un ou l'autre de ses désirs ; il ne lui demandera que de les subordonner les uns aux autres.

Ah ! pourquoi M. André Gide ne veut-il pas se décider à prendre parti ? Hélas ! dès le prologue de sa parabole, il nous prévient : « Je ne cherche à prouver la victoire sur moi d'aucun dieu — ni la mienne ». Voilà l'erreur fondamentale. En admettant même que tous les deux, le dieu et lui, aient raison, il ne devrait pas nous laisser à notre choix nous pencher vers l'un plutôt que vers l'autre. Son devoir, en ce cas, serait de nous présenter en une harmonieuse synthèse la part de vérité qui se trouve

dans chacun.

Mais, se décider, comment pourrait-il y consentir, lui l'éternel indécis ? Déjà dans *Les Nourritures terrestres*, il proclamait : « La nécessité de l'option me fut toujours intolérable ; choisir m'apparaissait non tant élire, que repousser ce que je n'étais pas. » Et pourtant ce n'était pas faute de savoir les malheureuses conséquences d'une telle doctrine, car il reconnaissait aussitôt : « Ainsi ne traçai-je de moi que la plus vague et la plus incertaine figure, à force de ne la vouloir point limiter ».

André Gide nous présente, impartialement, semble-t-il, le frère aîné et le puîné, et nous laisse deviner sa préférence pour le plus jeune. Toutefois, il oublie de nous dire si son héros n'est pas retourné lui aussi à la maison paternelle, ou s'il n'a pas succombé sur la route. Toujours il nous dresse le portrait d'un individu luttant contre la société, sans oser blâmer cette attitude qu'il chérit, mais qu'il reconnaît dangereuse (3). Pourquoi M. André Gide ne veut-il pas apercevoir que sa doctrine du plus de libération possible est mortelle ? Car c'est bien cette doctrine qu'il oppose à la théorie de l'enracinement de Maurice Barrès. Le *déracinement*, nous dit-il, en effet, s'il ne convient pas aux faibles, ne peut être qu'excellent pour les forts.

Quel sera donc le jeune homme, au début de la vie, qui consentira à se classer parmi les faibles ? Personne ne voudra plus s'astreindre à l'enracinement, à l'acceptation du devoir, et surtout du devoir médiocre, mais nécessaire – d'où la fin de toute société. Les théories prêchées par M. André Gide peuvent paraître excellentes pour les âmes solidement trempées, soit ! Remarquons d'ailleurs que les grands isolés les ont toujours observées, sans toutefois les professer. Mais ces hommes libres, ces anarchistes, ces libertins disait-on jadis, ne peuvent exister, sans dangers pour le peuple, que dans une société fortement organisée. Dans une démocratie telle que la nôtre, ils sont des foyers de dissolution plus ou moins lente. M. André Gide, malgré lui, devient un professeur de démoralisation. En cela il s'oppose à Barrès, professeur d'acceptation, par tant d'énergie.

Voici que tout semble se résoudre à nouveau en la fameuse « querelle du peuplier ». Peut-être n'était-il pas inutile d'y revenir aujourd'hui. Avec le recul, nous discernons aisément qu'il n'y eut là, en somme, qu'une querelle de « mots ». Quand André Gide disait : *déraciné*, il signifiait : *arraché du sol avec ses racines pour être transplanté* ; Barrès, lui, lorsqu'il écrivait *déraciné*, entendait : *privé de ses racines, dont les racines ont été tranchées*. D'où il résulte qu'au fond du débat, les deux écrivains se trouvaient d'accord, leur dissentiment n'était que superficiel. Or, cet accord essentiel, il nous faut aujourd'hui le rechercher, plutôt que nous attarder à des polémiques verbales.

Nous souhaitons pouvoir prochainement placer M. André Gide parmi

les Maîtres que nous aimons. Déjà depuis ce *Retour de l'Enfant prodigue*, écrit en 1907, il nous a donné *La Porte étroite*. Oui, la porte est étroite du devoir, mais, fils repentant, il en passera le seuil, puis une fois dans la maison paternelle, nous espérons qu'il enseignera alors à ses jeunes frères la doctrine de l'acceptation. Se souvenant encore de son maître Ménalque qui lui recommandait d'être « accueillant », il reconnaîtra qu'il y a autant de joie à se fixer pour accueillir le devoir, qu'à courir vers toutes les nuées de l'imagination et qu'à s'ouvrir à toutes les impressions qui passent. Ce sera là le vrai retour de l'enfant prodigue. Et nous saurons le saluer joyeusement avec le dernier verset de cette touchante parabole : « *Eulari autem et gaudere oportebat, quia frater tuus hic mortuus erat, et revixit ; perierat, et inventus est.* »

(1) André Gide : *Le Retour de l'Enfant prodigue*. Bibliothèque de « L'Occident ».

(2) Jules Romains, *La Vie unanime*.

(3) Dans son *Philoctète*, encore, après nous avoir émus par les fortes paroles d'Ulysse, qui nous prouve que la nécessité qu'a l'individu de se soumettre à la société, il s'empresse de nous montrer Philoctète, orgueilleusement seul, se réjouissant d'être abandonné et d'avoir été dépouillé de son arc et de ses flèches. C'est donc l'individu vainqueur ? Oui. Seulement pour que son Philoctète puisse continuer à vivre, maintenant que Néoptolème et Ulysse lui ont enlevé ses armes, André Gide se voit obligé de nous apprendre que « les oiseaux du ciel descendent le nourrir ». Dans la réalité, le dénouement eût été différent : Philoctète fût mort de faim.

Gide répondit à cet article, mais sa lettre nous manque. Dans *La NRF*, il eut l'occasion de célébrer Péguy en mars, et d'attaquer Gourmont en avril ; c'est plus qu'il n'en fallait pour que Bernard espère le voir bientôt le rejoindre, idéologiquement et même géographiquement :

JEAN-MARC BERNARD À ANDRÉ GIDE

18 mai 1910.

*Cher Monsieur,*

*Veillez excuser mon long silence, mais voici longtemps que ma mère est malade, et moi-même j'ai été indisposé.*

*J'ai lu et relu la phrase de Laclos que vous me citez : « L'homme acquiert bien rarement les vertus dont il peut se passer. » Comme vous, je vois bien que c'est là le nœud du débat. Voilà bien le point de départ qui fait que vous vous écartez ainsi de Barrès. Mais il a raison et c'est bien vous qui vous trompez, je*

*le crois. La constatation de Laclos est absolument juste, mais il devrait ajouter que l'homme a raison de ne s'attacher qu'à développer les vertus dont il a besoin. Il importe fort peu pour vivre d'acquérir des biens qu'on ne pourra utiliser. Ce qui fait que vraiment au fond le différend résiste dans deux conceptions opposées de la vie ! Et la question devient métaphysique. Ah ! si cette nuit la comète voulait bien tout emporter ! voilà qui nous mettrait d'accord.*

*Mon article sur votre œuvre s'avance. Peut-être pour le public ne serait-il pas mauvais d'attendre le nouveau livre auquel vous travaillez en ce moment, qu'en pensez-vous ?*

*Un service maintenant, je vous prie. D'autre part je dresse la liste de vos livres. Veuillez y ajouter en regard la date de composition. Je tiendrais à avoir une liste publiée dans l'ordre chronologique. D'avance merci et veuillez me pardonner l'embarras occasionné.*

*Je serais bien heureux de pouvoir faire votre connaissance. Ne venez-vous jamais dans la région ? Saint-Rambert se trouve sur la grande ligne PLM et la plupart des express s'y arrêtent. Nous pourrions déjeuner au bord du Rhône. Visan pourra vous dire que le paysage est charmant.*

*À l'occasion ne pourriez-vous m'envoyer quelques pages pour Les Guêpes. Je serais heureux et fier de publier un article de vous. Ah ! Si vous nous aviez donné votre « Gourmont » !*

*Croyez, cher Monsieur, à ma bien vive sympathie et à tout mon respect.*

*Jean-Marc Bernard.*

JEAN-MARC BERNARD À ANDRÉ GIDE

29 juin 1910.

*Cher Monsieur,*

*Je m'aperçois seulement aujourd'hui que j'ai classé votre dernière lettre (29 mai) parmi celles auxquelles j'ai répondu. En la relisant il me semble bien cependant avoir oublié de le faire. Merci pour la liste de vos livres que vous avez bien voulu corriger et compléter. Entendu pour l'étude, j'attendrai votre prochain livre pour la donner à une revue.*

*C'est avec joie que j'attends votre visite, et je suis bien heureux que vous acceptiez cette rencontre. Tancrède de Visan doit m'ar-*

*river d'un jour à l'autre ; il m'a écrit ces jours-ci.*

*Un renseignement, je vous prie. J'aimerais connaître l'adresse de Paul Claudel. Je tiendrais à lui faire le service de ma petite revue.*

*Ci-joint vous trouverez quelques vers. Ce sont des poèmes en prose d'un jeune instituteur de Saint Rambert. Il me prie de les soumettre à votre jugement simplement. Si l'une ou l'autre de ces pages vous plaisait, je serais heureux de vous la voir retenir pour La NRF. Je serais content de pouvoir aider mon jeune ami à se faire connaître (il n'a que 21 ans).*

*Pardonnez-moi cette lettre hâtive et croyez-moi votre bien respectueusement dévoué*

*Jean-Marc Bernard.*

JEAN-MARC BERNARD À ANDRÉ GIDE

*10 août 1910.*

*Cher Monsieur,*

*Je vous ai écrit voici longtemps déjà pour vous soumettre quelques poèmes d'un de mes amis. Peut-être n'avez-vous pas reçu cette lettre, car elle est demeurée sans réponse.*

*Ci-joint quelques pages. Voyez si vous les trouvez dignes de figurer dans La NRF. Si elles ne vous plaisent pas, je vous serai obligé de bien vouloir me les retourner, car je n'en ai pas gardé la copie.*

*J'espère avoir votre visite courant septembre, ainsi que vous me l'avez annoncé. Je serai bien heureux de faire votre connaissance.*

*Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments de sympathie dévoués.*

*Jean-Marc Bernard.*

*(À suivre.)*



JEAN-MICHEL WITTMANN

## ***La Porte étroite* et la question de la « sainteté en art »**

« LES QUESTIONS MORALES vous intéressent ?! — Comment donc ! L'étoffe dont nos livres sont faits ! — Mais qu'est-ce donc, selon vous, que la morale ? — Une dépendance de l'esthétique<sup>1</sup>. » Voilà donc les lecteurs de Gide avertis, dès 1905. L'étoffe d'un récit comme *La Porte étroite* apparaît néanmoins trop ostensiblement tissé de questions morales, voire religieuses, l'œuvre renvoie aussi trop directement au drame conjugal de son auteur, pour que chaque lecteur consente à y distinguer le « point de vue esthétique », c'est-à-dire, avant tout, la manière dont la réflexion éthique engage la question de la moralité, sinon de la *sainteté*, de l'artiste.

La nécessité pour le lecteur d'établir un lien entre l'interrogation religieuse et cette question d'une morale propre à l'écrivain est suggérée par Alissa, capable, au moins occasionnellement, de « repli[er] [s]on adoration dans les livres » (862<sup>2</sup>). Elle s'affirme aussi, plus profondément, par le truchement du personnage

---

1. « Première visite de l'interviewer » (1905), in André Gide, *Essais critiques*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, p. 132.

2. Les références de pages indiquées entre parenthèses après les citations de *La Porte étroite* renvoient, dans tout cet article, au volume *Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques*, t. I, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009 ; les italiques dans les citations reproduiront systématiquement celles du texte.

d'Abel, sorte de (faux) frère qui, au contraire de Jérôme, assume explicitement un statut d'apprenti écrivain. D'un côté, Abel vise à atteindre le bonheur par l'amour, en épousant Juliette, la jeune sœur d'Alissa ; de l'autre, il entame une carrière littéraire couronnée d'un succès rapide, et suspecte pour cette raison même. Épanouissement personnel et accomplissement d'une vocation littéraire sont les deux faces indissociables d'une même ambition, ou le terme d'un unique cheminement, même si Abel ne tarde pas à s'égarer. Au demeurant, ce dernier confie à Jérôme ne pas vouloir « brûler le plus charmant chapitre de l'histoire » (842) en déclarant trop vite sa flamme à Juliette, ce qui souligne le lien à établir entre la quête amoureuse et sa quête littéraire, au même titre que les lectures poétiques par le truchement desquelles il fait sa cour à la jeune fille.

La quête d'Abel est présentée et conçue dans le récit comme une répétition de celle de Jérôme lui-même, même si Abel, prompt à jouer les aînés et à conseiller Jérôme, apparaît finalement comme un contre-modèle et non comme un exemple. La lecture du *Triomphe du Temps*, de Swinburne, réunit ainsi deux couples préoccupés à la fois par la poésie et par l'amour : à la prédilection de Juliette pour Baudelaire – d'abord méconnue par Jérôme – répondra bientôt celle d'Alissa. Le parallélisme inversé qui régit la situation respective des deux personnages masculins – Abel et Jérôme se révéleront suivre des voies certes parallèles, mais dans des directions opposées – est suggéré par le jeu des initiales, le couple A(bel)/J(uliette) reproduisant le couple A(lissa)/J(érôme), mais dans une distribution symétriquement inverse. Dans les deux cas, la littérature constitue finalement une sorte d'échappatoire : Abel connaît le succès littéraire après avoir compris que Juliette aime en réalité Jérôme, et celui-ci est renvoyé à Pascal et à la (grande) littérature par Alissa qui, après avoir éliminé de sa bibliothèque les livres offerts par Jérôme ou lus en sa compagnie, au profit « d'insignifiants petits ouvrages de piété vulgaire » (880), lui déclare : « mais je serais désolé de te les voir lire. Je crois en effet que tu es né pour beaucoup mieux que cela. » (881-82) Sous couvert de célébrer un amour idéal – inhumain pour cette raison même –, *La Porte étroite* illustre et la nécessité de l'écriture pour Gide lui-même, et sa cruauté : l'alternative ainsi posée entre la réalisation de l'amour terrestre et l'accomplissement de l'artiste

suggère la nécessité d'effacer l'autre, la femme aimée, par l'écriture, comme l'auteur de *L'Immoraliste* l'avait fait, symboliquement, en faisant mourir Marceline.

### **La voie étroite en littérature : le saint et le faux-monnayeur**

Reste que la voie suivie par Abel pour devenir un écrivain est condamnée implicitement dans le récit, et explicitement dans une lettre adressée par Alissa à Jérôme : « *Je sais gré à Abel de ne pas m'avoir envoyé son livre. Je n'ai pu le feuilleter sans honte ; honte non tant à cause du livre même – où je vois, après tout, plus de sottise encore que d'indécence – mais honte à songer qu'Abel, Abel Vautier, ton ami, l'avait écrit.* » (863) L'insistance d'Alissa à nommer ainsi Abel a la valeur d'une mise en garde pour Jérôme, ainsi éclairé sur la voie à éviter s'il entendait s'engager dans une carrière littéraire. Qu'est-il reproché à Abel ? L'« incurable futilité de [son] esprit », alors même que son livre, loué par la critique, « *a beaucoup de succès* » (864). Gide, pour sa part, dira plus tard n'avoir jamais cherché qu'à gagner son « procès en appel <sup>3</sup> » ; constamment, dans sa critique, il affirmera sa défiance envers un succès trop facilement gagné, et sa conviction que la grande œuvre précisément ne peut trouver son public qu'au prix de multiples relectures <sup>4</sup>. La figure d'Abel ne serait-elle pas seulement esquissée, conformément à l'esthétique inhérente au genre épuré du récit, on y reconnaîtrait clairement l'un des premiers faux-monnayeurs de l'œuvre gidienne, avant le Julius de Baraglioul des *Caves du Vatican* ou le Passavant des *Faux-Monnayeurs*. Circonstance aggravante : Abel se prépare à prolonger en l'ampli-

---

3. Voir *Journal des Faux-Monnayeurs*, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », p. 47 : « Le problème, pour moi, n'est pas : *Comment réussir ?* – mais bien : comment DURER ? Depuis longtemps, je ne prétends gagner mon procès qu'en appel. Je n'écris que pour être *relu*. » (Gide souligne.)

4. On observera que, rappelant cette idée, il n'hésitera pas, du même coup, à mettre en question la valeur même de *La Porte étroite* : « Je crois que ceux de mes livres qui ont le plus vite atteint le public (un public assez peu nombreux) sont ceux qui apportaient le moins de nouveauté. Je songe particulièrement à *La Symphonie pastorale* et *La Porte étroite*. J'ai exposé dans mes *Prétextes* la théorie de Carey, que je crois également juste métaphoriquement : Les terres les plus riches sont celles que l'on n'atteint qu'en dernier lieu, et qu'avec le plus grand effort. »

fiant ce premier succès, en faisant représenter un *Nouvel Abailard*, préparé, selon les termes d'Alissa, « *pour je ne sais quel théâtre des Boulevards et dont il paraît que les journaux parlent déjà !* » (864) Or l'histoire d'Héloïse et Abailard n'est évidemment pas sans rapport avec celle de Jérôme et d'Alissa, non plus qu'avec la situation des chastes époux que sont Gide et Madeleine ; dans *Les Cahiers d'André Walter*, il était au demeurant déjà fait référence au couple mythique, modèle possible pour le couple que ne pourront former finalement le jeune André et sa cousine Emmanuèle. L'opportunisme d'Abel désigne donc aussi le danger d'une voie littéraire qui consiste, pour Gide, à réinventer, sinon à justifier sa vie et son amour – à la fois idéal et insatisfaisant – en écrivant.

Par delà cet écho apporté par le texte à la propre situation de l'auteur, dans une sorte de mise en abyme conjuratoire, la question posée, plus généralement, par l'attitude d'Abel, est bien celle « des qualités morales de l'œuvre d'art ou de l'artiste <sup>5</sup> », dont l'interviewer fictif de 1905 ne comprenait pas bien dans quelle perspective Gide pouvait la poser. Le péché d'Abel – car c'est sur ce plan, celui de la morale religieuse, qu'Alissa juge et condamne le jeune écrivain, en se désolant notamment que « *le pauvre pasteur Vautier fin[i]sse par se demander s'il n'y aurait pas là plutôt raison d'être fier ; chacun autour de lui travaill[ant] à le lui faire croire* » (864) –, se résume au fond à avoir renoncé à passer par « la porte étroite » évoquée dans la méditation proposée naguère par ce même pasteur Vautier, véritable programme fixé aux personnages en vue de leur perfectionnement ou de leur accomplissement. La mesure de ce péché, si l'on peut dire, est explicitée un peu plus loin dans le récit. À la question de savoir ce que l'âme peut « préférer au bonheur », Alissa répond : « la sainteté » (875). Abel le pécheur est d'abord celui qui a renoncé à la sainteté ; et l'on n'oubliera pas, dans cette perspective, que la sainteté, « sous une de ses formes les plus rares », peut être celle de l'artiste, comme Gide le rappellera *dans Si le grain ne meurt* <sup>6</sup>, au moment d'évoquer les figures de Mallarmé et de son professeur de piano, Marc

5. « Première visite de l'interviewer » (1905), *op. cit.*, p. 132.

6. Voir *Si le grain ne meurt*, in André Gide, *Souvenirs et Voyages*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, p. 238.

de la Nux, ou encore dans l'une des « Interviews imaginaires », intitulée précisément : « Il y a cent ans naissait saint Mallarmé l'ésotérique » :

Tout artiste sans doute cherche à œuvrer du mieux qu'il peut. Mais quantité de préoccupations entrent en jeu, qui n'ont rien à voir avec l'art : d'argent, de succès, d'honneurs. Non : ceux qui ne tinrent aucun compte de cela, qui se comportèrent vis-à-vis de leur idéal (je ne trouve pas d'autre mot) à la manière du saint vis-à-vis du Maître qui leur disait : « Mon royaume n'est pas de ce monde », ces artistes-là sont très rares. Je songe très particulièrement à Flaubert et à Mallarmé<sup>7</sup>.

Qu'il ait ou non cherché réellement à œuvrer du mieux qu'il pouvait, Abel a bien été corrompu par ces considérations « d'argent, de succès, d'honneurs », auxquelles il n'a pas su rester insensible. Il a sacrifié à ce que Mallarmé, dans un article fameux, avait désigné comme une « Hérésie artistique : l'art pour tous ». Toujours est-il que l'histoire d'Abel, inscrite comme en abyme dans celle de Jérôme, en nuance et en enrichit tout à la fois le sens et la portée. Par delà l'idéal illustré par la figure d'Alissa, peut-être surhumain, sans doute janséniste, et comme tel mis en question dans le récit plutôt que célébré – c'est du moins dans ce sens que Gide souhaite après la publication orienter la lecture « morale » de son récit –, un autre idéal, propre à l'artiste exclusivement, tend à se construire symboliquement dans le texte comme un modèle positif.

### **Le poète, ou l'idéal de l'artiste**

Encore ce modèle n'est-il esquissé que par la négative, par le biais d'une opposition qu'il revient à Alissa de formuler – ce qui confirme le rôle de guide joué par la jeune fille auprès de Jérôme, poussé à s'engager dans une voie qui pourrait le conduire à se découvrir ou se révéler artiste, et saint en art :

[...] je donnerais presque tout Shelley, tout Byron, pour les quatre odes de Keats que nous lisions l'été passé ; de même que je donnerais tout Hugo pour quelques sonnets de Baudelaire. Le mot : grand

---

7. « Il y a cent ans naissait saint Mallarmé l'ésotérique » (1942), *Interviews imaginaires, Essais critiques, op. cit.*, p. 368.

poète, ne veut rien dire : c'est être un pur poète, qui importe... (862<sup>8</sup>)

Ce jugement fait évidemment écho aux opinions de Gide lui-même, comme le confirmeront un certain nombre d'articles ou d'études. Alors même que cette lettre d'Alissa précède de peu celle où elle rend compte avec sévérité du succès facile d'Abel auprès du public, le lecteur d'aujourd'hui se souviendra qu'en 1921 Gide incluait Baudelaire et Keats dans une liste d'écrivains – comprenant aussi Blake, Browning et Stendhal – « qui n'ont écrit que pour les générations à venir<sup>9</sup> ». Mais à la date de parution de *La Porte étroite*, un certain nombre d'articles antérieurs de Gide éclairaient cette opinion d'Alissa, à commencer par le fameux mot, « Hugo, hélas !<sup>10</sup> », sur lequel il s'expliquera ensuite : Hugo, « immense lyrique, le plus grand de notre Panthéon », est « un colosse », dont Gide dénonce cependant « le pathos, le sentant, partout ou sans cesse, factice, ne rimant à rien, ou plutôt ne faisant que rimer<sup>11</sup> ». Dans son article de 1942, au moment de revenir sur la formule « Hugo, hélas ! », à l'occasion de la parution de son anthologie, il reprend lui-même l'opposition entre Hugo et Baudelaire, à travers ce dialogue fictif :

– S'il revenait sur terre, Hugo serait sans doute fort étonné de voir aujourd'hui son œuvre immense balancée par le petit recueil de Baudelaire, et nombre de nos meilleurs esprits se ranger aux côtés de ce dernier, autant à l'étranger.

– Ainsi ferai-je moi-même ; mais seulement après lui avoir tiré, à lui Hugo l'immense, un immense coup de chapeau<sup>12</sup>.

Comme il le dit en 1917, dans un article sur « Gautier et Baudelaire. À propos d'une nouvelle édition des *Fleurs du mal* », « le poète que l'Allemagne nous envie, ce n'est pas Gautier, ni Leconte de Lisle, ni Heredia, ni Banville, ce n'est même pas Victor Hugo, c'est Charles Baudelaire ». Hugo, sur lequel il ne peut s'empêcher de revenir dans cet article, est un « grand maître » ; à

8. Le syntagme « grand poète » est souligné dans le texte même.

9. « Billets à Angèle (mars 1921) », *Essais critiques*, op. cit., p. 281.

10. Gide répondait par cette formule provocatrice à l'enquête de *L'Ermitage* de février 1902, « Les poètes et leur poète ».

11. *Interviews imaginaires*, IV, « Outrelouanges, injustes critiques », *Essais critiques*, op. cit., pp. 332-3.

12. *Ibid.*, p. 333.

propos de Baudelaire, Gide note en revanche « qui dit poète, ici, entend : artiste ». Pour lui, Baudelaire est un « artiste incomparable<sup>13</sup> ». C'était, du reste, l'opinion formulée dans un article polémique de 1910, « Baudelaire et M. Faguet » : « Il est tout de même permis de se demander [...], puisque il plaît décidément à MM. Faguet et Brunetière de n'appeler poésie qu'un certain développement oratoire versifié, s'il ne sied pas de saluer en Baudelaire autre chose et plus qu'un poète : le premier artiste en poésie<sup>14</sup>. »

Par « pur poète », dans les propos d'Alissa, c'est d'abord ce sens d'authentique artiste qu'il faut entendre, suivant une perspective qui, proposée à Jérôme, vaut également pour Gide lui-même, en ce sens héritier de « saint Mallarmé » – par delà ses réticences à l'égard du symbolisme voire de la poésie mallarméenne. Reste que si Jérôme est appelé à emprunter la voie étroite qui permet d'atteindre à un idéal représenté par Flaubert comme par Mallarmé, celui des artistes capables d'atteindre à la sainteté, le cheminement proposé par Alissa paraît d'abord paradoxal. Jérôme, désorienté, est en effet confronté par deux fois à la « dépoétisation » qui touche son amante. Au moment où la jeune fille, volontairement, s'enlaidit, il se déclare « presque épouvanté par la dépoétisation de ce visage » (879). L'épreuve alors subie par Jérôme apparaît nécessaire pour découvrir, au bout de la voie étroite, le véritable visage de l'amour ; mais par delà, bien sûr, pour atteindre, plus généralement, à la beauté et à la vérité, c'est-à-dire pour s'accomplir comme artiste. Dès lors, le paradoxe n'est qu'apparent, et il est bientôt levé. Après qu'Alissa l'a averti qu'il était « amoureux d'un fantôme », d'une « figure imaginaire » (883), Jérôme prend conscience de s'être « formé d'elle une idole, l'ornant de tout ce dont [il] étai[t] épris » ; il constate alors : « cette dépoétisation affreuse, devant quoi tout mon cœur se glaçait, n'était rien, après tout, que le retour au naturel » (884). En faisant l'expérience de la *dépoétisation*, Jérôme, en réalité, se donne la chance de comprendre ce qu'est la véritable poésie : non pas un voile d'illusion jeté sur la réalité transformée en idéal,

---

13. Voir « Gautier et Baudelaire. À propos d'une nouvelle édition des *Fleurs du mal* », *Essais critiques*, *op. cit.*, pp. 528-35.

14. « Baudelaire et M. Faguet », *Essais critiques*, *op. cit.*, p. 254.

mais bien, au contraire, la vérité essentielle découverte par delà l'apparence. Jusqu'alors, il a été la dupe des apparences, lui qui devait constater, confronté au changement d'attitude d'Alissa : « si je ne trouve aujourd'hui nul pardon en moi pour moi-même de n'avoir su sentir, sous le revêtement de la plus factice apparence, palpiter encore l'amour, je ne pus voir que cette apparence d'abord et, ne retrouvant point plus mon amie, l'accusai... » (877) Traverser les apparences, tel est le privilège du poète, ou, si l'on préfère, de l'artiste : engagé par Alissa, à son corps défendant, sur une voie étroite, Jérôme perd sans doute l'amour terrestre, mais gagne le royaume des *Lettres*, comme l'écrivait Mallarmé.

Aussi bien, dans cette quête de l'amour où elle engage Jérôme – et d'un amour par nécessité platonique, comme celui de Gide – Alissa fait-elle explicitement référence au mythe d'Orphée (892), avant d'écrire : « Ô Seigneur ! Gardez-moi d'un bonheur que je pourrais trop vite atteindre ! Enseignez-moi à différer, à reculer jusqu'à Vous mon bonheur. » (894) Ce programme est valable sur un plan moral autant qu'esthétique ou plus exactement, la règle morale ainsi formulée vaut pour l'artiste lui-même autant que pour l'homme : le bonheur trop vite atteint serait strictement comparable au succès littéraire trop vite gagné par Abel. À quelque temps de là, au détour d'un article sur Gourmont, Gide écrira de manière significative : « [...] je consens un instant que toutes les *vérités* s'équivalent, et qu'aucune ne nous importe ; [...] que rien ne chaut que le plaisir, et je dis : le plus immédiat... Que m'importe dès lors, à moi, que cette théorie soit *vraie* – si elle est laide, et ruineuse, et nocive pour l'œuvre d'art <sup>15</sup> ! » Comme il l'écrivait au début de *La Tentative amoureuse*, quinze ans plus tôt : « Et chaque livre n'est plus qu'une tentation différée <sup>16</sup>. » Atteindre au bonheur, à travers Dieu, c'est aussi, dans le cas de Jérôme, s'éprouver et se reconnaître poète : conformément au programme tracé par Alissa, c'est encore comprendre la vanité du désir – cette même *Tentative amoureuse* portait le sous-titre de *Traité du vain désir* – et prendre pleinement conscience de ce que René Char rappellera plus tard : « le poème est l'amour réalisé du désir

---

15. « *L'Amateur* de M. Remy de Gourmont », *Essais critiques*, *op. cit.*, p. 235 (Gide souligne).

16. *La Tentative amoureuse*, *Romans. Récit et Soties*, *op. cit.*, p. 71.

demeuré désir<sup>17</sup> ».

### **L'œuvre d'art et le soleil**

La figure idéale de l'artiste, dont il est proposé à Jérôme d'épouser les traits, est marquée à la fois par l'idéalisme et par cette conviction que la poésie a partie liée avec le désir. D'un côté, le saint est celui qui ne galvaude pas l'idéal de la littérature pratiquée comme l'un des beaux-arts : plus lucide que le vulgaire, il sait s'élever au dessus des contingences et atteindre à la vérité essentielle. De l'autre côté, le poète, loin d'ignorer la vie, sa saveur et sa diversité, en fait l'expérience à travers sa chair, voire dans sa chair même, grâce à sa *disponibilité*<sup>18</sup>. L'artiste selon Gide – et tel qu'il se redéfinit dans *La Porte étroite* – est donc le fils de Mallarmé, le frère du Proust qui écrivait, « la vraie vie, c'est la littérature », mais il est aussi le fils prodigue, qui sait rompre avec cette famille artistique, sans pour autant la haïr, en refusant la dissociation entre l'art et la vie prononcée à tort par les tenants du symbolisme. Il n'est que de relire les études consacrées à Mallarmé après sa mort pour s'en convaincre : jusqu'à la fin de sa vie, Gide considérera Mallarmé comme un artiste exemplaire, à rebours du repoussoir Barrès, celui qui a corrompu son art en consentant à le lester d'une valeur sociale, voire politique, résignant le devoir de l'artiste, attaché à révéler une vérité supérieure<sup>19</sup>. Avec la même constance, il n'en cessera pas moins de dénoncer l'aveuglement d'un poète qui, allant jusqu'à couper l'art de la vie, a entraîné celui-là sur une pente fatale, au moins pour les « suiveurs ».

Au moment d'analyser le « subjectivisme quasi religieux » d'un Villiers de l'Isle-Adam, en 1900, Gide, de même, ne manque pas de lui reprocher sa « religieuse rancune contre la vie » : pour un Villiers comme pour Baudelaire, Barbey, ou Huysmans – tous cités par Gide dans son étude – « le rôle de l'artiste est, n'y croyant pas [à la vie], de jeter sur son néant un prestige, – ou

---

17. « Partage formel », *Fureur et mystère*, Gallimard, coll. « Poésie », 1962, p. 73.

18. Voir *Les Nourritures terrestres* (1897).

19. Voir par exemple la conférence prononcée à Beyrouth en avril 1946 (puis à Bruxelles en juin), « Souvenirs littéraires et problèmes actuels », *Essais critiques*, op. cit., pp. 911-24.

mieux, d'avouer à ce néant opposé une autre vie, un autre monde, monde créé par le factice, qu'il prétendra révélateur de l'idée pure que bientôt il appellera le vrai monde – l'œuvre d'art<sup>20</sup> ». Pour Gide, au moins depuis la révélation de son séjour algérien au milieu des années 1890, la « religion » de l'œuvre d'art, au contraire, doit être une religion « de la Vie, de la Joie<sup>21</sup> ».

Ce lien entre la poésie et la joie est indiqué dès le début de *La Porte étroite* : le narrateur signale que Lucile Bucolin, la mère pécheresse, a toujours entre les mains un livre de vers, ce qui contribue au demeurant à faire d'elle un double inversé d'Alissa plutôt que son exact repoussoir, comme le suggérera le rapprochement établi plus tard par Jérôme entre la mère et la fille. Car Alissa n'est en rien fermée au désir : « *si pourtant [Jérôme] savait que parfois il n'aurait qu'un geste à faire, et que ce geste parfois je l'attends...* » (896) Le désir est constamment présent dans le texte, qu'il irradie ou, au contraire, qu'il soit enfoui et dissimulé. Dans une antithèse démonstrative, Gide a soin d'opposer la pluvieuse terre normande et l'éclatante terre du midi, en choisissant des noms dont la valeur symbolique est évidente : Fongueusemare, monde des désirs réprimés et condamnés, image d'une eau stagnante qui rappelle l'« Alternative » de *Paludes*<sup>22</sup> et évoque un onirisme trouble, s'oppose à Aigues-vives, petite ville du midi, où Juliette s'est installée en compagnie de son mari, viticulteur. L'eau vive, le vin, autant d'éléments qui rappellent le baptême et la communion, mais dont la valeur symbolique est subvertie ; car bien sûr, à Aigues-Vives, Alissa qui se transforme, observe : « *mon sentiment de la nature, si profondément chrétien à Fongueusemare, malgré moi devien[t] un peu mythologique* » (892). Cette conversion est, littéralement, exemplaire : Alissa est révélée ici *telle qu'en elle-même enfin l'éternité la change*, au terme de ce récit où elle s'affirme comme un modèle pour Jérôme, appelé lui-

---

20. « Villiers de l'Isle-Adam : *Histoires souveraines* », *Essais critiques*, *op. cit.*, pp. 75-6.

21. Voir « Lettre à Angèle. XI », *Essais critiques*, *op. cit.*, p. 69.

22. Voir *Paludes, Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques*, t. I, *op. cit.*, p. 316 : cette alternative évoque « ce lieu que je connais, où, dans une eau morte et brunie, trempent et s'amollissent encore les feuilles des ans passés, les feuilles des printemps adorables ».

même à connaître une palingénésie qui coïncide avec l'épiphanie de l'artiste.

Mais ce lien entre l'art et la vie, entre la poésie et la joie, est souligné surtout par les prédilections littéraires affichées par les personnages, en tout premier lieu par Alissa. À travers elle, Gide joue Baudelaire contre Hugo, comme on l'a vu ; mais aussitôt, il corrige ou plutôt complète cette opposition en jouant Keats contre Shelley et Byron – « *je donnerais presque tout Shelley, tout Byron, pour les quatre odes de Keats que nous lisions l'été passé* » (862) –, ce qui revient surtout à opposer Keats à un Baudelaire qui, pour être un modèle, n'en est pas moins l'un des écrivains catholiques animés d'une « religieuse rancune contre la vie ». Or dès 1900, Gide – qui vouait alors un véritable culte au poète anglais<sup>23</sup> – notait ce détail dont la signification et l'importance sont éclairés par l'opposition entre Fongueusemare et Aigues-vives : « Keats ne pouvait travailler bien qu'en été, Shelley qu'en automne<sup>24</sup>. » Il célébrait aussi l'*Ode au rossignol* en citant précisément ces vers : « Oh ! qui me donnera une gorgée d'un vin – longtemps refroidi dans la terre profonde, – d'un vin qui sente Flora et la campagne verte, la danse et les chansons provençales, et la joie que brûle le soleil ? — Oh ! qui me donnera une coupe pleine de chaud midi<sup>25</sup> ? » Gide aurait pu encore citer un autre poète anglais, Oscar Wilde, modèle sans doute trop proche de lui pour n'être pas encombrant ; Wilde, ennemi du réalisme, préoccupé de concilier paganisme et christianisme<sup>26</sup>, conjuguant désir et morale, fût-elle « immoraliste » – Gide répéta souvent ce mot qu'il « allait au plaisir comme on marche au devoir » – marchant résolument vers le soleil en dépit de la crainte d'y brûler l'œuvre d'art<sup>27</sup>. Entre Bau-

23. Voir Pierre Masson, in *Essais critiques*, *op. cit.*, p. 1106.

24. « De l'influence en littérature », *Essais critiques*, *op. cit.*, p. 405.

25. *Ibid.*, p. 407.

26. Gide note dans son hommage de 1902, « Oscar Wilde », *Essais critiques*, *op. cit.*, p. 841 : « L'Évangile inquiétait et tourmentait le païen Wilde. Il ne lui pardonnait pas ses miracles. Le miracle païen, c'est l'œuvre d'art : le christianisme empiétait. Tout irréalisme robuste exige un réalisme robuste devant la vie. »

27. *Ibid.*, p. 845 : « Adorer le soleil, ah ! c'était adorer la vie. L'adoration lyrique de Wilde devenait farouche et terrible. Une fatalité le menait ; il ne pouvait pas et ne voulait pas s'y soustraire. Il semblait mettre tout son

de laire et Keats dont les exemples doivent être au moins aussi édifiants que le sermon du pasteur Vautier, laissant derrière lui, sur une voie trop large et trop fréquentée, mais à la mesure de leur écrasante stature, et Hugo, et Byron, Jérôme s'affirme clairement comme le double du *poète* que Gide s'efforce de devenir ou de rester, dans un récit qui définit et justifie une morale propre à l'artiste.

---

soin, sa vertu, à s'exagérer son destin et à s'exaspérer lui-même. Il allait au plaisir comme on marche au devoir. »

DAVID STEEL

*Conversations à Grasse*  
*André Gide et Ivan Bounine*

AVEC NEUF LETTRES INÉDITES

A l'automne de 1950 Gide était à quelques mois seulement de sa mort. À la mi-octobre, le cœur affaibli, il fit un début de congestion pulmonaire, dont pourtant il se releva. Le 22 du mois, Maria van Rysselberghe nota dans ses cahiers, non sans surprise : « Il écrivit même avant-hier un hommage à Bounine qui doit paraître dans *Le Figaro* et qui ne sent pas la fatigue <sup>1</sup>. » Ce texte, l'un des tout derniers de sa vie, précédé d'une courte introduction de la rédaction, parut à la une du quotidien le lendemain même, 23 octobre. Non recueilli jusqu'à présent <sup>2</sup>, nous le reproduisons ici :

CHRONIQUE

**Pour les 80 ans d'un réfractaire**

par André GIDE

*Les amis d'Ivan Bounine fêtent le 80<sup>ème</sup> anniversaire du grand prosateur russe qui, en 1933, reçut le prix Nobel de littérature.*

*Dans nos bibliothèques, ces chefs d'œuvre du romancier et du con-*

---

1. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV (Gallimard, 1977), pp. 202-3 (22 oct. 1950).

2. Il n'a été républié qu'en 1997, précédé d'une brève introduction, par Michel Le Guével, dans le volume édité sous la direction de Claire Hauchard, *Bounine revisité* (pp. 153-5), qui constitue le n° 4 des *Cahiers de l'émigration russe* publié par l'Institut d'études Slaves de Paris. À signaler, dans ce volume, l'article de Gabriel Simonoff sur « La vie des Bounine à Grasse pendant la Deuxième Guerre mondiale » (pp. 147-51).

*teur que sont Le Village, Le Monsieur de San Francisco, Le Sacrement de l'Amour, La Vie d'Arséniev (qui ont été traduits en français) doivent certainement rassurer l'exilé sur son rang dans la littérature russe.*

*C'est en 1920 que Bounine, fuyant la révolution bolcheviste, s'installa à Paris. Les promesses et les tentatives de séduction des dirigeants de l'U.R.S.S. – certaines récentes – n'ont pas réussi à lever la condamnation tout humaine que le grand écrivain n'a cessé de porter sur le régime politique de son pays.*

*Bounine a le droit de penser que par sa constance et la noblesse de son exil autant que par son œuvre il a sauvé une part de l'âme de sa patrie et du peuple russe.*

*Nous sommes heureux de publier ici l'hommage que notre éminent collaborateur André Gide a tenu à lui adresser.*

Cher Ivan Bounine,

Je ne vous ai précédé que d'un an dans la vie ; c'est dire que nous sommes à bien peu près du même âge. Vous m'avez précédé de quinze ans dans les honneurs : c'est en 1933, si je ne fais erreur, que la Suède vous accorda le Prix Nobel. Cette même faveur insigne fut accordée, en France, à Roger Martin du Gard, puis, longtemps ensuite, à moi-même. Est-ce un titre suffisant pour m'adresser à vous aujourd'hui, au nom de la France, et vous donner, au seuil de votre quatre-vingt-unième année, une accolade confraternelle ? Non : il y faut encore que vous ayez choisi la France pour abriter votre long exil, citoyen russe réfugié parmi nous depuis la révolution qui vous a mis en opposition, parmi les vôtres, contre ce qui vous paraissait intolérable. Il y faut surtout les liens d'une sympathie profonde, pour votre œuvre d'abord, que j'admirais déjà longtemps avant d'avoir pu vous rencontrer ; pour vous-même enfin lorsque nos routes se sont croisées.

Vous habitiez Grasse et je n'eus pas grand détour à faire pour aller vous saluer dans cette hospitalière villa où quelques-uns de vos compatriotes gravitaient autour de vous. Je n'ai certes pas oublié la bonne grâce de votre accueil ; vous fîtes tant, et Madame Bounine, et quelques autres, pour que je me sentisse à peine dépaysé dans cette atmosphère, un peu bohème, un peu surchauffée, mais profondément humaine, qui vous enveloppait. Si je m'y sentis aussitôt presque parfaitement à mon aise, c'est que cette atmosphère était celle même qu'évoquaient la plupart des œuvres

de la littérature russe avec laquelle j'étais depuis longtemps familiarisé. Affaire d'une sorte de rayonnement : des fenêtres de votre villa de Grasse j'étais presque étonné de voir un paysage du Midi de la France et non pas la steppe russe, le brouillard et la neige et les bosquets de bouleaux blancs. Votre monde intérieur s'imposait et triomphait des apparences ; c'était là la réalité. Et je retrouvais autour de vous cette extraordinaire force de sympathie, qui laisse fraterniser l'homme avec l'homme, en dépit des frontières, des différences sociales et des conventions. En dépit même des divergences intellectuelles. Comme je m'entendais bien avec vous ! Au cours de la conversation, nous découvriions que nous n'étions d'accord sur rien, absolument sur rien : c'était charmant. Nos goûts littéraires, nos admirations, nos jugements différaient du tout au tout, aussi bien pour approuver que pour honnir. Mais ce qui m'importait, c'est que je n'entendais dans vos propos rien que d'authentique et de convaincu, rien d'obtenu par contrainte ou par imitation, de contrefait. Et sans doute était-il impossible d'imaginer une éthique et une esthétique, un ciel et un enfer littéraires, plus profondément et foncièrement distants des miens que les vôtres. Mais vous aviez su vous affermir et vous affirmer sur vos positions d'une manière magistrale. Et c'est cela seul qui importe ; car, en art, il n'est pas une seule façon d'être grand. Lorsque j'écoute un récit de vous, j'oublie tout le reste : ça y est. Je ne connais pas d'œuvres où le monde extérieur soit en contact plus étroit avec l'autre, le monde intime ; où la sensation soit plus exacte et irremplaçable, les propos le plus naturels à la fois et plus inattendus. Vous évoluez aussi aisément dans les milieux les plus misérables et sordides, que dans les milieux fortunés, avec pourtant une sorte de prédilection pour ce qu'il y a de plus déshérité sur la terre. Et quels raccourcis soudains où il semble que la toile du tableau se déchire pour laisser entrevoir une sorte de désespoir sans recours. Oh ! je crois bien que c'est par là que nous différons le plus. Mais il ne s'agit pas ici d'approuver.

Dans un de vos récits les plus saisissants (*La Brume*), vous racontez l'effroyable mort d'un pauvre être, que son père, à moitié mort de froid lui-même, porte péniblement sur son dos, perdu dans le brouillard, à travers l'impitoyable nuit. C'est le père qui

fait ce récit à une servante. « Quelle chose extraordinaire », dit celle-ci lorsqu'il eut terminé. « Je ne comprends vraiment pas comment tu as pu ne pas mourir, toi aussi, cette nuit-là ». Et l'autre répond distraitement : « J'avais bien autre chose à faire ».

Cher Ivan Bounine, la France peut être fière d'avoir recueilli votre exil. Puisse celui-ci, dans la brume qui nous enveloppe de toutes parts, ne pas avoir été sans quelques lueurs ; puisse-t-il vous avoir apporté, vous apporter encore, quelques raisons de sourire parfois à la vie et de ne pas désespérer de tout : vous avez bien autre chose à faire.

André GIDE <sup>3</sup>.

La Petite Dame n'avait pas tort. En effet, le morceau est assez alertement mené, tout en laissant peut-être percer, et jusque dans le titre même, un surcroît de reflets narcissistes de son auteur, autre Nobel réfractaire qui venait de fêter, peu auparavant, ses 80 ans. L'article, généreux en son hommage, et qui sera le dernier mot de Gide sur Bounine, n'est toutefois que la troisième étape dans les rapports entre deux grands écrivains prix Nobel, les deux précédents datant de 1922 et de 1941.

Ivan Bounine fut l'un des premiers écrivains russes, après la révolution de 1917, à partir vers l'ouest en exil volontaire. Contemporain de Gide, il naquit, en la province centrale de Voronezh, le 10 octobre 1870, dans une famille appauvrie, mais privilégiée encore, de l'aristocratie campagnarde, milieu où, enfant, l'on apprend parfois le français avant même de savoir bien parler sa langue natale. L'on jugera de la qualité de son français d'après ses lettres à Gide reproduites ici plus bas. A partir de 1920 il habitera la France et mourra à Paris le 8 novembre 1953. Un peu comme, avant lui, Tourgueniev, il sera, pour plus de la moitié de

---

3. *Le Figaro*, 23 oct. 1950, p. 1. En 1973, dans sa série « Héritage littéraire », L'Académie Soviétique des Sciences fit éditer, par les soins d'Aleksandr Baboreko, un volume consacré à Bounine, qui donna ce texte du *Figaro* en versions française et russe. Y fut joint un autre texte « Bounine en désaccord avec André Gide » avec deux extraits du *Journal* de Gide – où il s'agit de leurs avis divergents sur Tolstoï. Baboreko publia aussi une note sur « Bounine et Gide » dans le journal provincial Orlovskii komsomolets le 25 juillet 1974 – renseignements dus à Richard Davies.

sa vie adulte « français », à cette grande différence près que son expatriation, bien qu'en un sens choisie, sera permanente et irrémédiable. En France il continua à écrire en russe et sur des sujets presque exclusivement russes.

Il avait du reste toujours été un grand voyageur, l'Europe de l'ouest et d'autres régions du monde lui étant depuis longtemps familières. En 1907 il sillonna le Moyen Orient. En 1910 il voyagea au Sri Lanka et en Afrique du Nord. Lorsqu'il lut *L'Immoraliste* il reconnut plus d'un des paysages qui y sont évoqués. De 1911 à 1913, sur conseil médical, il passa ses hivers à Capri, en la compagnie parfois de Gorki.

Son premier mariage s'était rapidement désintégré et, après la mort de son enfant unique, à l'âge de cinq ans, il cessa tout rapport avec sa femme, Anna Tsakni. Pendant plus de quinze ans elle lui refusa pourtant le divorce, de sorte qu'il ne put épouser sa compagne, Vera Nikolaïevna Mouromtseva, rencontrée en 1906, qu'à Paris en 1921. Une vie amoureuse compliquée – et, avec la mort, l'amour deviendra un des principaux sujets de son œuvre – verra l'écrivain Galina Kouznetsova (1900-1976), installée en France depuis 1924, intégrer le ménage grassois de Bounine, qu'elle partagea de 1927 à 1942, et, de disciple, devenir son amante, avant de s'embarquer dans une liaison lesbienne avec Margarita Stepun. *Le Journal de sa femme* (2000), film russe d'Alexei Uchitel, traite de la vie sexuelle tumultueuse et peu ordinaire menée par Bounine à Grasse. Dans son article du *Figaro* Gide effleure discrètement cette situation en parlant de « l'atmosphère un peu bohème, un peu surchauffée », qu'il avait pressentie pendant ses visites. Mais Gide n'avait-il pas un peu lui aussi l'habitude...

Avant 1909, Bounine était connu en Russie pour ses traductions de poèmes anglais ou américains, le *Hiawatha* de Longfellow notamment, ainsi que pour ses propres poésies, dont le recueil *Listopad* de 1901, pour lequel on lui décerna, en 1903, le prix Pouchkine. Acclamé ensuite comme un des grands stylistes classiques en prose (et lu, en tant que tel, dans les écoles russes, longtemps après son émigration), il sera pourtant toujours estimé par Nabokov pour ses poèmes plutôt que comme prosateur. Puis parut en 1909, année qui le vit entrer à l'Académie Russe, son court roman *Le Village*, premier ouvrage de lui que lut Gide, ta-

bleau dévastateur de la vie paysanne contemporaine, qui attirera les louanges, entre autres de Gorki. Non pas que le réalisme du livre provînt d'un élan révolutionnaire, ni même réformiste, bien plutôt d'une fascination avec le drame de la condition humaine, vécue dans un milieu qui lui était familier et dont il était un observateur aigu. À partir du succès du *Village*, les écrits poétiques de Bounine seront éclipsés par des ouvrages en prose, des contes surtout, mais également *La Vie d'Arséniev* de 1930, roman autobiographique qui ressuscite la Russie d'antan et que l'on considère souvent, avec les contes *Les Pommes Antonov* et *Le Monsieur de San Francisco* (1915), comme son chef-d'œuvre.

L'hostilité de Bounine envers les idéaux soviétiques se manifesta par son départ presque immédiat du pays natal. Il quitta Moscou en mai 1918 pour Kiev, Odessa (où il passa deux ans) avant de s'embarquer sur le navire français *Patras* pour Constantinople, gagnant Paris par étapes à Istanbul, Sofia, Belgrade et Prague. En France, avec des séjours en val de Loire, il partagea son temps, selon les saisons, entre Paris et la Provence, s'établissant dans la capitale au 1, rue Jacques-Offenbach (XVI<sup>e</sup> arr.), où il passa les hivers, et, à partir de 1924, séjournant la majeure partie de l'année dans une série de villas qu'il louait à Grasse.

Dans ses premiers temps à Paris Bounine participa à l'activité politique émigrée, en tant à la fois qu'organisateur, que parolier et contributeur occasionnel au journal *Vozrozhdenie*, mais s'en lassa vite. Il fera plus qu'acte de présence par contre aux quatorze rencontres du Studio Franco-Russe, mais toujours en grand homme de l'arrière-plan. Le 25 février 1930, à la cinquième de ces réunions, consacrée à l'œuvre de Proust, le président de séance, dans les débats qui suivirent les présentations de, entre autres, Boris Vycheslavtsev et Benjamin Crémieux, appela Bounine à se prononcer. Il déclina l'invite. Cette série de rencontres, qui se tinrent 5, rue Las Cases, dans les locaux du Musée Social, étaient dues à l'initiative de Wsevolod de Vogt (1895-1941), de son vrai nom Vsévolod Borissovitch Fokht, avec, pour but, « une plus grande compréhension mutuelle de deux âmes nationales ».

Le nom de Gide figura fréquemment au cours des débats, comme l'on peut bien se l'imaginer d'après le titre de la première séance, le 29 octobre 1929, sur *L'Inquiétude dans la littérature*, celui de la troisième, le 18 décembre, sur *Dostoïevski* et celui de

la septième du 29 avril 1930, sur *Le Roman depuis 1918*. Les actes en seront publiés régulièrement dans les *Cahiers de la quinzaine*, ressuscités par Marcel Péguy. Malraux, Lalou, Pierre-Quint entre autres assistaient à ces réunions. Bien des écrivains russes, dont Boris de Schlœzer, profitèrent des contacts qu'ils y établirent avec le monde littéraire français en ce qui concernait initiatives de traductions, placement d'articles dans les revues parisiennes ou simple amorce d'amitiés<sup>4</sup>. André Beucler, fils d'un Français professeur à Saint-Petersbourg et familier de la maison Gallimard, fréquenta aussi ce milieu et donna plus tard un « Russes de France » à la *Revue de Paris* du 15 avril 1937. Curieusement, Bounine semble avoir été absent lors de la séance du 25 mars, la sixième, sur Gide cette fois, lorsque Martin-Chauffier parla sur « André Gide et la sincérité », suivi de Guéorgui Adamovitch articulant un point de vue russe, mais sans doute en lut-il la transcription, dans les *Cahiers de la quinzaine* du 5 avril 1930, avec le même intérêt que Gide lui-même, qui, dans le *Journal*, jetera cette fleur au critique étranger : « Souvenons-nous du nom de Georges Adamovitch. Nul n'a parlé de mes livres mieux que lui<sup>5</sup>. » La célébrité mondiale viendra à l'auteur de *La Vie d'Arséniev* avec le prix Nobel de 1933 (le premier décerné à un auteur russe), la candidature du pro-soviétique Gorki ayant été, supputa-t-on, évincée. L'incompatibilité politique faisait que Bounine avait depuis longtemps et définitivement rompu avec son ancien ami.

Durant toute l'occupation allemande, époque où finalement eut lieu une véritable rencontre Gide-Bounine, après la présentation et l'échange de quelques lettres vingt ans plus tôt, Bounine, Véra et Galina habitèrent exclusivement Grasse, la plupart du temps à la Villa Jeannette, proche donc de Cabris, Brignoles et La Bastide

---

4. Boris de Schlœzer (1881-1969), de père germano-russe et de mère belge, quitta la Russie en 1921 pour se fixer à Paris, y devenant spécialiste de philosophie et de littérature russes, traducteur (de son ami Chestov notamment) et critique musical de *La N.R.F*

5. *Journal 1926-1950* (Bibl. Pléiade, 1997), p. 201, 30 mai 1930. On consultera *Le Studio Franco-Russe*, textes réunis par Leonid Livak, rédaction de Gervaise Tassis, Toronto : Toronto University Press, « Toronto Slavic Library » n° 1, 2005. Les actes de la séance Gide sont reproduits pp. 189-216.

Franco, où étaient installés les Herbart, Van Rysselberghe, Mayrisch et autres membres du milieu Gide. Galina Kouznetsova a laissé un *Journal de Grasse* (où Gide figurerait à peine), dont nous n'avons malheureusement pu dépister d'exemplaire, que ce soit à la BnF ou ailleurs<sup>6</sup>. Le nombre des Russes blancs dans la région était considérable. Plusieurs d'entre eux gravitaient autour de Bounine que le Nobel avait auréolé d'un charisme supplémentaire, certains, tels les écrivains Fedor Stepun (frère de la Margarita qui lui avait « volé » Galina), Leonid Zurov (1902-1971) et Nikolaï Roshchin (1896-1956) jouissant de son hospitalité à plus ou moins long terme. Qui plus est, pendant la durée de l'occupation, les Bounine hébergèrent clandestinement un réfugié juif. Parmi leurs amis figuraient aussi la fille et la petite-fille de Tolstoï, que Bounine avait connu et à la personne et à l'œuvre duquel il voua un culte, publiant *La Délivrance de Tolstoï* en 1939 chez Gallimard. Son admiration inconditionnelle pour l'auteur de *Guerre et paix* l'abaissera aux yeux du dostoïevskien qu'était Gide. Celui-ci n'en avait pas pour autant mauvaise opinion du livre et le recommanda autour de lui, à son ami tolstoïen Roger Martin du Gard notamment. Il défendit en outre la traduction française de Marc Slonim, contre laquelle l'auteur semblait entretenir certains griefs. Bounine en revanche ne saura terminer son livre sur son véritable grand ami Anton Tchekhov, entrepris tard dans sa vie, et qui ne sera achevé posthument que par sa femme et Zurov.

Ce fut à la mi-juillet 1922, bien avant l'instauration du Studio Franco-Russe, que Gide, en séjour estival à Hyères, mais dont l'antenne littéraire captait depuis longtemps bien des ondes étrangères, entreprit d'attirer le romancier russe à Pontigny. On souhaitait sa présence à la décade du 14 août, *Miroir de l'honneur : la culture de la fierté par la fiction*, la deuxième réunion après la reprise des entretiens, cette année-là, après la guerre. L'organisation de la décade « littéraire », quand aux participants du moins, incombait traditionnellement au groupe de la *N.R.F.* Quelques mois plus tôt les deux écrivains avaient été brièvement présentés l'un à l'autre par Boris de Schlœzer, lorsque Bounine

---

6. *Journal de Grasse*, Washington : Viktor Kamkin, 1967, et Paris, 1974 (?).

assista, le 18 mars, à la cinquième conférence que fit Gide sur Dostoïevski dans la bibliothèque du Vieux-Colombier<sup>7</sup>. Le Russe trouva, comme d'autres, que le conférencier avait plus l'air d'un pasteur que d'un artiste. Gide aurait, selon Rudolf Maurer, préalablement rencontré Véra Nikolaïevna au sujet de la traduction en russe de *La Porte étroite* à laquelle elle s'était attelée. Qu'elle travaillât alors à une telle traduction, voilà ce qui est corroboré par Maria van Rysselberghe, mais la rencontre n'est qu'une supposition et la lettre du 11 septembre 1941 que l'on reproduit plus bas semble indiquer que Gide ne fit la connaissance de Mme Bounine qu'au milieu de ce mois-là, la jugeant alors « exquise<sup>8</sup> ». Du reste, ni cette traduction, ni celle de *L'Immoraliste* mentionnée plus bas, même si elles furent terminées, ne semblent avoir vu le jour. Quoi qu'il en soit, Gide se mit en contact par lettre avec Bounine, lui ayant préalablement fait transmettre, par l'intermédiaire de Schlœzer, son co-exilé compatriote, une invitation formelle de Desjardins. Simultanément il prit la précaution d'entamer la lecture d'un de ses livres, en l'occurrence un Bounine première manière, son court roman de 1909, *Le Village*, tableau réaliste, puissamment brutal parfois, de la déchéance de la vie paysanne russe au début du vingtième siècle, un des quatre ouvrages de l'écrivain alors traduits en français et tout nouvellement publié, en 1922, aux Éditions Bossard de la rue Madame, dans une traduction de Maurice Parijanine. Gide semble avoir pris un authentique plaisir à le lire.

De l'Hôtel Maritima à Hyères-Plage, le 12 juillet 1922, il fait part à Martin du Gard qu'il lit « *Le Village* de Bounine avec plaisir et épatement », jugement que, continuant sa lecture à la Bastide Franco quelques jours plus tard, il répète, tout en se réjouissant

---

7. Mes remerciements à Richard Davies qui m'a signalé cette entrée dans le journal de Bounine.

8. R. Maurer, *André Gide et l'U.R.S.S.*, Berne : Éditions Tillier, 1983, pp. 11-2. « Il paraît que nous verrons sans doute Bounine à Pontigny (ce Bounine dont la femme traduit *La Porte étroite* en russe) », (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, Gallimard, 1973, p. 144, 29 juil. 1922. Avant l'exil, Véra avait déjà fait paraître des traductions de *L'Éducation sentimentale* ainsi que de Lamartine et de Maupassant.

de bientôt faire la connaissance de son auteur à Pontigny<sup>9</sup>. Le *Journal* fait entendre un écho identique : « À Brignoles j'ai vécu chez les Scythes avec Bounine. Son *Village* est admirable », comme le font aussi les carnets de la Petite Dame : « Il me passe *Le Village*, d'Ivan Bounine, qu'il trouve tout à fait remarquable, touffu, plein de poésie et que je me hâte de lire<sup>10</sup>. » À Jacques Rivière pourtant et songeant à Pontigny toujours, il modifie un tantinet son estimation : « On compte également sur Bounine – dont *Le Village* m'épate considérablement. (Néanmoins grand affaissement d'intérêt dans la 2<sup>e</sup> partie<sup>11</sup>) ». Ajoutons qu'il ne faut pas exclure une influence du livre de Bounine, à long terme, sur la sympathie que Gide nourrira, dans la décennie suivante, pour l'expérience soviétique.

La réponse de Bounine, que Gide ne reçut que le 9 août, fut de toute évidence positive, mais elle nous manque, ayant été réexpédiée par Gide à Desjardins. À la dernière minute, d'Amboise, son adresse d'alors, Bounine signalera cependant à Gide qu'une détérioration dans son état de santé nerveuse l'empêche de se déplacer. Pontigny, à la déception de Gide et de ses amis écrivains, Martin du Gard notamment, ne sera pas pour cette année-là<sup>12</sup>. Il semble, au demeurant, que Bounine n'y assistera pas non plus au cours des années suivantes<sup>13</sup>.

Ayant manqué une rencontre à Pontigny, l'auteur du *Village* profitera toutefois du contact avec son nouveau correspondant

9. Gide–Martin du Gard, *Correspondance* (Gallimard, 1968), t. I, pp. 185 et 187.

10. *Journal 1887-1925* (Bibl. Pléiade, 1996), p. 1184, 4 août 1922, et *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 144, 29 juil. 1922.

11. Gide–Rivière, *Correspondance* (Gallimard, 1998), p. 690, 18 juil. 1922.

12. « On déplorait l'absence de Bennett, de Bounine, de Lytton Strachey – bref trop peu de pays étaient représentés » (Gide, *Journal 1887-1925*, p. 1187, 3 sept. 1922). « Galsworthy et Bounine n'avaient pu venir au dernier moment » (Martin du Gard, *Journal*, t. II, Gallimard, 1993, p. 324, 1<sup>er</sup> sept. 1922).

13. « J'étais ordinairement le seul Russe ; autrefois Swiatopolk-Mirsky (le prince Mirsky) y prenait part aussi » (Nicolas Berdiaev, *Essai d'auto-biographie spirituelle*, cité dans Anne Heurgon-Desjardins, *Paul Desjardins et les décades de Pontigny*, P.U.F., 1964, p. 389.

pour demander son aide pour placer à *La N.R.F.* une de ses nouvelles, provisoirement intitulée *Le fol artiste*. Dans sa réponse Gide rusera, l'ayant très probablement lue, mais faisant semblant de se l'être fait de suite emprunter, non parcourue, par Rivière, ce qui l'absolvait personnellement, et de communiquer un avis à l'auteur, et de s'engager quant à une publication éventuelle. Sans tarder, de Colpach, le 29 août, il mettra Rivière au courant : « Je viens d'écrire à Bounine pour lui dire à neuf mes, et nos, regrets de ne l'avoir point vu à Pontigny. Lui ai dit en post-scriptum n'avoir pu prendre connaissance de sa nouvelle dont tu t'étais aussitôt emparé – et que tu lui écrivais directement au sujet d'icelle. Tu peux mettre en avant facilement, ce me semble, la surabondance de traductions – et en particulier le dernier Dost., puis Tchekov. Mais tu sais mieux que moi ce qu'il sied de répondre dans un cas de ce genre. N'empêche que je viens de lire encore son récit du *Mr. de S[an] F[rancisco]* qui m'épate assez. Vraiment j'ai de la considération pour Bounine. Regarde bien si<sup>14</sup> ... »

Rivière ne devait pas trop estimer l'envoi, ne donnant pas suite à la demande du Russe et cela malgré la discrète pression de Gide qui, décidément, après lecture de deux de ses œuvres, avait bonne impression du talent de Bounine. *La N.R.F.* ne lui ouvrira pas ses portes, ni cette année-là, ni par la suite. Les éditions Gallimard l'accueilleront toutefois en 1939.

C'est seulement une vingtaine d'années après ces échanges que Gide, qui entre-temps, rappelons-le, avait épousé puis délaissé la cause soviétique, reprend contact avec Bounine, du moins n'avons-nous pas de renseignements sur des contacts renoués dans l'intervalle, période qui vit l'écrivain russe, ennemi des Soviétiques, se voir décerner le Nobel. Provisoirement mais longuement

---

14. Gide–Rivière, *Correspondance*, pp. 693–4. Plutôt que des textes de ou sur Tchekhov il s'agissait, dans les numéros de mai, juin et juillet, de documents sur Tolstoï et de la *Confession de Stavroguine* de Dostoïevski dans une traduction de Boris de Schlœzer ; le n° de février 1922 représentait aussi un hommage à Dostoïevski avec des textes de Gide et de Chestov et, de Rivière, son « De Dostoïevski et de l'insondable ». *Le Monsieur de San Francisco* parut aux Éditions Bossard, en janvier 1922, avec un portrait de l'auteur par Bakst et dans une traduction de Maurice Parjanine.

établi dans le Midi, à Nice, Vence, Cabris, Grasse depuis le début de la guerre, Gide, l'été de 1941, se soucie du sort de plusieurs étrangers, réfugiés ou non, juifs ou non, fidèles à la France, mais menacés sous l'Occupation, même en zone libre, par les autorités de Vichy : Dorothy Bussy, Schiffrin, Bounine et autres. Au-delà de l'inquiétude il usait positivement de son influence pour les secourir. À Schiffrin, alors à Casablanca avant de gagner les États-Unis, il écrivit le 7 juillet 1941 : « Ici, le destin noir s'abat sur tous les Russes (je viens d'intervenir pour Bounine, qui n'aura pas été inquiété), puis sur tous les Anglais <sup>15</sup> ». Ces soucis de Gide et la proximité de Bounine à Grasse déterminèrent la rencontre des deux écrivains septuagénaires qui s'étaient jadis manqués à Pontigny.

Le 27 août 1941, Gide, venant de Cabris *via* La Croix-Valmer, arrive au Grand Hôtel de Grasse et le lendemain note dans son *Journal* :

À Grasse depuis hier. Vers le soir de mon arrivée, été voir Bounine. Visite assez décevante, car, malgré de cordiaux efforts de part et d'autre, le vrai contact ne s'est pas établi. L'un fait trop peu de cas de ce que l'autre admire. Son culte pour Tolstoï me gêne autant que son mépris pour Dostoïevski, pour Chtchédrine, pour Sologoub. Décidément nous n'avons pas les mêmes saints, les mêmes dieux. Mais durant toute la conversation il s'est montré charmant. Son beau visage, bien que très plissé, reste noble et son regard est plein de flamme. Il était en pyjama caroubier, largement ouvert sur le devant et laissant entrevoir une mince chaînette d'or qui devait, j'ai supposé, retenir une médaille sainte. Il vient, m'a-t-il dit, d'achever un nouveau livre, mais ne sait où ni comment le faire éditer. J'étais un peu confus de ne connaître de lui que *Le Monsieur de San Francisco* et que *Le Village*, œuvre de jeunesse qui, m'a-t-il dit, le représente fort peu, fort mal, et que j'avais grand tort d'aimer beaucoup. Peu s'en faut qu'il ne la renie. Je ne sais ce qu'il connaît de moi, ni n'ai pu discerner sur quoi se base la sympathie qu'il me témoigne <sup>16</sup>.

Ses rapports avec l'auteur du *Village* – qui lui avait parlé de

---

15. Gide-Schiffrin, *Correspondance* (Gallimard, 2005), p. 170.

16. *Journal 1926-1950*, p. 780. Saltykov-Chtchédrine (1826-1889), auteur de récits satiriques et du roman social *La Famille Golovlev*; Fiodor Teternikov, dit Sologoub (1863-1927), poète symboliste, dramaturge et romancier (*Un Démon de petite envergue*).

*L'Immoraliste* vingt ans plus tôt, mais il est normal que Gide l'ait oublié – se poursuivirent dans les mois suivants. Le *Journal* du 10 septembre note :

Je lis avec un vif intérêt le livre de Bounine sur Tolstoï. Il l'explique à merveille et m'explique du même coup pourquoi je me sens, devant Tolstoï, si mal à mon aise. Quel monstre ! Sans cesse cabré, en révolte contre son naturel, forçant de douter sans cesse de sa sincérité, étant tour à tour tout et tous et jamais plus personnel que lorsqu'il cesse d'être lui-même [...]. Tolstoï reste, pour moi, une *impossibilité*<sup>17</sup>.

La semaine suivante, du Grand Hôtel toujours, il fait état de sa nouvelle fréquentation à Martin du Gard : « Je suis entré en relations avec Ivan Bounine. Grande sympathie réciproque, encore que nous ne nous entendions sur rien. Avez-vous lu son livre sur Tolstoï (*La Délivrance de Tolstoï*) paru en 39 à la N.R.F. ? Je crois qu'il vous intéresserait beaucoup. Il "fait" très vieux, mais est encore en pleine forme et vient d'achever un nouveau livre – qu'il ne sait où pouvoir publier<sup>18</sup>. »

Gide communiquera son enthousiasme pour le *Tolstoï* (mais non pour Tolstoï) à Maria van Rysselberghe à qui il dit, à Grasse le 17 septembre : « J'ai fait aussi la connaissance de Bounine, je vous enverrai ces jours-ci son livre sur *La Délivrance de Tolstoï* qui ne peut manquer de vous intéresser<sup>19</sup>. » Le 26, elle-même ajoute : « [Gide] a souvent vu Bounine, qu'il me dit être un homme de premier ordre, et dont la femme est exquise. Bounine a pour Tolstoï un culte, une vénération. "Je ne lui ai pas caché, dit Gide, que je n'aimais pas du tout la figure de Tolstoï. Alors, m'a dit Bounine, je vous déteste, mais cela ne nous empêche pas d'avoir grand plaisir à nous voir<sup>20</sup>." » Un mois plus tard Bounine fit un grave infarctus, dont Gide, alors établi à l'Hôtel Adriatic de Nice et oubliant qu'il lui avait déjà parlé de sa rencontre avec son

---

17. *Ibid.*, p. 781.

18. Gide–Martin du Gard, *Correspondance*, t ; II, p. 237, lettre du 18 sept. 1941.

19. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III (Gallimard, 1975), p. 273. Sans doute emprunta-t-elle le livre peu après car, le 9 octobre 1941, elle note : « Nous rentrons à l'Adriatic, j'y veux prendre un livre de Bounine » (p. 275).

20. *Ibid.*

nouvel ami, fait part à Martin du Gard le 29 octobre : « Suis entré en relations avec Ivan Bounine ; rapports chaleureux et tendres. Pourtant mieux fait, je crois, pour coller avec vous qu'avec moi ; ne fût-ce que par son culte pour Tolstoï. Une très grave crise cardiaque (complètement inattendue) a failli nous l'enlever il y a quatre jours <sup>21</sup>. » Comme le nota la Petite Dame, la maladie de l'écrivain (dont il se remit) attira à son chevet, entre autres, Tania Lvoff, la petite-fille de Tolstoï, épouse du prince Lvoff <sup>22</sup>. Dans le plus proche entourage de Bounine à Grasse figura Alexandre Bachrach qui noua connaissance avec Gide, l'entoura « d'un tas de prévenances » et prit l'habitude, pendant un temps, de le rencontrer, à Grasse ou à Nice, pour une partie d'échecs, à l'une desquelles le *Journal* du 6 janvier fait écho : « Après dîner, Alexandre Bachrach, qui accompagne Bounine à Nice, vient pour une partie d'échecs ; la première avec lui que je gagne, depuis celles de Grasse <sup>23</sup>. » Nous ne bénéficions pas d'autres renseignements sur ce personnage. En somme l'automne de 1941 aura été pour Gide l'automne Bounine.

Ensuite c'est le silence. À partir de mai 1942 Gide s'exilera lui-même en Afrique du Nord, si toutefois l'Afrique du Nord ait jamais pu être pour lui un exil. Il n'y oublie pas toutefois son nouvel ami russe, comme l'indique une lettre envoyée à Dorothy Bussy le 15 décembre 1944 d'Alger : « Quoi de ceux de Vence, les Bourdet... ? Quant à la petite colonie de Russes blancs, à Grasse, les Bounine etc... je ne sais rien d'eux et suppose le pire <sup>24</sup>... »

Le pire n'eut pas lieu, pour les Bounine du moins. Inquiets, et ignorant sans doute les mesures qu'avait déjà prises Gide, des amis new-yorkais du prix Nobel firent de sorte que les autorités américaines accordassent à Véra et lui des « passeports Nansen » pour les États-Unis, mais, malgré le manque de vivres et la menace permanente d'être arrêtés sous un prétexte ou un autre,

21. Gide–Martin du Gard, *Correspondance*, t ; II, p. 241.

22. « J'apprends par Gide [...] que Tania Lvoff vient d'y arriver [à la Mesuguière], qu'elle est déjà allée voir Bounine qui vient d'avoir une crise cardiaque très grave » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 279, 27 oct. 1941).

23. *Journal 1926-1950*, p. 799, et *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 282 (23 nov. 1941).

24. Gide–Bussy, *Correspondance*, t. III (Gallimard, 1982), p. 296.

ils choisirent de n'en pas profiter. En dépit de la crise cardiaque de 1941, plusieurs périodes de ces années difficiles virent même sourdre chez le nouvelliste une poussée créatrice qui aboutira à un dernier recueil de contes, *Sombres Allées* de 1943, certains d'une surprenante économie de moyens et la plupart chargés d'un érotisme destructeur.

À la fin de l'Occupation les Bounine réintégrèrent leur appartement du XVI<sup>ème</sup> arrondissement au 1, rue Jacques Offenbach et, à l'exception de quelques séjours de convalescence dans la Maison Russe de Juan-les-Pins, car la santé de l'écrivain se détériora à partir de 1948 surtout, ils ne quittèrent plus la capitale. Il versa ce qui lui restait d'énergie créatrice dans la rédaction de ses assez brefs *Mémoires*, parus chez Calmann-Lévy en 1950, et, aidé par Véra, de son livre sur son ami Tchekhov.

Dans ces années d'après-guerre il y eut certainement des échanges entre Gide et Bounine qui nous demeurent inconnus, même s'ils ne se rencontrèrent pas. Échangèrent-ils des exemplaires de *Thésée* et de *Sombres allées* ? On l'ignore, mais il est inconcevable que Bounine n'ait pas pris contact avec Gide, ne serait-ce que par un mot de félicitations, lors de son prix Nobel à lui de 1947. Comme l'indique la réponse de Gide du 2 janvier 1950, dernier mot que nous ayons d'une trop brève correspondance, Bounine lui a écrit dans les dernières semaines de 1949, mais la lettre manque. Également inconcevable est que le Russe n'ait pas expédié une note de remerciements après l'hommage que Gide lui consacra dans *Le Figaro* du 23 octobre 1950, reproduit ici plus haut. La lettre du 2 janvier à part, nous ignorons tout de leurs derniers rapports. Gide décédera le 19 février 1951. Bounine, malgré l'incident cardiaque qui l'avait terrassé à l'automne de 1941, lui survivra quelques années, mourant, d'un infarctus, à Paris le 8 novembre 1953. Il fut enterré dans le cimetière russe de Sainte-Genève-des-Bois.

\* \* \* \* \*  
\* \* \*  
\*

Lettre 1. ANDRÉ GIDE À IVAN BOUNINE <sup>25</sup>

13 juillet [1922].

Maritima,  
Hyères-Plage  
Var

Cher Monsieur Bounine,

Dans une complète solitude, votre livre est mon seul compagnon – et me distrait un peu de l'ardue traduction de *Hamlet* que Pitoëff m'a demandée. J'ai besoin de vous dire mon admiration – oui vraiment *Le Village* est un livre admirable. Tout y est, forme, intelligence, émotion... J'y avance très lentement, car ma vue fatiguée ne me permet pas de lire longtemps de suite, et chaque jour je m'irrite de voir les lignes bientôt se brouiller devant mes yeux ; mais depuis quelques jours j'habite Dournovka plus qu'Hyères – et veux que vous sachiez ma profonde sympathie <sup>26</sup>.

J'espère bien vous voir cet été, à Pontigny, ainsi que Madame Bounine ; M. de Schlœzer m'a dit que vous acceptiez l'invitation de Paul Desjardins, que, par lui, je vous ai transmise. Combien je me réjouis de pouvoir causer avec vous. C'est je crois le 14 août que nous devons nous retrouver là-bas. Croyez que je ne suis pas le seul à être heureux de vous rencontrer. Au revoir. À bientôt donc. Veuillez présenter mes hommages à Madame Bounine et croire à ma très cordiale attention.

André Gide.

---

25. L.a.s., 2 pp., Brotherton Library, Fonds Bounine Ms 1066/2771. Les lettres de Gide à Bounine sont conservées dans le Fonds Bounine de la Brotherton Library de l'Université de Leeds (Ms 1066 / 2771-2777), celles de Gide à Bounine dans le Fonds Gide de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet à Paris. Je remercie Catherine Gide et Richard Davies, Conservateur de la Brotherton Library, pour leur aimable autorisation de les publier ici. Je suis reconnaissant à Galin Tihanov de m'avoir signalé la présence des lettres de Gide à Leeds.

26. Le titre russe du livre est *Derevnia*.

Lettre 2. ANDRÉ GIDE À IVAN BOUNINE <sup>27</sup>

9 août 1922.

Cher Monsieur Bounine,

Votre excellente lettre me parvient aujourd'hui seulement ; je la communique aussitôt à

Paul Desjardins – Abbaye de Pontigny  
Yonne

Mais j'espère bien qu'entre temps il a pu se procurer votre adresse et vous écrire, confirmant son invitation et vous donnant tous les renseignements nécessaires. C'est lundi 14 que nous devons tous nous retrouver à Laroche-Migennes – venus du nord ou du midi – et prendrons à 17 h 25 le petit train (ligne de L'Isle-Angély) qui nous déposera à la station de Pontigny.

Je sais que Desjardins, d'après ce que je lui avais dit, comptait positivement sur vous et sur Madame Bounine ; il serait désolant que notre dispersion momentanée nous privât du grand plaisir que nous nous promettons les uns et les autres de vous compter parmi les hôtes de cette « décade ». Veuillez présenter mes hommages très cordiaux à Madame Bounine et me croire votre bien attentif

André Gide.

Lettre 3. IVAN BOUNINE À ANDRÉ GIDE <sup>28</sup>

91, rue de Tours, Amboise

13-VIII-22.

Cher Monsieur Gide,

Je me hâte de vous remercier du fond du cœur des bons sentiments que vous avez à notre égard.

À mon grand regret nous ne pouvons pas prendre part au plaisir de passer quelques jours dans votre aimable et intéressante société.

Tous ces derniers temps ma santé était très chancelante, cepen-

---

27. L.a.s., 1 p., Brotherton Libr., Fonds Bounine, Ms 1066/2772.

28. L.a.s., 1 p., Bibl. Doucet, Fonds Gide, γ 99.1.

tant j'espérais quand même pouvoir profiter de votre gracieuse amitié et oublier dans votre milieu les mille tristesses qui nous viennent de la Russie en général, et à moi en particulier (de ma propre sœur).

Mes nerfs étant surexcités, mon état général s'en ressent beaucoup et quoique n'ayant rien de grave, le docteur qui est venu de Paris, me recommande un calme absolu et par conséquent me défend tout déplacement.

Ma femme se rappelle à votre bon souvenir. Comme vous le savez, elle traduit votre profond et fin *Immoraliste*, ce qui nous donne l'occasion de penser souvent à vous et d'autant plus que nous connaissons une grande partie des endroits où l'action se passe, notre intérêt est doublé et nous nous remémorons ensemble la beauté des sites de l'Afrique du Nord.

Veillez agréer, cher Monsieur Gide, avec toute ma reconnaissance, l'expression de mes sentiments les plus cordiaux.

I. Bounine.

#### Lettre 4. IVAN BOUNINE À ANDRÉ GIDE <sup>29</sup>

91, rue de Tours, Amboise (Indre-et-Loire) 18-VIII-22.

Cher Maître,

Je me permets de vous déranger pour vous demander une grande faveur.

Ce serait de bien vouloir lire ma nouvelle ( inédite ) intitulée *Le fol artiste* que je viens de vous envoyer.

Si elle vous plaisait, je serais bien heureux que vous la recommandiez et l'envoyiez au Rédacteur de la *Nouvelle Revue Française*.

Dans le cas contraire, je vous serais également reconnaissant de bien vouloir me dire franchement votre opinion et de me la retourner.

Encore une fois excusez-moi de la liberté que je prends à votre égard et recevez l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Ivan Bounine.

---

29. L.a.s., 1 p., Bibl. Doucet, Fonds Gide, γ 99.2.

Lettre 5. ANDRÉ GIDE À IVAN BOUNINE <sup>30</sup>

28 août 22

Colpach  
Canton de Redange s/Attert  
Grand-Duché de Luxembourg

Cher Monsieur Bounine,

Un mot seulement pour vous redire notre grand, notre très grand regret, de n'avoir pu vous voir, vous et Madame Bounine, à Pontigny.

Je déplorais surtout d'apprendre que des raisons de santé vous retenaient ; j'espère que le repos de Touraine va vous permettre un bon hiver et qu'il me sera possible de vous voir à Paris. J'aurais si grand plaisir à causer avec vous.

J'ai *Le Monsieur de San Francisco* sur ma table, et hier vous m'avez tenu compagnie durant mon voyage. J'ai déjà fait lire *Le Village* à cinq personnes, qui partagent mon admiration, et qui, à Pontigny, se désolaient avec moi de votre absence. Veuillez dire à Madame Bounine combien j'aurais été heureux de lui parler.

Croyez à mes sentiments bien affectueux et attentifs.

André Gide.

P. Sc. Je ne puis rien vous dire de la nouvelle que vous m'avez envoyée pour *La N.R.F.*, car Jacques Rivière, à Pontigny, s'en est emparée avant que je n'en aie pris connaissance. Il vous écrira directement à ce sujet.

Lettre 6. ANDRÉ GIDE À IVAN BOUNINE <sup>31</sup>

4 juillet 1941

Cabris (A.-M.)

Cher Monsieur,

Je me suis beaucoup inquiété ces derniers jours, en pensant à vous, au sujet des derniers règlements et des mesures prises à l'égard des Russes. L'on m'affirme que vous n'avez pas été tra-

---

30. L.a.s., 2 p., Brotherton Libr., Fonds Bounine, Ms 1066/2773.

31. L.a.s., 1 p., Brotherton Libr., Fonds Bounine, Ms 1066/2774.

cassé... mais je voudrais être pleinement rassuré ; ou du moins je souhaite, en cas de gêne ou d'ennuis, en être aussitôt avisé par un mot. Mon admiration pour l'auteur du *Village*, mon estime et ma sympathie, sont trop vives pour me laisser supporter d'un cœur léger quoi que ce soit qui puisse vous arriver de fâcheux.

Veillez me croire bien attentivement votre

André Gide.

Lettre 7. ANDRÉ GIDE À IVAN BOUNINE <sup>32</sup>

11 septembre [1941]

Mon cher Ivan Bounine,

Je regrette de ne pas avoir été à l'hôtel lorsque vous y êtes venu. J'aurais eu plaisir à vous voir – mais j'étais avec vous. J'achevais de lire votre livre sur Tolstoï qu'un ami a pu trouver à Nice et m'envoyer (1).

Vous entrez dans... je n'ose dire la pensée, mais *l'être* même de Tolstoï, plus avant qu'aucun autre et nous y faites pénétrer. J'ai lu ce livre avec une attention soutenue et y ai pris un intérêt très vif. Et ce n'est pas seulement Tolstoï qu'il nous fait connaître ; mais vous-même incidemment et la force de votre intelligente sympathie.

La librairie des *Beaux-Livres* espère recevoir d'ici peu quelques exemplaires de mon *Journal* <sup>33</sup>. On m'y a dit que Madame Bounine souhaitait de l'avoir (et cela me flatte beaucoup). Dès que possible je me ferai un plaisir de lui apporter ce livre – heureux de cette occasion de faire sa connaissance.

Veillez croire à mes sentiments les meilleurs.

André Gide.

(1) Raymond Gallimard, qui est venu me voir à Grasse, va tâcher de vous en faire envoyer, de Paris, quelques exemplaires.

---

32. L.a.s., 2 p., Brotherton Libr., Fonds Bounine, Ms 1066/2775.

33. *Journal 1889-1939*, Gallimard, Bib. de la Pléiade, 1939, dont un second tirage se fit en mars 1940.

Lettre 8. ANDRÉ GIDE À IVAN BOUNINE <sup>34</sup>

11 sept. 41

Cher Bounine,

Post Scriptum à ma lettre d'hier : Je suis loin d'avoir trouvé la traduction de votre Tolstoï aussi mauvaise que vous le disiez <sup>35</sup>. Il se peut que Marc Slonim (?) ait escamoté des nuances de votre texte (ne lisant point le russe, je ne puis en juger) mais le croyez-vous vraiment capable de contre-sens <sup>36</sup> ? Bien que n'ayant sauté aucune ligne, je n'ai point trouvé cette erreur d'attribution (Pierre Bez. pris pour Pierre le Grand) dont vous me parliez. De menues fautes d'orthographe, des guillemets ouverts, puis non fermés, de sorte qu'on ne peut parfois que deviner où une citation s'arrête... oui, tout cela, je vous l'accorde, dont le prote correcteur doit être tenu plus responsable que le traducteur ; mais la langue de celui-ci est bonne, ferme, correcte et souvent savoureuse, et laissant oublier qu'elle n'est qu'un reflet.

Le récit de votre visite à Tolstoï, chapitre VI – est excellent.

J'ai bien connu Ch. Salomon qui chaque année allait en Russie (avant la révolution) pour surveiller la gestion de mines dans l'Oural <sup>37</sup>. À chaque voyage il allait revoir Tolstoï qui le recevait à sa table familiale. Au cours d'un repas, me racontait-il, Tolstoï lui demanda de parler de Bergson. Qu'était-ce que cette philosophie nouvelle dont certains faisaient si grand cas [?] Salomon commença d'exposer sommairement les théories de Bergson ; et Tolstoï l'écouta d'abord complaisamment ; mais, soudain, l'interrompant :

– Comment pouvez-vous parler ainsi ? Ce n'est pas cela du tout.

– Permettez, dit Salomon. Je ne dis pas que ce soit là ce que je

34. L.a.s., 3 p., Brotherton Libr., Fonds Bounine, Ms 1066/2776.

35. Les deux lettres 7 et 8) sont pourtant datées par Gide du même jour : erreur de datation pour l'une d'entre elles.

36. Marc Lvovitch Slonim (1894-1976), traducteur de *La Délivrance de Tolstoï* de Bounine.

37. Charles Salomon (1862-1936), traducteur de Tolstoï.

pense... Vous m'avez demandé de vous exposer les théories de Bergson etc.

Mais Tolstoï :

— Et d'abord je ne supporte pas qu'on me contredise.

Puis autoritairement et frappant, non du poing, mais de l'ongle de l'index, sur la table, il ajouta :

— Car la vérité est une.

Je vous rapporte cette anecdote, telle que me la rapportait Salomon. Elle me paraît typique ; je ne pense pas que Salomon y mit du sien.

Bien votre

André Gide.

Lettre 9. ANDRÉ GIDE À IVAN BOUNINE <sup>38</sup>

2 janvier 49 50

Cher Ivan Bounine,

Ces dernières semaines de la défunte année, ma fatigue ne m'a pas permis de répondre plus tôt à votre lettre. Elle m'a pourtant plus ému que je ne saurais vous dire. J'avais prié Bachrach de vous transmettre d'affectueux messages. Que ce billet insuffisant témoigne du moins de ma fidèle sympathie et vous apporte mes vœux chaleureux.

André Gide.

---

38. L.a.s., 1 p., Brotherton Libr., Fonds Bounine, Ms 1066/2777.

***Aux Entretiens sur André Gide  
de Cerisy (5-15 septembre 1964)***

**Extrait des  
Agendas  
de  
Jean Follain**

*Aux Éditions Claire Paulhan ont paru en 1999, dans la collection « Pour mémoire » qui est aujourd'hui riche de nombreux documents autobiographiques passionnants, les Agendas (1926-1971) du poète Jean Follain (1903-1971). Notre Ami David Steel y a remarqué les notes prises à Cerisy-la-Salle, lors de la première « Décade Gide » qui y fut organisée en septembre 1964 (sous la direction de Marcel Arland et Jean Mouton<sup>1</sup>) et à laquelle assista Follain – en voisin, Canisy n'étant qu'à deux ou trois lieues de Cerisy... Grâce à l'aimable autorisation de Claire Paulhan, le BAAG est heureux de reproduire ces passages, qui donneront envie à nos lecteurs de lire le texte complet de ces Agendas<sup>2</sup>.*

---

1. Actes publiés en 1967 (*Entretiens sur André Gide*, sous la dir. de Marcel Arland et Jean Mouton, Paris–La Haye : Mouton & Co., coll. « Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle », 1967. Vol. 24 x 16 cm, 303 pp.

2. Jean Follain, *Agendas 1926-1971*, Paris : Éd. Claire Paulhan, 1999 vol. 22,5 x 17,5 cm de 642 pp., 26 € (provisoirement indisponible chez l'éditeur). Les fragments reproduits ici, pp. 400-2.

*Mardi 8 septembre 1964.*

Arrivée dans la soirée à Cerisy-la-Salle. La vieille dame allemande, Mme Fassbinder, nous parle de sa rencontre avec Gide en 1927 à Pontigny. Il lui a fait l'effet d'un « ange déchu » ! Il lisait merveilleusement Racine. Lisant l'histoire d'un névrosé qui se croyait des vers au doigt, histoire tiré d'un roman russe, Gide donnait l'impression de se faire sortir lui-même des vers des doigts. Quand elle lui a dit qu'elle préférait à tous ses livres *La Porte étroite*, il a seulement répété : « *La Porte étroite, La Porte étroite...* » et est sorti. (Quelqu'un fait valoir qu'il était exaspéré d'être toujours jugé d'après ce livre.) Claudel, quand elle le vit, lui déclara que Gide était un empoisonneur, pas du tout sincère, qui jouait la sincérité et rejetait la grâce, un acteur. Claudel aimait Gertrude von le Fort et son livre *Le Pape du ghetto*<sup>1</sup>.

Clara [Malraux] dit que Gide, quand on lui disait que ce qu'on préférait lire de lui était tel livre, opinait toujours dans le sens de l'interlocuteur. Clara lui avait dit qu'elle préférait *Saül*.

En 1927, à Pontigny, avait été débattu la question de la jeunesse d'après 1870. Pierre Lyautey devait venir, mais ne vint pas. Mme Heurgon nous lit une lettre récente de Mauriac à propos de Gide qu'il compare à un Don Juan, adversaire jusqu'au bout de Dieu. Il parle de son impénitence finale qui lui paraît certaine (je dis alors et Gouhier est de mon avis qu'il ne faut mettre personne en Enfer, avis aussi du père Fessard).

Clara Malraux me parle de la beauté des Laotiens et Laotien-nes. Seuls les princes ont là-bas une culture occidentale. Elle est passée dernièrement en Thaïlande de plus en plus américanisée. La Thaïlande résistera d'après elle à la communisation : il n'y a pas de pauvres.

Avec Clogenson, nous parlons de Massignon. Il lui a parlé de la dévotion d'Isabeau de Bavière pour le saint prépuce. Il parle d'un certain Raffalovitch et de la sublimation homosexuelle chez

---

1. Gertrude von Le Fort (1876-1971), écrivain mystique allemand d'origine protestante, convertie au catholicisme en 1926. Elle publia en 1930 *Le Pape issu du ghetto*.

Massignon en rapport avec le livre de ce Raffalovitch <sup>1</sup>.

*Vendredi 11 septembre 1964.*

À propos de l'adaptation du *Procès*, quelqu'un fait valoir que Gide n'avait pas le sens de l'absurde, qu'il n'était guère sensible à l'humour noir <sup>2</sup>.

Ce même soir, avant l'arrivée de Catherine Gide, Mme Heurgon nous a conté que Gide avait à une certaine époque déshérité Catherine, qu'il avait oublié d'emporter son testament, d'où télégramme : « Renvoyez testament », télégramme que Mme Heurgon nous montre.

Le soir, on entend les disques des entretiens Gide-Amrouche. Amrouche rappelle que Gide a écrit à Jammes à propos de l'immoralisme : « Je déteste ma pensée. » Gide dit son admiration pour Péguy, pour Jarry qui se montrait un véritable clown, qui voulait être un clown. Il dit que Valéry, en étant à l'Académie, a voulu prendre sa revanche contre Anatole France (on sait que, faisant soi-disant son éloge, il ne prononça pas son nom).

Gide admire Apollinaire ; sa sympathie pour Apollinaire se manifeste lors d'un banquet Paul Adam. Devant le discours de ce dernier, voisins, ils s'adressent des regards de connivence. Amrouche fait lire à Gide la fin de *Thésée* où il y a : « J'attends la mort solitaire. »

*Samedi 12 septembre 1964.*

Exposé sur « Gide et le Nouveau Roman », par Claude Martin. On ne voit guère pourtant de rapports entre Gide et le Nouveau Roman. Bourbon-Busset prend la parole pour dire que Gide a pu, tout au plus, inspirer les romanciers d'après la Première Guerre mondiale qui abandonnèrent le roman traditionnel. Claude Martin fait cependant valoir que chez Gide c'est déjà le roman du roman. Il dit l'ingratitude des héritiers de Gide.

En passant j'ai noté : en 1891, Gide fut présenté à Mallarmé au banquet du *Pèlerin passionné*.

---

1. Sans doute *Uranisme et unisexualité*, du D<sup>r</sup> André Raffalovitch (1896).

2. C'est en 1947 que Gide avait adapté, avec Jean-Louis Barrault, *Le Procès* de Kafka.

Albèrès a dit : « On ne croit plus aux récits bien faits. » Gide aurait dit : « Un roman, c'est un théorème. » Il y a certes une chose qu'on ne trouve pas chez Gide : l'importance donnée aux objets. Il y a dans le Nouveau Roman une déconsidération de la psychologie, un monde visqueux (celui du Nouveau Roman).

[Jean] Ricardou parle – propos fort peu courtois – avec quelqu'un le contestant : « Non, dit-il notamment, nous ne voulons pas réduire le montant d'une grille à une barre de fer, mais nous voulons qu'il soit en même temps une barre de fer. » (Je comprends assez cela.)

*Dimanche 13 septembre 1964.*

Été à la grand-messe à Cerisy avec Bouhier<sup>1</sup>. Nous sommes allés prendre un verre à la grande table de l'épicerie-mercerie-café.

Exposé de l'après-midi : [Henri] Rambaud traite du « Clair-obscur chez Gide » mais en réalité de Gide et de la religion. De Gide, il dit : « Il vivait en art comme en religion. » Il lui semble, à lire certains textes, qu'il indique qu'à une certaine époque Gide croyait bel et bien au démon, que le démon et Dieu n'étaient pas pour lui qu'une façon de parler comme il le prétend à d'autres endroits. Gide avait un orgueil intraitable, le sentiment d'être dans son tort lui restait intolérable. Il semble dire aux faibles : la morale commune est seulement pour vous. Il parlait de prier pour être de ceux qui n'y réussissent pas. Du Bos dit de Gide : « Littérature en plein midi ». Je réponds non.

*Note* : dans un des disques (je crois), Gide parle de la curiosité des gazelles qui cherchaient à voir ce qu'il avait dans ses valises...

Conversation avec Mme Herbart au sujet du *Mariage de l'enfer et du ciel* [sic] traduit par Gide dans le seul ton de Gide. Elle me dit qu'il savait très peu l'anglais, qu'elle l'a aidé à traduire, qu'il disait toujours, tirant le sens à lui : « Ça doit être ça, oui, ça doit être ça. » (Un Anglais avait dit qu'effectivement sa traduction n'était pas du tout du ton de Blake.) Mme Herbart m'apprend que

---

1. S'agit-il bien du poète Jean Bouhier (1912-1999), ou d'un lapsus de Follain voulant parler du philosophe Henri Gouhier (1898-1994) ? Le premier n'assistait pas à la décade.

c'est l'ancien valet de chambre de Gide qui est maintenant chez Schlumberger. Il dit : « Monsieur Jean, je vous soignerai jusqu'à la fin comme j'ai fait pour Monsieur André. » Chauffeur aussi, ce valet, avec Gide, il lui fallait pour aller de l'appartement de la rue Vaneau à la NRF rue Sébastien-Bottin passer par la Concorde : « Laissons-le faire », disait Gide.



ALAIN GOULET

## ***Le « Réveil » de 1830, Jean-Jacques Keller et André Gide***

Franck Keller, arrière-petit-fils du petit-fils de Jean-Jacques Keller <sup>1</sup> – « une des personnalités les plus mêlées au Réveil du Paris protestant <sup>2</sup> » –, a organisé à Paris, le jeudi 9 juillet 2009, une journée commémorative intitulée *Sur les traces du Réveil de 1830*, à l'occasion du 200<sup>ème</sup> anniversaire de la naissance de Jean-Jacques Keller (1809-1889), celui qui devait donner naissance à la figure d'Azaïs dans *Les Faux-Monnayeurs*. La jeunesse protestante d'André Gide s'est trouvée naturellement associée à cette commémoration, puisque le futur écrivain a fréquenté la pension Keller pendant deux ans, et même trois dans la mesure où, après l'avoir quittée, il y est revenu périodiquement pour marquer sa reconnaissance envers Jacob Keller.

Franck Keller avait d'abord conçu cette journée comme une grande fête familiale, mais outre les membres de sa famille, y avaient été associés Frank Lestringant, qui prépare une biographie d'André Gide, et Alain Goulet, pour évoquer tous deux le protestantisme de Gide et ses séjours à la pension Keller.

---

1. Jean-Jacques Keller est le quadri-aïeul de Franck Keller (Jean-Jacques → Jean-Jacques dit « Jacob » → Gustave → Jean → Étienne → Franck).

2. Henri Cordey, *Edmond de Pressensé et son temps (1824-1891)*. Préface de Philippe Bridel, Lausanne : Georges Bridel, 1916, p. 27.

Voici quel en était le programme, qui nous a transporté dans trois lieux caractéristiques du Mouvement du Réveil<sup>3</sup>, co-fondés par Jean-Jacques Keller : la maison d'éducation du 4 rue de Chevreuse, la chapelle du Luxembourg, rue Madame, et la chapelle Taitbout en 1840 :

- 14 h, Chapelle Taitbout, 42 rue de Provence (IX<sup>e</sup> arr<sup>t</sup>).

Franck Keller y a évoqué « Le Réveil de 1830 et la chapelle Taitbout », construite en 1840 par un comité de douze membres dont Jean-Jacques Keller, mais créée en octobre 1830 dans une salle louée rue Taitbout, d'où son nom<sup>4</sup>.

Dès son arrivée à Paris, Jean-Jacques Keller fréquentait le service religieux de la Société des Missions, qui fut à l'origine des réunions de la chapelle Taitbout. Il pouvait notamment y rencontrer, à côté du duc de Broglie et de sa femme, de la fille de Madame de Staël, du comte et de la comtesse Pelet de la Lozère, Mme Jean André, née Walther, dont la maison « les Ombrages » à Versailles est devenue la maison mère des diaconesses de Reuilly – cette Mme André Walther (1807-1886) dont le nom a sans doute inspiré Gide<sup>5</sup>. Jean-Jacques Keller fut l'un des douze membres du comité chargé de la construction de la nouvelle cha-

3. Le mouvement piétiste du Réveil du XIX<sup>e</sup> siècle naît en Suisse romande par réaction contre un déisme moraliste et un calvinisme atténué. À Paris, il se propage d'abord par le biais de la Société des missions, avec le pasteur Henri Grandpierre, qui fut l'une des chevilles ouvrières de l'œuvre de la chapelle Taitbout et du « réveil » qui s'y manifesta. Il fut aussi influencé par le mouvement méthodiste anglo-saxon. « On se disait, on se sentait enfant de Dieu, et l'on tressaillait à cette pensée. [...] Cette piété ne pouvait manquer d'être expansive. Elle le fut dès la première heure. Les traités religieux étaient répandus avec ardeur. La vieille Bible pénétrait de nouveau dans les foyers protestants. On bâtissait des temples ou on réparait les anciens. On ouvrait des écoles. La ferveur était spontanée et personnelle. » (Jules Pédézert, *Cinquante ans de souvenirs religieux et ecclésiastiques (1830-1880)*, Paris : Fischbacher, 1896, pp. 46-7).

4. Dès 1831, la salle, devenue trop petite, se transporte boulevard des Italiens, puis au 9 rue Taitbout. C'est en 1840 que la chapelle s'installe au 44 rue de Provence.

5. Cf. Alain Goulet, « Madame André-Walther », *BAAG* n° 61, janvier 1984, pp. 107-12.

pelle Taitbout, au 44 rue de Provence. Cette église, inaugurée le dimanche 3 mai 1840, fut le centre du Réveil parisien, et à l'origine de plusieurs autres églises de la capitale. Après avoir été salle Centrale de l'Armée de Salut, elle est devenue l'Église évangélique baptiste coréenne de Paris.

Voici un extrait de l'exposé de F. Keller :

Des cultes réunissent en semaine à la Maison des Missions, alors installée sur le boulevard Montparnasse (n° 42), tous ceux qui sont avides de la parole de Dieu. Il y a aussi tous les soirs une réunion vers 19 h. Jean-Jacques Keller, jeune Zurichoïse de 21 ans, nouvellement arrivé dans la capitale (août 1830), évoque ces rencontres dans son *journal* :

*« Samedi 15 janvier 1831 : Mercredi soir j'ai été chez monsieur Grandpierre, j'ai assisté au culte du soir, je l'ai interrogé au sujet de plusieurs passages du Nouveau Testament qui sont obscurs pour moi, et nous avons parlé ensemble du salut par Jésus Christ. Jeudi matin je suis de nouveau allé chez lui, puis chez monsieur Lutteroth. Il m'a invité à assister à une réunion religieuse hebdomadaire qui comprend beaucoup de membres, Messieurs et Dames, et se réunit alternativement chez les uns et chez les autres. Aujourd'hui c'était chez monsieur Wilks, rue de Varennes n° 29. Un monsieur proposa comme sujet d'édification la pensée de Dieu et la persévérance dans la prière. Il y a eu plusieurs allocutions, des chants et des prières. Enfin on a pris le thé et on s'est séparé. »*

On se réunissait le jeudi soir, dans le salon des artisans du réveil, à tour de rôle chez Henri Lutteroth, Victor de Pressenssé, Thomas Waddington (un industriel d'origine anglaise, dont le fils sera Président du Conseil sous la troisième République), etc. C'est durant ces réunions intimes, à l'écoute de la Bible, en expérimentant les bienfaits de la communion fraternelle, que ces hommes progressent, et deviennent des hommes de foi. Daniel Robert le souligne, Maurice Pont l'a montré, ce sont davantage les sociétés qui ont formé les hommes, que l'inverse. Ce n'était pas des hommes de grande foi qui ont décidé d'agir ; c'était des hommes qui voulaient servir Dieu avec le peu de foi qu'ils avaient, et leur foi, *leur force, a augmenté pendant la marche*, comme le dit l'Écriture.

La passion des âmes pousse ces pionniers à saisir toutes occasions pour rendre témoignage à Christ. M<sup>me</sup> Lutteroth en rendait compte à une cousine qui venait d'épouser le pasteur Merle d'Aubigné dans un courrier de l'année 1829 : *« Il s'est commencé de bien bonnes choses. Ces messieurs ont ouvert leur école à Sainte-Marie dimanche dernier [deux églises avaient été affectées au culte réformé sous l'Empire, Sainte-Marie et l'Oratoire, les Luthériens recevant pour leur part l'usage de l'église des Billettes]. Il y avait dix-huit enfants, et on en a inscrit beaucoup d'autres*

*pour dimanche prochain. Henri [Lutteroth] en est revenu tout joyeux et tout édifié. C'est Jules Hollard qui l'a dirigé. Ces messieurs ont aussi ouvert des réunions du soir dans un local que Wilks a loué près du Louvre pour y fonder une bibliothèque populaire. Ils lisent et expliquent le Livre des Actes. Après la prière et l'explication, il y a une conversation générale. On n'admettra à ces réunions que les personnes qui ont quelque chose de sérieux, le désir de s'instruire ou quelques sentiments de piété. »*

Ce sont ces hommes qui, pour annoncer l'Évangile dans la haute société, désirent ouvrir un lieu de culte dans un quartier central de la capitale. Mais ils veulent le faire sans étiquettes, sans l'appui de l'État. Car la plupart sont des disciples d'Alexandre Vinet, qui prône la liberté des églises dans ses rapports avec l'État, et la confession individuelle de la foi. Chacun doit arriver à connaître et confesser le Christ personnellement.

Mais pour cela, il faut le faire annoncer à toutes les classes de la société.

En septembre 1830, ce groupe de « méthodistes », comme leurs opposants appelaient les hommes du réveil, chercha à louer un lieu adapté au but poursuivi. Son choix s'arrêta sur une salle de classe située au n° 4 de la rue Taitbout, près du boulevard des Italiens, non loin de la rue Caumartin ou habitait Henri Lutteroth. La première réunion eut lieu le premier dimanche d'octobre. C'est le pasteur Grandpierre qui assurait les réunions. Dans le même temps, sur l'idée d'Henri Hollard, on fonda un journal destiné au grand public, *Le Semeur*, dont Henri Lutteroth qui en était l'âme deviendra bientôt le directeur. Mais l'affluence à ces réunions fut telle qu'il fallut bientôt changer de local, et s'installer boulevard des Italiens, au premier étage d'un Bazar, aux « Galeries de fer », appelées ainsi du fait de l'architecture du bâtiment.

Henri Grandpierre ne pouvant assurer toutes les charges de ce nouveau lieu de réunion, il fut décidé de faire appel à un pasteur, Joël Audebez, en poste à Nérac, qui avait été dans les derniers à fréquenter le séminaire d'Antoine Court à Lausanne, et dans les premiers la Faculté de théologie de Montauban.

À la date du 11 juillet 1831, Jean-Jacques Keller note dans son journal : « *J'ai été [...] aux galeries de fer. Audebez a fait une excellente prédication sur "celui qui est en Christ est une nouvelle créature". Il a expliqué très clairement ce que veut dire "être en Christ", et ce que c'était que cette nouvelle créature. Ce discours m'a beaucoup édifié.* »

Un peu plus loin est évoquée Madame André-Walther :

La chapelle Taitbout était fréquentée aussi bien par le petit peuple que par des représentants de la très haute société. Même dans ce milieu le

message de l'Évangile accomplissait son œuvre, comme en témoigne ce journal d'une Grande Dame, habituée des salons et des réceptions les plus mondaines. Toute l'évolution spirituelle de M<sup>me</sup> Jean André-Walther transparaît dans la biographie que lui a consacrée son fils, le banquier Alfred André (élève de l'Institut Keller) : « *M<sup>me</sup> André et sa sœur [Mme Bartholdi] n'avaient pas tardé à entrer dans ce courant [du Réveil], et devaient, à partir de ce moment, et de plus en plus, donner à ces nouveaux intérêts la place que le goût des plaisirs avait occupé jusqu'à là dans leur esprit.* » (p. 129).

[13.12.1841] « *Ce matin je pensais avoir mis tous mes devoirs à jour ; je m'occupais à la soirée du mercredi et des arrangements qu'elle entraîne dans la maison. Tout à coup j'ai été effrayée de l'importance que je mettais à ces niaiseries et des satisfactions qu'elle me donnait. Enfin, j'avais fait un pas en arrière ! Seigneur, je te bénis mille et mille fois ; tu as encore eu pitié de moi en m'ouvrant les yeux sur les dispositions de mon cœur, j'étais redevenue mondaine ; j'avais oublié les joies attachées à ton service ! Mais bientôt tu m'as fait sentir de nouveau combien le joug du monde était lourd à porter, et dans ce nouveau combat, tu m'as fait remporter la victoire.* » [P. 183 il y a un parallèle avec le texte de Jésus qui dit : « *mon joug est doux et mon fardeau léger* », Matthieu 11 v. 29.]

[26.05.1842] « *L'obligation de vivre au milieu de ceux qui ne connaissent pas leur Dieu Sauveur ou qui ne l'aiment pas comme je crois l'aimer me reste une épreuve pénible ! Entendre tant de conversations oiseuses me fait souffrir et met toujours ma charité en défaut. Je voudrais être retirée du monde, je voudrais en retirer mon mari, mes enfants, et cependant notre bon sauveur lui-même a dit : "Mon père, je ne te demande pas de les retirer du monde". Il faut donc y rester pour combattre, pour porter s'il le faut, notre croix jusqu'à Golgotha.* »

[30.05.1842] « *[...]depuis le moment où par ma conversion, j'ai senti toutes choses vieilles devenir nouvelles, j'ai compris toute la vanité des choses humaines, le danger des influences et des œuvres du monde derrière lesquelles Satan dresse des embûches, et j'ai goûté la joie de me sentir affranchie par le Seigneur, sinon du péché, du moins de son esclavage [...]* (\* cf. Corinthiens 5, v. 17) »

Ces paroles ne sont pas sorties de l'esprit d'une illuminée, mais d'un cœur qui s'approche de Dieu et qui découvre la vraie joie de la communion avec son créateur, cette joie dont parlait Pascal dans son Mémorial : « *Joie, joie, pleur de joie !* ». M<sup>me</sup> André était l'épouse d'un receveur général et la fille d'un comte, général de Napoléon, inhumé au Panthéon. Elle fut d'ailleurs portée sur les fonts baptismaux dans le cadre du culte luthérien, par l'empereur lui-même et l'impératrice. Voilà l'œuvre que Dieu pouvait accomplir à travers ce réveil religieux qui toucha le protestantisme de la capitale vers 1830.

La demeure de cette grande Dame à Versailles, « Les Ombrages », est aujourd'hui la maison mère des diaconesses de Reuilly.

● 15 h 30, Chapelle (ou temple) du Luxembourg, 58 rue Madame (VI<sup>e</sup> arr<sup>t</sup>).

Franck Keller y a présenté un second exposé sur *Jean-Jacques Keller et l'origine de la chapelle du Luxembourg*. En 1842, J.-J. Keller a le dessein de fonder un poste d'évangélisation rive gauche. En 1845, il veut d'abord louer une salle rue du Montparnasse ; finalement, une salle fut louée par les responsables de la chapelle Taitbout (parmi lesquels figurait Jean-Jacques Keller) rue Servandoni. Après quoi le « pasteur Keller » (comme les documents administratifs de l'époque présentent Jean-Jacques Keller, responsable de l'entreprise) prend l'initiative de la construction de la chapelle du Luxembourg et en supporte la charge principale. Ce centre d'évangélisation, inauguré en 1857, devient, quelques années plus tard, l'Église évangélique « libre » de Paris-Luxembourg. Peu avant la fin des travaux, à Noël 1856, Victor de Pressensé, trésorier de la chapelle Taitbout, avait invité chez lui, rue de Clichy, les chrétiens des œuvres de Taitbout, Saint-Maur et Servandoni, à l'occasion du passage dans la capitale d'Elizabeth Harriet Beecher Stowe, auteur de *La Case de l'oncle Tom* (1852).

Puis ce fut un exposé de Frank Lestringant, professeur de littérature du XVI<sup>e</sup> siècle à l'Université de Paris IV-Sorbonne et membre de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, sur *les pasteurs et les temples dans l'expérience et l'œuvre d'André Gide*.

Retenons de l'exposé de Franck Keller quelques données concernant son ancêtre Jean-Jacques, dont l'inscription sur la couverture de la Bible de chaire de l'Église du Luxembourg rappelle la place qu'il a tenue dans cette paroisse au moment de sa naissance : « À notre cher frère et ami M. Keller, témoignage de reconnaissance chrétienne, offert par l'Église Évangélique du Luxembourg le 11 avril 1857 » :

Jean-Jacques Keller était un homme de la campagne, né dans un village en bordure du lac de Zurich. Son père (comme son grand-père) était instituteur. Sa mère appartenait à la famille de celui qu'on a appelé « l'apôtre des hautes Alpes », Félix Neff.



***La pension Keller à Paris, 4 rue de Chevreuse,  
façade principale côté cour (vers 1885).  
M. et M<sup>me</sup> Jean-Jacques Keller  
entre leur fille Eugénie Antonin  
et leur fils J.-J. E. dit Jacob Keller.***

*Le grand voyage*

Âgé de 21 ans, notre jeune Zurichois décide d'aller tenter sa chance à Paris. [...] C'est le 22 août que Jean-Jacques quitte Meilen avec dix louis d'or en poche. Ses parents ont réuni toutes leurs économies et se sont même endettés pour lui permettre d'entreprendre cette grande aventure, dont le but est de parfaire sa formation et de trouver une situation. [...] Sitôt arrivé à Paris, Jean-Jacques va fonder une société suisse, d'une trentaine de membres. On s'intéresse beaucoup aux changements politiques qui interviennent en Suisse à ce moment précis.

On chante aussi beaucoup dans cette société des Suisses de Paris. Les sociétés de chant, comme de gymnastique ou de tir, étaient très développées en Suisse. Jean-Jacques joue du violon, et boit aussi passablement semble-t-il ! Le jeune Zurichois a tenu son journal du 30 août 1830 au 11 novembre 1832. On peut y lire ses luttes, ses espérances parfois déçues, ses rencontres, ses constantes introspections afin de s'améliorer, de ne pas retomber dans les mêmes travers, son évolution dans la foi au contacts des chrétiens du « réveil ». On note aussi sa constante préoccupation de se faire des relations, des relations « utiles » pour son avenir. Ce n'est pas qu'il soit un arriviste, mais il est venu dans un but : trouver une situation qui lui permette de vivre et de venir en aide à ses parents qui ont accepté bien des sacrifices pour ce voyage.

La foi n'est pas absente de ses préoccupations, bien au contraire. Il a quitté Meilen muni de recommandations de son pasteur, monsieur Gutmann. Face à l'inconnu, c'est en Dieu qu'il se confie. Voici ce qu'il écrit au tout début de son journal : « *Je confirme maintenant mes résolutions de vivre fidèle à la vertu, et d'être et de rester un bon Suisse. Puisse la pensée de la rémunération future, celle de mon créateur et père, celle de la grande destinée de l'homme, m'empêcher toujours de m'écarter du chemin du devoir. Agir et travailler, voilà ma devise. Mon vœu le plus ardent est de revenir dans ma patrie moralement meilleur, et plus formé en esprit et en intelligence.* »

Quelques jours après, le 4 septembre, il écrit : « *Je me suis mis au lit satisfait, et avec une grande confiance en Dieu qui règlera mon sort [...]. J'attache le plus grand prix à la prière, et lorsque je pense vivement à mon créateur et père, je me sens pleinement heureux et ne redoute pas la malheur.* »

Pourtant, la course aux heures de cours est difficile. Que de recommandations sollicitées, que de visites infructueuses avant d'avoir ici où là quelques heures à donner, en allemand ou en mathématiques !

Curieusement, d'après le *journal* de Jean-Jacques, les rencontres qui vont être décisives et l'orienter vers le milieu du réveil, n'étaient pas programmées par lui. C'est alors qu'il demande un renseignement à un sergent de la garde nationale, que celui-ci lui témoigne de la sympathie, et

l'orienté vers « un Suisse important », Monsieur Frolischer, architecte de son état (36 rue de Grenelle, le *Journal* sert aussi de carnet d'adresse au nouveau Parisien !). C'est ce monsieur qui va l'adresser (dès le 5 septembre) au pasteur Grandpierre, le directeur de la Maison des Missions, alors située au 41 boulevard Montparnasse. Ce dernier est le principal prédicateur de la chapelle Taitbout, « le Bourdaloue » du réveil dit Pédé-zert ; il est aussi en relation suivie avec Alexandre Vinet.

#### *Le secret du développement du réveil*

Le secret du développement du réveil est l'accueil fait aux nouveaux arrivés : « *J'ai fait visite à M. le pasteur Grandpierre avec qui j'ai passé quelques heures. De moins braves gens ne pourraient comprendre qu'il soit possible d'être aussi bon, surtout à l'égard d'un homme qu'on n'a jamais vu et dont on ne sait rien, avec lequel on n'a pas le moindre lien. Il m'a donné plusieurs recommandations pour des chrétiens et m'a prêté 7 brochures.* »

Dès lors les rencontres vont se succéder, avec de nombreux échanges sur les questions religieuses : Monsieur Monod père, président du consistoire réformé, le pasteur Bauty, Suisse de Lausanne, le pasteur luthérien Goepp, Frédéric Monod, Philippe-Albert Stapfer... Il fréquente en plus la Maison des Missions, l'Oratoire du Louvre, la chapelle Taitbout ; on lui donne des livres à lire, du Vinet notamment, qui sera la principale référence de ces temps de réveil. Jean-Jacques est bientôt introduit à la source même de ce mouvement religieux qui a si profondément renouvelé le protestantisme français : les réunions intimes du jeudi soir chez les personnes les plus influentes du réveil : Marc Wilks, Henri Lutteroth, Victor de Pressensé, les Hollard, Thomas Waddington...

#### *Le pédagogue*

C'est par le pasteur Goepp et le baron Teper qu'il va trouver une place de professeur d'allemand dans l'institution (le petit collège) de Monsieur Courmand. Il débute le 22 avril 1831, avec 75 francs par mois, plus la table et le logement.

Il en devient bientôt sous-directeur. Certaines familles protestantes dont les enfants étaient placés au « petit collège de Fontenay », ainsi que d'autres mentors du réveil parisien engagèrent alors Jean-Jacques Keller à fonder sa propre maison d'éducation. Un problème devait être réglé : Jean-jacques Keller étant étranger ne pouvait diriger une maison d'éducation. Un frère du pasteur Frédéric Monod cherchait alors sa voie, et était tenté de faire l'expérience de créer une institution. Valdemar Monod était sensiblement du même âge (né en 1807) que J.-J. Keller.

[...] Les deux jeunes gens allaient s'arranger pour créer cette pension protestante. Leurs premiers élèves étaient tout trouvés : les enfants même des promoteurs du projet : Jean Monod (fils de Frédéric), Edmond de Pressensé (fils de Victor), Jules Hollard (cousin du précédent, mort

prématurément en 1846, fils de Jules Hollard), William Waddington (qui épousera Mathilde Lutteroth et sera Président du Conseil, fils de Thomas), Louis Sautter...

Il y a dix élèves la première année pour l'ouverture en octobre 1834, trente la seconde. D'emblée les relations internationales des familles (et surtout du pasteur Mark Wilks) jouent à plein, et très vite les élèves étrangers apparaissent aux côtés des élèves français. Alexandre Vinet va envoyer ses vœux les plus sincères pour le succès de cette entreprise.

Sur le plan pratique, il faut du personnel. Qui va s'occuper du linge, de la cuisine, de tout ce personnel, les deux fondateurs étant célibataires ? La sœur de Valdemar, Adèle (née en 1796 et épouse du banquier Edouard Babut) s'installe dans la vaste demeure du 4 rue de Chevreuse, située entre le bas de la Rue Notre-Dame-des-Champs et le boulevard du Montparnasse.

Jean-Jacques se marie en avril 1836 à Waldersbach avec une petite-fille du pasteur Jean-Frédéric Oberlin (1746-1826), Sophie-Eugénie Rauscher, fille du pasteur Philippe-Louis Rauscher et de Frédérique Bienvenue Oberlin, dernière fille du patriarche du Ban de la Roche. [...] Ce sont ses amis Marc Wilks et Henri Lutteroth qui ont arrangé ce mariage ! Tous deux avaient écrit une notice sur Oberlin après avoir visité Ban de la Roche, haut lieu de la foi en Alsace. Ils avaient remarqué la jeune fille du pasteur Rauscher, et quand Valdemar Monod s'est marié en 1835, ils se sont dit qu'il fallait s'occuper de marier aussi le jeune pédagogue du 4 rue de Chevreuse.

Valdemar Monod va se retirer de l'entreprise pour bientôt prendre une charge de courtier maritime. Jean-Jacques Keller devient alors seul maître à bord. Frédéric Monod est aumônier de la maison, le docteur Lamouroux conseiller médical.

Depuis qu'il fréquente le cercle des amis de Taitbout, la vie de Jean-Jacques Keller est transformée : il veut tout faire pour amener des âmes à Christ. C'est bien là un des buts de cette maison d'éducation protestante. Théodore Monod (grand-père de l'homonyme, spécialiste des déserts) le rappellera en souriant lors du cinquantenaire de l'institution, en notant le grand nombre d'élèves devenus pasteur. Il avait une explication :

*« Jadis l'on sermonna si fort nos bons apôtres,  
Que pour se rattraper ils sermonnent les autres. »*

Cette pension protestante exista jusqu'en 1893 et forma un bon millier d'élèves. Parmi eux on trouvait de nombreux Monod (onze entre 1834 et 1872, tous fils ou petit-fils du pasteur Frédéric Monod), des Hollard, Sautter, Waddington, de Pressensé, mais aussi André Gide, des Couve (grand-père et arrière-grand-père de Maurice Couve de Murville), Monnier, de Witt, Edouard Gruner (premier président de la Fédération Protes-

tante), et de très nombreux Anglais, Américains, etc., ainsi que de nombreux fils de pasteurs de l'époque (Audebèze, Grandpierre, Bersier, Andru, Dez...).

Chaque dimanche les élèves doivent aller à pied au culte à la chapelle Taitbout (aller-retour, soit 8 km), et ensuite rédiger un résumé du sermon entendu.

#### *L'épreuve*

Une première naissance vient combler le jeune couple Keller : c'est un garçon qui aura les mêmes prénoms que son père, Jean-Jacques, et on rajoute Edouard. En fait pour le différencier du père, on l'appellera « Jacob », du nom du grand-père qui est resté à Zurich et qui mourra en 1843 (forme alémanique de Jacques). C'est sous ce nom qu'il apparaît dans *Si le grain ne meurt* de Gide. Une seconde grossesse sera fatale à la mère. Quelle épreuve pour Jean-Jacques, et pour la fille du pasteur Oberlin qui accourt de son Alsace pour voir sa fille chérie mais qui arrive trop tard ! [...]

La famille Hollard s'occupe du jeune veuf, et c'est elle qui trouvera une seconde mère aux orphelins. [...] La famille de la seconde épouse de Jean-Jacques Keller était de Lausanne. Louise Cuénod était fille de Pasteur, son frère Benjamin Cuénod est aussi pasteur et a épousé une Juillerat-Chasseur, nièce d'un des pasteurs Réformés de Paris (ce seront les beaux-parents de Jacob Keller). Le mariage a lieu à Lausanne en 1840. À cette date, Jean-Jacques est déjà entré depuis deux ans au Comité Directeur de la Société Évangélique de France. [...]

En 1840 toujours, c'est dans le but d'annoncer l'Évangile au plus grand nombre qu'un comité de douze membres prend la décision de faire construire un lieu de culte où l'Évangile pourra être annoncé sans la contrainte des lois du pouvoir administratif. [...] Jean-Jacques Keller est favorable à la construction de la chapelle Taitbout, et sera l'un des membres du comité directeur qui édifie cette chapelle au 42 rue de Provence. [...]

Dès 1842 il veut fonder un poste d'évangélisation rive Gauche ; en 1845, il est sur le point de louer un local rue du Montparnasse ; la question ne sera reprise qu'en 1849. [...]

#### *Création de l'Alliance Évangélique*

Si les thèses défendues par Vinet, c'est-à-dire l'indépendance de l'Église par rapport à l'État et la nécessité d'une confession individuelle de la foi, se répandaient, amenant certaines crispations, un autre mouvement de regroupement de chrétiens se faisait jour, dépassant les frontières de l'Hexagone. Il allait aboutir à la création de l'Alliance Évangélique. Jean-Jacques Keller fut parmi la vingtaine de Français à répondre à l'invitation du comité qui avait convoqué une Assemblée Constitutive à Londres en août 1846. [...]

Cette rencontre de Londres avait pour but de manifester l'unité des fils de la Réforme au delà de la diversité des organisations ecclésiastiques. [...] L'assemblée constitutive de l'alliance française eut lieu le 24 avril 1847 dans la chapelle méthodiste de la rue Montholon. Le texte adopté à la conférence de Londres était propre à rassembler le plus grand nombre : « *Luthériens, Anglicans, Réformés, Baptistes, Indépendants, Méthodistes, etc, nous déclarons qu'en dépit des différences qui nous séparent encore, nous sommes UN sur les points suivants, et que tous les autres, en regard de cette unité, nous paraissent secondaires.* » [...]. Jean-Jacques Keller sera très actif dans le comité de l'Alliance évangélique française ; en 1875, il en sera encore le trésorier.

*La fondation de l'Union des Églises Évangéliques*

Après la révolution de 1848 qui institua la devise « Liberté, égalité, fraternité », les Églises protestantes espéraient pouvoir vivre et témoigner de leur foi sans entrave, et surtout pouvoir s'organiser comme elles le désiraient. Les synodes n'étaient pas pris en compte par les lois qui régissaient l'organisation du culte protestant. Les consistoires seuls dirigeaient les églises, et le président du Consistoire Réformé de Paris faisait en quelque sorte office de président du protestantisme français.

Pour la première fois depuis le synode clandestin du désert de 1763, des délégués des églises réformées de l'ensemble du territoire national décidèrent de se réunir. [...] Ce fut la création de l'« Union des Églises évangéliques », en 1848, qui rajoutera le terme « libres » en 1883. Jean-Jacques Keller a assisté à la conférence pastorale de mai 1848 en qualité de membre d'un conseil d'église indépendante. [...]

C'est à cette époque que la question de l'évangélisation de la rive gauche est reprise par le conseil de la chapelle Taitbout. Jean-Jacques Keller qui habitait le quartier du Luxembourg y tenait beaucoup. Son épouse, née Louise Cuénod, avait fondé une des premières œuvres protestantes d'aide par le travail. [...]

Le conseil avait demandé une autorisation qui fut accordée par le gouvernement le 5 janvier 1850. Le local de réunion se trouvait rue Servandoni, au premier étage de l'ancienne mairie du VI<sup>e</sup> arrondissement. La salle convenait pour quinze à vingt personnes, mais très vite elle se trouva trop petite et il fallut en changer, et une autre salle put être louée au rez-de-chaussée de ce même bâtiment dès 1851. [...]

Jean-Jacques Keller et Eugène Rosseew Saint-Hillaire se mirent à la recherche d'un terrain. Ils le trouvèrent rue Madame : 471,25 mètres carrés avec une façade de 14 mètres donnant sur la rue Madame. Le préfet de Police donna son accord « au pasteur Keller » (ainsi apparaissait-il pour l'administration) pour l'achat qui fut fait au prix de 39 000 francs (20 juillet 1855). Une circulaire fut envoyée aux amis, comme aussi aux parents des élèves de l'Institution Keller (en France, en Suisse, en

Grande-Bretagne et jusqu'en Amérique) pour les informer de ce projet de construction d'une chapelle, reprenant toute l'historique des réunions rive gauche. Une souscription fut ouverte pour couvrir les frais.

Le 21 février 1856 les statuts de la *Société civile de la chapelle du Luxembourg* furent enregistrés chez M<sup>e</sup> Bercéon. Les cinq membres de la société étaient Messieurs Jean-Jacques Keller (administrateur), Rosseew Saint-Hillaire (président), Vuillet, Mourgue et Ladrière. La société, disaient les textes, était gérée par un administrateur seul responsable. Il lui appartenait d'entreprendre la construction d'une chapelle à ses risques et périls. Il fut emprunté 75 900 francs, dont 40 000 de prêt sans intérêt. [...]

C'est l'architecte de la chapelle Taitbout, Alexandre de Valcourt qui construisit la chapelle du Luxembourg. Elle comprenait la chapelle (à l'étage, comme pour la chapelle Taitbout), deux salles au rez-de-chaussée pour des écoles, et un appartement pour le pasteur quant il y en aurait un.

Celui qui devait devenir en 1867 le premier pasteur de la chapelle Taitbout, Roger Hollard était alors au service de l'Église du faubourg Saint-Antoine, avec une chapelle située passage Saint-Bernard. [...] Notons que le futur beau-frère de « Jacob » Keller, Claude Moïse Antonin – le « pasteur Vedel » ? – y fit ses études de 1858 à 1863, et son fils Maurice de 1892 à 1898. [...]

La chapelle fut enfin inaugurée le 11 avril 1857, par une prédication du pasteur Edmond de Pressensé sur le sujet de « la chambre haute et le temple ». En signe de reconnaissance, l'église du Luxembourg offrit à Jean-Jacques Keller une grosse Bible de chaire, avec en écriture dorée sur la couverture cette inscription : « *A notre cher frère et ami M. Keller, témoignage de reconnaissance chrétienne, offert par l'Église Évangélique du Luxembourg le 11 avril 1857* ». C'est cette Bible qui est toujours ici aujourd'hui, devant vous. Le pasteur Fisch qui résidait dans le quartier fut investi de la direction spirituelle de l'œuvre. L'église comptait alors une quarantaine de membres. Mais en 1859 déjà, les cultes du matin étaient suivis par 300 ou 350 personnes, un peu moins le soir (dans les 200).

En 1862, l'Église du Luxembourg cesse d'être une annexe de Taitbout, et rentre dans l'union des Églises évangéliques. Les pasteurs de Taitbout continuent à assurer les cultes jusqu'à ce qu'en 1867 elle fasse appel au pasteur Roger Hollard, en poste au Faubourg Saint-Antoine, qui était une annexe de Taitbout. Son camarade de faculté, Jean-Jacques Keller fils, Monsieur « Jacob » chez André Gide, tient l'orgue lors des offices. Il n'a pas pris de paroisse, ayant la responsabilité de seconder son père comme chef d'institution. Les élèves de la rue de Chevreuse qui allaient le dimanche à pied à la chapelle Taitbout avant 1850, puis à la salle rue Servandoni ensuite, assistent maintenant au culte rue Madame. [...]

En 1870 durant la commune, Jean-Jacques Keller organise avec Roger Hollard une « ambulance » (un hôpital de campagne) au 4 rue de Chevreuse. La direction en est confiée à Madame Rodier, paroissienne de la rue Madame et lingère de la maison. Avec d'autres (dont Edmond de Pressensé qui se réfugiera au 4 rue de Chevreuse du 6 au 18 avril), ils se transportent sur les champs de batailles et font office de brancardiers. Quand le 20 mai le drapeau rouge est installé sur la chapelle, J.-J. Keller va trouver les délégués de la Commune pour protester !

Il va encore en 1877 vouloir prendre la responsabilité de la construction d'un bâtiment d'école. Jean-Jacques Keller et Louis Gruner s'étaient opposés après la guerre de 1870 à la fermeture des écoles du Luxembourg, menacées par la crise. Là encore Jean-Jacques Keller s'engage pour une dépense de 200 000 francs, pour acheter le terrain qui jouxte l'arrière de la chapelle, côté rue Jean-Bart, et construire un bâtiment pouvant recevoir une salle de conférence, de grands locaux pour les écoles, et des logements pour les instituteurs et institutrices – Monsieur Duvernoy ayant remplacé monsieur Soulier comme instituteur en 1861. Il était en fait le bras droit du pasteur. [...]

Jean-Jacques Keller perd son épouse le 31 décembre 1887. Il la rejoindra le 10 août 1889. [...]

● 16 h 30, *Reid Hall*, anciennement *Institution Keller*, 4 rue de Chevreuse (VI<sup>e</sup> arr<sup>l</sup>).

Faute de temps, n'ont pas pu être évoquées *L'origine des bâtiments et la manufacture de porcelaine Dagoty*, pas plus que *La maison d'éducation créée en 1830 par Jean-Jacques Keller et Valdemar Monod*, comme l'annonçait le programme. Cependant, M<sup>me</sup> Michaëla Bacou, adjointe de M<sup>me</sup> Danielle Haase-Dubosc, Directrice exécutive de Reid Hall, empêchée, qui nous a accueillis, a parlé de *Reid Hall, une institution plus que centenaire (l'éducation, la culture et des relations franco-Américaine)*.

À cet emplacement était installée, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (vers 1793), la fabrique de porcelaine Dagoty-Honoré, bientôt surnommée la manufacture de l'impératrice Joséphine. Après l'Empire, elle devint manufacture de la duchesse d'Angoulême. En 1834, la fabrique ayant fermé vers 1825, une école protestante la remplace : l'Institut Keller. En proie à des difficultés financières évoquées dans *Les Faux-Monnayeurs*, la pension fut louée en 1893 (puis vendue en 1920) à une riche Américaine, Elisabeth Whitelaw Reid, dont le père était banquier et le mari ambassadeur des États-Unis à Paris. Elle y fonde l'*American Girls Home* pour

les jeunes Américaines venant se cultiver à Paris, et l'établissement prend le nom de Reid Hall, nom qui s'est maintenu jusqu'à nos jours. Pendant la Première Guerre mondiale, le bâtiment est transformé en hôpital de campagne, après quoi la Croix-Rouge américaine s'y installe. Le Pen Club s'y retrouvait dès 1927. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, le lieu servit de refuge contre les exactions des Allemands. Actuellement Reid Hall est le campus parisien de plusieurs universités américaines, dont la Columbia University de New York. Les bâtiments ont conservé leur bel aspect du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Enfin, ce fut l'exposé d'Alain Goulet, sur *André Gide et la pension Keller*. Après un rappel historique sur l'ancienneté du protestantisme des familles de Gide (en particulier de la branche maternelle, contrairement à de nombreuses et persistantes allégations), ont été évoqués les séjours de Gide dans la pension Keller, de novembre 1885 selon Franck Keller, ou janvier 1886 selon Claude Martin, après ses années de jachère et de scolarité fantaisiste, en vue de rattraper son retard et de normaliser sa scolarité. Grâce à toutes sortes de cours particuliers de répétiteurs de l'Institution Keller, il put retourner en 1887-1888 à l'École Alsacienne où il fit sa classe de rhétorique qui lui permit de décrocher sa première partie du baccalauréat. Furent nos notamment les souvenirs de Gide présentés dans *Si le grain ne meurt* (fin du 7<sup>e</sup> chapitre et début du 8<sup>e</sup> de la première Partie), ainsi que plusieurs passages des *Faux-Monnayeurs* (I, 12 et III, 2).

Voici comment Jean-Jacques Keller évoque son Institut lors du cinquantenaire de l'institution Keller en 1884 :

*« Cette maison, fondée en 1834 par mon regretté collaborateur M. Valdemar Monod et par moi, était, je crois, la première en France parmi les protestants. La tâche qui nous était imposée par vos familles, dont le bienveillant intérêt faisait notre principale force, était particulièrement difficile. Nous n'avions pour nous guider que quelques maisons d'éducation des frères Moraves en Allemagne, dont les plans d'études et les habitudes religieuses locales différaient essentiellement des nôtres. L'Angleterre nous offrait plutôt le modèle que nous avions à suivre, avec le docteur Arnold, le pédagogue si distingué de la célèbre école de Rugby, dont il voulait faire une école chrétienne, ou, comme il disait, « a school of Christian gentlemen ». Vous connaissez sans doute les sermons si remarquables qu'il adressait le dimanche aux élèves de son école. Soit par ses prédications, soit par les rapports fréquents qu'il eut avec ses élèves,*

*il exerça sur eux une influence considérable ; mais il est malaisé d'être un second docteur Arnold.*

*Je me trouvais alors depuis trois ans au collège de Fontenay-aux-Roses, en qualité de sous-directeur du petit collège, comptant une quarantaine d'élèves, parmi lesquels figuraient déjà MM. Ed. de Pressensé, Fr. Bartholdi et Conrad de Witt, que nous avons le plaisir de voir ce soir, au milieu de nous. Ils furent, avec MM. Jean Monod, Jules Hollard, William Waddington, Louis Sautter, Louis et Emmanuel Ricou, nos premiers élèves à la rue de Chevreuse, auxquels se joignirent bientôt MM. Nadau, Kaempfen et Calvet. Pleins du désir de répondre à l'idéal conçu, d'accord avec nous, par les parents de nos élèves, mon cher associé, M. Valdemar Monod, qui resta deux ans mon collaborateur, et moi, nous nous mîmes, peut-être avec plus de zèle que de sagesse, à l'œuvre spéciale de l'évangélisation de nos élèves, sans négliger pour cela les diverses branches de l'enseignement, parmi lesquelles les langues vivantes, et surtout l'allemand, eurent au début une place prépondérante. Nous pensions du reste faire faire à nos élèves toutes leurs études classiques chez nous, ce qui fut plus tard jugé impraticable à cause des changements fréquents de nos principaux professeurs gradués, que le ministre réclamait pour les lycées. Notre si regretté frère et ami, M. Frédéric Monod, fut pendant bien des années l'aumônier de notre maison et notre conseiller.*

*Nous fûmes tous d'accord pour reconnaître que les sentiments religieux qui n'étaient pas enracinés dans la conscience étaient de nulle valeur. Aussi tous nos efforts tendirent-ils à la réveiller et à faire appel à l'obéissance stricte et immédiate des élèves, comme au meilleur moyen d'éducation de la volonté, qui joue un si grand rôle dans le domaine religieux et moral. Il n'y avait à cet égard aucune distinction à faire entre nos élèves catholiques et protestants, les uns et les autres ayant le même besoin d'être armés contre les tentations et les épreuves de la vie de ce monde.*

*Vous savez du reste, chers amis, que nous ne nous sommes pas bornés à vous donner des leçons, mais que nous avons passé une grande partie de notre temps disponible au milieu de vous, en prenant souvent part à vos jeux. J'ai ensuite reconnu que les allocutions quotidiennes sur les questions religieuses risquaient de produire une certaine satiété, et que, sauf dans des circonstances particulières, nous devons nous borner à la lecture de la parole de Dieu et à la prière, réservant à nos entretiens individuels avec vous les appels à l'obéissance de la foi. »*

ROBERT LEVESQUE

# Journal

## Carnet XLII <sup>1</sup>

Commencé à Paris,  
le 21 juin 1948.

Écrit à peine quelques lignes ce matin – toujours sur les *Oiseaux* – et je ne sais pas si elles sont bonnes. Je me proposais de parler en détail des pigeons de Kemal, mais j'ai resserré de plus en plus mon texte, en n'indiquant enfin que le seul mouvement de cette immense basse-cour ; et c'était là l'essentiel. Je n'avais pas autre chose à dire. Assez souvent je m'étonne qu'une expérience, un voyage ne laissent finalement que deux ou trois lignes...

Grenier m'écrit qu'il aimerait lire la *Lettre à Titus*. Je lui en envoie un exemplaire. Il quitte l'Égypte le 2 juillet. Aurai-je la chance de l'entrevoir à Paris, ou peut-être à Marseille ? Il est peu d'hommes à qui je tiens plus.

Vu longuement Letellier. Très à plat. Fuyant la solitude, ou plutôt se fuyant lui-même. Angoissé, traqué. Ah ! si je pouvais pleurer, dit-il. « La présence de Roger <sup>2</sup> à Upsal me fera du bien. — Gide prend à cœur votre projet, allez le voir, dis-je. »

Lu ce matin un essai que Letellier a consacré à Proust (la musique et la mort). Enfin il a écrit quelque chose qui se tient. Il tenait fort à mon opinion ; et j'ai pu lui écrire aussitôt qu'elle était des plus favorables. Il a fort bien décelé dans une scène de Balbec (où Proust prend conscience de la mort de sa grand'mère) la composition même d'un concerto – et il en analyse les thèmes.

---

1. Les carnets I à XLI (1931-1948) ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n<sup>os</sup> 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 à 111, 113, 117, 118, 128, 129, 133, 134, 137, 139 à 141, 143/144 à 155 et 157 à 163 du BAAG.

2. Roger Kempf.

Retiré à la Transatlantique nos billets pour la Corse.

Corrigé avant-hier les troisièmes épreuves des *Cahiers du Sud* et, faut-il l'avouer, lu ces quelque deux cents pages comme un roman. Il me semblait n'en rien connaître encore. Et j'admirais l'architecture de l'ensemble : essais dus à des Grecs, introductions que j'ai écrites, poèmes... Il n'y a pas une phrase dans tout l'ouvrage que je n'aie voulue. Encore que les auteurs restassent libres. Mais je les avais choisis, et je fus impitoyable pour les textes. De sorte qu'on obtient une extrême diversité et que pourtant ils disent tous la même chose. La *Permanence* éclate de partout. Rapporté ces épreuves aux *Cahiers*, où je fais la connaissance de Le Lionnais, le mathématicien. Assez exubérant personnage, un peu replet, et qui a des idées sur tout. (Compare la Grèce à Rome, etc.)

Passé chez Gide, mais il recevait Green ; je ne voulus pas entrer. Ayant du temps à employer avant l'heure du gymnase, je m'installai dans un bistrot du carrefour Raspail et tâchai d'écrire quelques phrases sur le combat d'oiseaux que je vis sur l'Acrocorinthe. Là encore il s'agit de suggérer, de dessiner tout au plus une courbe. Regardé passer les gens, admiré l'air provincial de ce quartier cependant si parisien. Touristes étrangers, nobles habitants du faubourg, gens du peuple remontant vers Montrouge. Comme tous ces gens dans la lumière de Paris s'isolaient bien, semblaient individuels... (Tout le contraire de Londres.)

28.

Semaine assez noire, alors que je devrais être tout à la joie du départ pour la Corse – mais c'est que je regarde au-delà ; et ne vois rien. Hanté d'une part par les mois d'août et de septembre où je risque d'errer, sans un centime (le mieux serait de demeurer en Corse et de m'y terrer), et aussi par la rentrée d'octobre où je risque d'aller m'enliser dans un médiocre poste de province qui finira par déteindre sur moi. (Ah ! Gide m'a bien assuré l'autre jour qu'il avait confiance dans mon étoile et que de toute manière mon avenir ne lui donnait aucune inquiétude ; et qu'un séjour en province aurait l'avantage de me faire travailler... Mais tout cela ne saurait me rassurer. Une sourde angoisse ne me quitte guère.)

Revu Noël à deux reprises. Certes charmant, et soulignant notre intimité. Mais est-ce pour me plaire ou pour ne pas dépasser mon niveau qu'il s'en tient à des anecdotes, à des remarques

parisiennes ? Je n'appelle pas cela causer. Le curieux, c'est que son grand reproche (ses lettres me l'ont dit et il reprend cet argument dans son livre) était la légèreté de mes propos, mon insouciance, mon amateurisme...

Noël me donne le nouveau livre d'Étienne (*Les Règles du jeu*) dont j'avais lu le manuscrit en Angleterre. Le meilleur est au début. J'aime moins la partie théorique ; il dogmatise, il part en guerre, nous ne sommes plus sur le plan littéraire. Thèses salubres, sans doute, mais dont je n'ai que faire... J'attends bien davantage des *Oliviers*.

Déjeuné avec Auba, le directeur de Copenhague.

Abandonné l'essai sur les oiseaux, mais il m'a passablement exercé... J'éprouve le besoin d'être de plus en plus rapide (tout dire en peu de mots) ; mais il faut que ce peu se grave, qu'il soit donc lourd et qu'on ne puisse le lire vite. Je suis persuadé de faire des progrès, mais n'ai point encore trouvé sinon mon style, du moins la forme d'essai qui m'exprimera tout entier...

J'avais envoyé au *Mercure* mon *Épilogue* ; on me le renvoie avec force louanges ; mais le *Mercure* ne tient pas à engager une polémique...

L'ennui, c'est que je ne puis rien faire sans m'y donner entièrement, et que la moindre phrase tourne à la « création »... Durant ces deux ans j'ai tout voulu tirer de moi, et n'y ai pas trouvé grand'chose.

30.

La femme de Ghika est à Paris, toujours exubérante et incoordonnée. La voici sacrée poétesse. René Char qui a lu de ses poèmes anglais crie au miracle.

Convoqué hier pour voir le projet de couverture de *Permanence*. Extrêmement déçu...

Tosi a fait publier dans les *Études néo-latines* (revue toute professorale) une partie de mon *D'Annunzio*. Assez d'agacement à relire cet essai, mais c'est, je crois, qu'on l'a déséquilibré. Le comité, semble-t-il, a fait çà et là des coupures, créé des alinéas. Je ne me reconnais plus. Le *Mercure* m'annonce pour septembre l'étude sur *l'Égypte*.

1<sup>er</sup> juillet.

Grenier m'écrit : « La *Lettre à Titus* trouve en moi une résurgence. J'ai connu les mêmes obstacles intérieurs. C'est une

autobiographie spirituelle très juste. »

Quand donc sortirai-je des balbutiements et de la sécheresse ? J'ai le cerveau rouillé. Des quantités de rocs très lourds doivent être déplacés avant que je puisse atteindre la moindre source. Toujours en route (voire en marche), mais n'arrivant jamais. Je me crois cependant plus équilibré (mais moins intelligent) que Grenier. Je n'en suis pas plus avancé. Marx me parlait élégamment l'autre matin d'une page où Proust explique qu'il s'agit d'habituer le public à entendre la voix nouvelle d'un homme. Sans feinte modestie, je crois avoir ma propre voix...

Vu hier matin Saillet, le briseur d'idoles ; il pulvérise la littérature, ne fait qu'une bouchée de Camus... mais admire Grenier ; place très haut certains de ses paysages. Il a écrit, dit-il, des pages qui ne suppriment ni Gide ni Valéry. Pareil éloge ne me déplairait pas.

Dîné avec Elytis ; excellente impression ; il s'épanouit à Paris. On le recherche ; les meilleurs des poètes devinent à qui ils ont affaire (par malheur, le volume de ses traductions est fort rare<sup>1</sup> ; presque personne ne le connaît. Nous écrivons ensemble à Patsifas afin qu'il en envoie d'urgence). Finissons la soirée à traduire une *Ode à Picasso* qu'Elytis ira présenter au peintre à Antibes. Il reste, paraît-il, toujours sensible à ces sortes d'homages. Mis au point ce matin tant bien que mal ce texte ; moi qui me jurais de ne plus jamais rien traduire...

2 juil.

Depuis quelques jours je relis au hasard Montaigne. Ce sera mon seul livre de Corse.

Grenier m'écrivait l'autre jour pour me remonter le moral : « Ce qui manque le plus aux hommes, c'est la force de rupture. La plupart s'en tiennent à des compromis avec eux-mêmes. C'est mon cas. N'était-ce pas celui de Montaigne ? et ce dernier ne s'est-il pas bien tiré malgré tout ? »

Envoyé à Katsimbalis *Le Colosse de Maroussi* dont la traduction vient enfin de paraître. Ce livre le justifie ; c'est son portrait...

3 juillet.

Trouvé le temps de traduire de nouveaux textes d'Elytis – avec joie et facilement...

---

1. *Elytis*, poèmes traduits par Robert Levesque. [Note de R. L.]

Décidé de rester en Corse après le départ de Roger et d'y attendre les décisions du sort...

*6 juillet.*

J'ai revue Peignot, qui de nouveau me fait lecture de plusieurs manuscrits. Quelle facilité ! Et quelle spécieuse dialectique ! Se montre inquiet de ne pas me voir enthousiaste. Pourtant je puis l'assurer que je crois à sa vocation littéraire, mais qu'il a encore bien du chemin à parcourir. Giraudoux lui a fait du mal. Bien rarement on entend le son d'une voix personnelle. Et cependant je suis certain qu'il en a une.

Coup de téléphone de Gide qui voulait me revoir avant mon départ ; se trouvait avoir un moment libre, avant tout un « vortex » d'occupations. Je cours chez lui... Gide, qui a grande hâte de quitter Paris, pense gagner le lac de Garde en voiture avec Herbart, et travailler là-bas avec lui au scénario et aux dialogues d'*Isabelle*... Est en train d'écrire une préface pour *Corydon*. Exalté à l'idée de son départ, mais se montrant non moins excité par mon escapade avec Roger. « Mais vous ne ferez pas tout à pied ? Vous prendrez des cars. Il arrive souvent là-bas qu'on traverse un village où l'on voudrait rester ; le mieux dans ce cas est d'abandonner le car... »

Matinée au Louvre avec Naveau. Révision des valeurs. Grand plaisir à la salle romane des sculptures. Déjà le XIII<sup>e</sup> siècle me touche beaucoup moins. Le XIV<sup>e</sup> me paraît encore plus assomant. Mais avec le XV<sup>e</sup>, de nouveau, grandes émotions.

La Renaissance italienne est beaucoup plus embêtante que je l'aurais cru ; à part les très grands, Donatello, Michel-Ange, qui ont vraiment quelque chose à dire et qui créent des formes, il y a tout un tas d'artisans habiles, souvent même des virtuoses, dont tout l'effort est théâtral, extérieur. Nous fûmes trop esclaves de l'art italien (académisme). La Grèce, l'art oriental purifient la vision – et mettent à sa place la Renaissance. L'imitation de l'Antique a souvent nui aux courants nationaux, à la spontanéité. Je puis enfin me laisser aller, sans le souci d'admirer les chefs-d'œuvre officiellement salués.

*Bonifacio, 30 juil.*

Passé deux jours à Cauro (le centre des auberges), juste pour recevoir deux dépêches, l'une m'avisant qu'on m'offrirait à Casablanca un poste de philosophie, l'autre que sur le conseil de Mar-

guerite on avait accepté l'offre. Va pour le Maroc !... J'ai toujours désiré être chargé un jour d'un cours de philosophie.

31 juillet.

[*Relation des semaines passées en Corse.*]

15 août.

Pitoyable bouquin de Bernanos : *La Grande Peur des bien pensants*. Adorateur d'un faux dieu, ce Drumont dont il veut nous persuader que nul n'a mieux écrit et qu'il mérite le premier rang au panthéon de la littérature, les phrases rocailleuses qu'il en cite, quelle misère ! On ne sait trop ce qu'il faut plaindre le plus, du mauvais style de Drumont ou du pathos de Bernanos qui veut contraindre notre admiration. Manque d'intelligence et d'esprit critique. Cet homme se mouvait naturellement dans le faux. Et cependant ce fut une lumière de l'Église ; mais celle-ci est si malade, si pauvre, que les quelques « lumières » qui l'ornent en France aujourd'hui se déchirent entre elles (Bernanos ennemi de Claudel, Maritain, etc.). Ce n'est pas que dans le cours de cet interminable bouquin il n'y ait des lueurs, voire quelques éclairs. Une intuition parfois éclate aux yeux du visionnaire, et il foudroie d'un mot une tare, un abus. Mais que dis-je d'un mot ! Le tort de Bernanos est de noyer dans le verbiage et l'à peu près du journaliste quelques rares pensées qui eussent réclamé du nerf. Faux penseur et faux écrivain. Au demeurant très honnête homme, dont la mauvaise foi intellectuelle est l'héritage de Maurras. Grande faiblesse que les gestes, les cris dévoilent – un homme fort, une pensée solide n'ont pas besoin de tintamarre... Quelques phrases de *Leurs Figures* que cite Bernanos écrasent tout son livre et tous les textes de Drumont.

17 août.

À Roger...

18.

Je ne suis plus guère heureux que si je travaille ; je ne peux plus vivre comme jadis en vagabond, et dans l'attente du génie... Flaubert déclarait avoir des sujets de bouquins plus qu'il n'en pourrait écrire... Pour moi, je vis au jour le jour ; absolument sans aucun projet. Tout au plus entends-je au fond de moi-même une rumeur lointaine, mais les idées viennent quand elles veulent ; je n'ai point découvert encore l'art de les faire naître. Et c'est tant mieux peut-être, car ainsi je dois toujours repartir à neuf, et inven-

ter au fur et à mesure ma forme.

Des successions de jours sans but et sans projet – où la curiosité même s'émousse et où, sans aucun remords, je crois perdre mon temps. Et puis soudain une idée naît ; je prends la plume ; les heures volent. Je n'avance cependant qu'au pas et j'enrage de ma lenteur. Le temps fuit ; j'ai peur de n'arriver jamais à terminer l'œuvre entreprise. Quand elle atteint dix pages, c'est le bout du monde ; mais il m'a fallu un effort extrême et une grande consommation de joie. Après quoi je retombe dans ma somnolence. Ainsi je me balance entre des heures trop brèves et des jours mal employés. C'est dans cet entre-deux sans doute que se fait la germination – à force de rêverie, de flânerie, de veulerie.

Elytis m'a donné l'idée de faire reproduire un dessin de Braque sur la couverture de *Permanence*, car, par chance, depuis quelques années les recherches de Braque s'inspirent de la céramique grecque et des médailles. J'ai pu voir chez Maeght, le matin de mon départ, de fort beaux dessins. Qu'en aura-t-on tiré ?... Camus écrit une conclusion pour *Permanence* ; il s'agissait surtout, me dit Ballard, de contrebalancer la préface journalistique et démagogique d'Audisio. Mais le nom d'Audisio, m'a dit Ballard, est un paratonnerre susceptible d'amadouer « la gauche » – capable autrement de torpiller le numéro. Voilà où nous en sommes... J'avais quant à moi refusé l'illisible article d'Audisio (comme je l'avais fait pour ceux de Kazantzakis et de Papatzonis). La bagarre va recommencer. Amusement de suivre cette affaire des rivages d'Afrique...

24 août.

La vie de Cauro est assez décevante et routinière ; et la jeunesse qui y passe me paraît insensible. Il est vrai que tous vivent en groupe, et que je semble un hors-la-loi. Mais nul contact ne paraît possible ; aucune conversation... Recul de l'individualisme. C'est dans une maison pleine (mais de gens qui ne me touchent pas) que je prends le mieux conscience de ma solitude. Je l'aime, d'ailleurs, je m'y complais, encore que j'espère toujours y échapper...

Averti Grenier de mon passage à Marseille.

Espoir – mais sans doute fallacieux – d'avoir quelque contact avec mes élèves à Casablanca. Peur qu'ils ne soient des « scientifiques », des techniciens, méprisant toute pensée désintéressée.

26 août.

Reçu enfin les bouquins de philo. J'y suis plongé depuis deux jours. Je sais fort bien que l'esprit philosophique me manque. Mais il me faut néanmoins chercher la cohérence, sérier les problèmes, et ne point présenter dans mon enseignement de trop graves contradictions...

Longuement écrit à Roger ; ma lettre l'accueillera à Upsal... Roger depuis bientôt trois ans tient dans ma vie une place grandissante. Il ne m'a point déçu (mes emballements incurables la plupart du temps me font tomber de haut...).

Nouvelle photo du petit Maurice que m'envoie Roger... Ma fortune va prendre une face nouvelle, car un mot de l'enfant m'apprend que ses parents m'invitent à revoir leurs montagnes avant mon départ. Assez irrésistible appel – malgré ma crainte des retours, et des aventures que l'on tente de réamorcer. Mais ici je n'attends rien de précis ; je me laisserai conduire – et goûterai du moins les joies de la famille.

*Dijon, 5 septembre.*

À Cottez.

J'ai erré hier dans Lyon, sous la pluie. Mais je ne la sentais pas. Quelle admirable ville ! Après avoir vu passablement de cités, je ne pouvais pourtant détacher mes yeux de la beauté des quais. J'hésiterai éternellement entre la Saône et le Rhône, avec, je crois, une préférence pour la Saône et la vue de la Croix-Rousse...

L'intéressant pour moi quand je revois une ville, un musée (je suis remonté jusqu'ici à petites journées), est de me confronter avec des œuvres, des paysages – et de pouvoir tout à loisir me traiter d'idiot, car les choses que je sens le besoin de revoir sont toujours beaucoup plus belles – et autres – que je ne le croyais. Mais je sens d'autre part que ces choses m'appellent, car elles ont encore quelques mots à me dire...

À Frère.

Le sort a voulu enfin que je puisse quitter la France. Je n'aspirais qu'à cela. Mais sans savoir au juste pourquoi. Je n'y étais pas malheureux... Ce que je crains pourtant, c'est la routine, l'enlèvement. Et commencer une nouvelle vie me donne une illusion de virginité ; je me figure que tout reste possible, que tout dépend encore de moi. Je me précipite donc avec joie vers l'Afrique.

Curieux surtout des habitudes que j'y prendrai, des gens que j'y fréquenterai.

*Paris, le 7 sept.*

Rentré il y a deux jours. Vu les bébés de Michel et de Jacques, nés ces derniers jours.

Le théâtre d'Arles (hémicycle) serait peu de chose sans les cèdres, cyprès, épicéas du jardin à droite, et ce grand fond d'architecture sous la coupole bleue, maisons lépreuses, jaunes, grises, calcinées ; vignes, draps blancs séchant...

Noté le 2 sept. Au théâtre antique : visite avec un jeune Belge de Saint-Trophime et des Alyscamps. Plaisir de faire le cicerone. J'avais envie de parler, de communiquer mon émotion. Arles me sert de « témoin » ; j'y fus en 1929, en 36 et en 48. Pas eu le temps de revoir les arènes. Je craignais de ne plus les aimer. Mais j'eusse aimé revoir de là-haut la plaine de Provence et le Rhône.

*11 sept.*

Classé les fiches de philo constituées en Corse ; j'ai ainsi un petit arsenal concernant les questions majeures, et j'y pourrai puiser. Je n'ai guère aimé jadis préparer mes cours un à un. J'aime qu'ils soient une longue conversation préparée dès l'été. Mais ici la matière est nouvelle, et il y a un but (la formation des élèves en vue d'un examen). Il faudra que moi-même je vive les questions, les revive...

Peinture peu engageante de Casablanca par Ohana... Trop de richesses. Pas de traditions. Aucune ressource intellectuelle ; ni arrière-plan, ni passé. Population européenne toute matérialiste. Les Français pour la plupart sont des aventuriers, des gens prêts à tout. Et un esprit de caste grotesque. Ce qui serait le plus authentique et intéressant, ce sont les Marocains. C'est là une catégorie de gens qui poursuivent un but, celui de s'élever peu à peu, et qui assimilent de plus en plus notre culture (précisément parce qu'ils possèdent eux-mêmes, à la base, une culture à eux). Évidemment il y a une méfiance chez les indigènes. Le seul intérêt, dit Ohana, est de fuir la campagne est belle, surtout le Sud, les kasbahs...

Max-Pol Fouchet (selon Cottez) est revenu au contraire enchanté de là... La ville de Casablanca (réussite d'urbanisme) lui a particulièrement plu ; vie large, aérée. Belle américanisation de la

vie. Tout le problème est là. J'ai eu horreur de la richesse suédoise...

Appris par Ballard que Bonjean (revenu des Indes) est retiré à Rabat ; où vit également Bosco, me dit Guibert. Ballard me demande pour sa revue des « Lettres du Maroc ». Je réponds sans m'engager ; tout ce que je peux écrire tourne à l'« essai », et il me faut du temps. (*L'Arche* recommence à paraître, et c'est là plutôt que j'aimerais me répandre.)

Jamais... je ne suis parti plus incertain. Il n'est plus aussi facile à quarante ans de se lancer dans l'aventure. (Et pourtant ce fut toujours là mon désir.) Dans ce pays on s'enlise, et l'on glisse assez vite dans le nirvana (les exemples abondent).

*À bord du Katoomba,  
19 sept.*

Belaval, chargé de mettre en ordre le dernier manuscrit de Sachs, suite au *Sabbat* et qui s'appellera *La Chasse à courre*, était en correspondance avec Sachs, travailleur volontaire en Allemagne. À relire ses lettres, dit-il, on comprend son dégoût final. Les paysans français avec lesquels il vivait l'amusèrent pendant un mois, puis il les prit en horreur, et il devint un indicateur au service des Allemands. Un jésuite suisse qui fut compagnon de captivité de Sachs – et qui s'était fait interner pour connaître les camps – est venu chez Gallimard apporter quelques détails. Lui-même fut dénoncé par Sachs, mais il lui pardonna. Malgré ses fautes, ses turpitudes, assure-t-il, c'était un être touché par la grâce. On ne sait rien de précis sur sa fin, mais l'enquête du jésuite amène à supposer qu'il fut fusillé sur la route entre Hambourg et Lubeck au moment de la débâcle, avec dix-neuf autres indicateurs dont la Gestapo craignait à son tour la dénonciation.

Durant nombre d'années Sachs douta de lui-même et n'osa prendre la plume. Cocteau lui avait dit jadis : « Toi, tu ne seras pas écrivain. » Et cette parole, disait-il, l'avait empoisonné. (Dans *Le Sabbat*, Sachs reconnaît que c'est la psychanalyse qui lui permit de se libérer. Grâce à Allendy il put écrire.)

*20 sept.*

Particulier abrutissement que me donnent les traversées : somnolence, flottement, vacuité. Les heures, les jours coulent sans laisser de traces. Vouloir me cramponner serait vain. Les amateurs de navigation sans doute goûtent à bord les charmes de

l'anéantissement...

J'aurai là-bas des réactions et qui se mêleront au souvenir des jours passés. Et comme depuis quinze ans je n'ai cessé de voyager, les points de comparaison ne manqueront pas. Déclarerai-je mon amour au Maroc ? ou lui déclarerai-je la guerre ? Je crois que l'expérience suédoise me servira extrêmement (comme repoussoir, et aussi pour apprécier l'aspect moderne du pays...). Mon amour de la foule pourra peut-être s'y satisfaire. Amour qui a d'ailleurs évolué, et qui est souvent celui d'un contemplateur. Mais j'aime à cueillir les âmes en passant – s'il y en a. Une ville sans âme immédiatement me répugne. Balancement entre la foule où se mêler et la solitude indispensable...

Projet de traduire *Permanence* en allemand. Si je suis consulté j'indiquerai Hardekopf (il avait traduit à Pontigny, en 39, mes pages sur Gide et les a publiées cet hiver à Zurich, on les goûta). La bande de *Permanence* portera une phrase de Camus. Un Braque (Aurige) ornara la couverture. Remarquables auspices...

Belaval, devant Grenier, parlait de la hauteur de Camus. Il feint de ne pas reconnaître ses anciens amis. « Que voulez-vous, lui dit Paulhan, la gloire est lourde à porter... » Grenier assure que Camus a besoin de solitude et qu'il lui faut être dur pour avoir la paix. Grenier laisse entendre que Camus peut-être évoluée dans une voie qu'il n'approuve qu'imparfaitement. Cependant il le trouve plus gentil que jamais.

« Nos rapports ne furent pas toujours faciles. Quel formidable orgueil ! C'est le côté hidalgo qu'il tient de sa mère. Il ne me pardonnait pas de ne pas le classer toujours premier aux compositions. »

Belaval m'assure qu'il y a chez Camus (ils furent, je crois, condisciples à Alger) un côté habile ; ce qu'il a obtenu, il l'a désiré. On prétend qu'au lycée, les jours d'examen, il avait en une heure terminé de traiter le sujet proposé, et qu'ensuite il trouvait le temps d'écrire dix ou douze plans, tous différents, pour ses camarades.

Grande joie de revoir Grenier que j'avais vainement poursuivi à Marseille. Et cependant nous n'avons rien dit d'indispensable. Le merveilleux avec les êtres authentiques, c'est qu'ils sont eux-mêmes une fois pour toutes. Après dix ans on les retrouve semblables. Il y a une sécurité dans leur personne et dans leur amitié.

*Casablanca, 27 sept.*

À Roger.

La vie nouvelle que j'ai tant désirée a commencé – ou plutôt j'attends la rentrée des classes pour vraiment y plonger.

[...] C'est un extraordinaire bain de vie. Rien n'est plus opposé à Stockholm, la ville sans âme (m'a-t-il paru). À Casablanca (qui n'est point exactement le Maroc) l'âme s'ignore, mais elle existe. Il y a dans la ville une immense aspiration cahotique mal dirigée... Le passionnant sera, je crois, de découvrir pas à pas les êtres qui attendent quelque chose, ceux qui ont besoin d'un mot, d'un exemple. Tâche ingrate peut-être. Il faudra, je pense, parler longuement dans le vide et se heurter aux nonchalances du climat, à l'esprit primaire, aux tendances uniquement pratiques de ces aventuriers.

L'École Industrielle, où toutes les races se chevauchent (enfants du peuple, surtout), est une cuve que j'imagine bouillonnante. Que va-t-il en sortir ? C'est pour la première fois qu'on y institue le bac de philo, preuve de cette lente élévation qui tout de même caractérise cette masse nouvelle à qui il faut apprendre à dépasser l'instinct.

[*Logement à l'École. Chambre monacale, sans meubles. Cellule de prisonnier...*] Après ma première nuit dans ma cellule, je vois arriver le jeune patron d'une maison de meubles, que j'avais connu à Paris. Il venait avec sa voiture me proposer de visiter les environs de Casablanca. Il donne malgré lui un coup d'œil de décorateur à ma nudité (celle de ma chambre), et je présume qu'il en est glacé. Nous nous promenons ; je vois sa femme ; nous déjeunons ; je connais leurs enfants... et puis il m'avoue que, si je dois continuer de loger à l'École, il m'enverra tous les meubles dont je lui ferai la liste, car il ne peut souffrir de me voir dans un tel dénuement. Je dois dire que, sans croire aux miracles, j'ai été assez ébahi de tant de générosité, – et d'autant plus que je commençais à m'arracher les cheveux en songeant à tout l'argent qu'il me faudrait pour acquérir quelques horribles ustensiles...

*30 septembre.*

Lu à toute allure (donc fort mal) la traduction anglaise de *Digenis* que je reçois de New York. Eva Sikelianos en est l'auteur, et cette femme, qui depuis des années avait rompu avec l'Europe, a bien voulu m'écrire et m'envoyer ce texte. Sans doute attend-

elle des éloges ; elle est sûre qu'il s'agit là d'un des sommets de l'art. Mais les tragédies de Sikelianos m'ont toujours paru absurdes ; c'est du verbiage, il ne s'y passe rien. *Digenis* me semble aussi redondant et creux que les œuvres qui le précèdent. Voici des années que je crois le poète épuisé. Mais il s'acharne à écrire et à mendier ou à faire mendier les compliments. Eva S. me consultait sur l'opportunité d'envoyer une pétition à Stockholm qui fit connaître l'état de pénurie, la mauvaise santé du poète. J'ai répondu en l'assurant que ces choses étaient connues, et que le Comité avait horreur des pétitions. Malgré une grande indifférence au succès, je me surprends parfois à rêver du Prix ; ma vie, mon avenir en seraient quelque peu changés. Jusqu'à présent j'ai parlé et écrit dans le vide... Mais après tout cela me plaît ; je cache mes ouvrages ; et j'en ai presque honte.

9 oct.

Je vis au Maroc sans y vivre. Les indigènes qui comptaient tant pour moi jadis ne me semblent plus qu'un décor. Je circule parmi des fantômes.

J'aspire à passer deux ou trois jours à Fès pour la Toussaint (emmené peut-être par Farroul). Haddou m'attend. Il sombre, je le crains, dans le mysticisme, réunissant chez lui des soufis – dont les doctes conversations se terminent par de saintes agapes et des danses rituelles. Mais les çoufis eux-mêmes ne répugnent pas aux plaisirs, et les jeunes gosses de jadis doivent encore accourir sur un signe. Haddou habite à présent le [1] dont il est devenu directeur ; et il vit entouré de tous ses anciens amis devenus grands, et qui l'aident dans ses fonctions. Je serai bien curieux d'admirer ce vaste ménage. Peut-être me faudra-t-il revoir Fès pour faire le point, et me sentir vraiment au Maroc...

Lu, durant ma journée de traitement, *Le Magasin d'antiquités*, très étonnant Dickens ; il vous fait avaler tous les poncifs, et des couplets lyriques pour boniches. Des situations feuilletonesques se débrouillent miraculeusement ; on marche dans le faux. Et puis non, ces gens-là vivent, on les voit, une vaste pitié les a fait naître ainsi qu'un amusement cocasse. L'humour, sans doute inimitable, de Dickens lui échappe comme un tic, et il accumule dans deux ou trois phrases cent remarques les plus saugrenues,

---

1. Un mot illisible.

puis il reprend imperturbable son récit. Sachs confiait à Belaval que son ambition d'écrivain était d'atteindre à la gloire d'un Dickens et de rentrer comme lui, couvert d'honneurs, dans son pays natal, « en calèche ».

18 oct.

Au fond de moi-même, tout en souhaitant que Sikelianos remporte le Prix, je ne crois pas qu'il le mérite. Croce, Eliot y auraient plus de droit. Pourtant la Grèce possède en ce moment un grand lyrique ; et ce serait une occasion pour qu'on la couronne, et aussi une manière de commémorer la guerre. Je ne pense que rarement au Prix, et un peu comme à un héritage des plus incertains... Mais voilà qui me mettrait le pied à l'étrier. Tête des critiques qui en juillet 47 reçurent le bouquin des *Poèmes*. Aucun n'en a parlé. Ils se rattraperaient par quelques dithyrambes. Déchaînement de Sikelianos si lauréat. Il tremblerait sur le trépied et ne parviendrait certainement pas à éviter le ridicule. Je ne connais pas plus terrible rhéteur, plus convaincu de sa mission. Je souhaite du plaisir aux traducteurs de ses élucubrations (j'ai toujours décliné ce rôle). Maury (certes toujours des mieux informés) a parlé à Gide ce printemps des chances de Sikelianos... Tout comme il avait annoncé à Gide l'an dernier qu'il aurait le Prix. Le Nobel m'amuserait durant quelques semaines. Il me fortifierait. Ce serait un sanctionnement de dix ans de ma vie – aujourd'hui révolus ; mais qui me donnerait quelque force pour avancer. Je ne crois pas que je vaudrais un sou de plus, mais ma carrière serait un peu facilitée... Je prends en ce moment le chemin d'un petit auteur hermétique, qui n'obtiendra qu'à la longue quelques succès d'estime. Mes pages sur l'Égypte n'ont, à ma connaissance, éveillé nul écho.

# ***Les Dossiers de presse des livres d'André Gide***

## **LE DOSSIER DE PRESSE D' ATTENDU QUE...**

(I)

416-XLIX-1

**MARIE-JEANNE DURRY**

*(Revue d'Alger, n° 1, 1944, pp. 114-20)*

*Gide 1941-1942*

Alger, capitale de la France, capitale provisoire et pullulante. Pour l'arrivant, Alger c'est une rade – superbe – et c'est une rue – surpeuplée – qui, de la Redouta à Saint-Eugène, évoque, par ses noms successifs, Michelet, l'Isly, Dumont d'Urville, et par le foisonnement d'êtres qui s'y coudoient, une Cosmopolis de guerre. Du Paris de 1916, Proust disait que les uniformes mêlés en faisaient une ville « aussi cosmopolite qu'un port, aussi irréaliste qu'un décor de peintre qui n'a dressé quelques architectures que pour avoir un prétexte à grouper les costumes les plus variés et les plus chatoyants ». Telle est maintenant Alger.

Alger, pleine de bateaux dans les bassins, de jeeps sur les chaussées, Alger sans viande, sans logis, sans lait, sans livres.. Et pourtant, malgré le manque de papier, aux étalages démunis des libraires, parfois surgit une revue, un volume neuf, qui suffisent à restituer l'atmosphère des temps si proches, hélas ! et si lointains, où les devantures des éditeurs parisiens offraient à la curiosité des meilleurs esprits des promesses toujours tenues et

toujours renouvelées. L'*Attendu que* de Gide les tient et les renouvelle aujourd'hui.

\*

C'est le recueil des articles que, depuis l'Armistice, le très grand écrivain publia dans *Le Figaro*, un des seuls quotidiens qui surent maintenir leur indépendance jusqu'au jour où, les Allemands s'étant étendus sur toute la France, il dut faire harakiri. Beaucoup d'entre nous, et moi-même, nous ne les avons pas lus : à Paris, en France occupée, rien n'avait le droit de passer de ce qui paraissait en *zone nono*, comme nous disions, – nous l'appelions aussi *La Pétante*. L'Allemagne avait bien réussi avec ces lignes de démarcation qu'avait tracées sa politique démoniaque. Ce rêve d'unité qui hanta si longtemps son lourd corps morcelé tandis que, pour la France, l'unité n'était plus un rêve mais une vérité vitale, il lui fallait, l'ayant enfin réalisé chez soi, mais à la veille peut-être de le dissoudre en conquêtes, il lui fallait en anéantir chez nous la réalisation séculaire et partout palpable. Il y avait maintenant les « zones interdites », la « zone occupée », où la souffrance avait raidi les hommes de bonne volonté dans le *non* muet qu'ils opposaient à l'ennemi, où un espoir guetteur épiait les indices, où toute pensée se liguaient pour la résistance et contre l'acceptation, même inconsciente, de l'inacceptable. Et puis il y avait la zone dite « libre », où l'ennemi c'étaient moins les Allemands que Vichy, où Vichy cachait son inanité meurtrière sous des aspects de grand duché de Geroldstein réveillés chaque matin par des flons-flons guerriers et drapé dans les capes carnavalesques des équipes de jeunesse.

Je me rappelle que, la seconde fois où je franchis en fraude la frontière intérieure, j'eus un bref soulagement. C'en était fini pour un instant des *vert de gris*, des *doryphores*, du bruit des bottes, du bruit des chants que les patrouilles scandaient à travers nos rues, dans nos nuits et dans nos matins, de toute cette hallucination visuelle et sonore tendue sur les arrestations, les camps de concentration, les exécutions. Mais après quarante-huit heures je n'avais plus qu'une hâte : retourner dans la prison, dans la geôle, dans ce froid, dans ce noir où nous vivions soudés par un sentiment unique, dans la sourde patience et l'obstination. De Lyon à Nice on pouvait voyager sans entendre une seule fois parler de guerre ni d'occupation. La vie était encore facile. Ceux qui ne

demandaient qu'à oublier pouvaient oublier. Plus tard, tout s'égalisa dans une torture commune dont les Allemands étaient les initiateurs, Vichy le pourvoyeur et souvent l'exécuteur.

Mais il fut un temps où la zone inoccupée jouit d'une apparence de liberté qui ne fut pas tout à fait inutile. Pour nous il n'y avait que le silence, ou la parole et l'écrit clandestins. Au delà de la ligne, les journaux – il y en eut quelques-uns – pouvaient garder une tenue, la pensée se frayer des voies. C'est à quoi Gide s'ingénia.

Et s'il est un article qui serve de clef, c'est bien celui qui ouvre la série : *Chardonne 1940*. Je cite, presque sans choisir : son livre « est l'instructif exemple d'une disposition, ou mieux : d'une indisposition de l'intelligence ». — « Il dit : ... *Les hommes politiques poursuivis devant la cour de Riom pour crime de légèreté sont innocents*, mais ajoute aussitôt, un lobe de son cerveau reprenant ce qu'accorde l'autre, *comme tous les criminels*, avec une sorte d'inconscience et d'innocence qui, dans les circonstances tragiques que nous vivons, deviendrait vite criminelle, comme toutes les innocences. » — « Il écrivait ... parlant des paysans du Limousin et de certains de leurs villages misérables : *On voudrait qu'ils souffrent d'un si pauvre logement. Mais ils n'en souffrent pas. Toujours on se heurte à cette obstination de pauvres aveugles qui sont contents de leur sort*. Et l'on songe tristement au contentement de Chardonne aveugle aujourd'hui. » Puis pour finir : « Le livre de Chardonne [nous] plongera ... dans un malaise intolérable, et profitable aussi... Devant sa fluidité, son inconsistance (si j'en juge par moi), nous sentons mieux notre solidité, et devant tant d'acquiescements indistincts, notre constance. »

Il convient de laisser parler Gide, et de prêter l'oreille. Écoutez, au hasard du livre : « C'est agir que de résister, et ce n'est pas toujours dans le *oui* que l'être s'affirme. » Ou bien : « Certainement le mot *Patrie*, par exemple, ne comprend pas les mêmes paysages pour le paysan du nord de la France et pour celui du midi ; il n'est pas compris de même par le cultivateur et par l'intellectuel ; par le pauvre et par le riche. Mais c'est un mot de ralliement. Et lorsque nous entendons que "la Patrie est en danger", l'important c'est que nous nous levions et unissions pour la défendre. » Ou bien : « N'était la curiosité, l'attente, l'espoir, il semble par instants que tout nous invite à quitter la vie. » Ou

bien : « Goethe n'enseigne pas l'héroïsme ; nous avons besoin de héros. » Ou encore, avec une émotion dont la sobre intensité ne peut échapper à personne : « Je songeai longuement à ceux des jeunes gens qui présentement se taisent et laissent leur pensée, leur vertu, se fortifier peu à peu dans la retraite et le silence. Et je sentais la prière affluer de mon cœur à mes lèvres ; une incertaine et tremblante prière : "Patiencez ! patientez encore. Votre heure viendra, futures valeurs de la France..." », une ardente prière pour vous qui parlerez quand peut-être je ne serai plus là pour vous entendre. Je ne pourrai plus vous entendre, mais c'est pourtant vous que j'attends. »

Rien ne manque : les déclarations explicites et tout un jeu, proprement gidien mais ici véritablement civique, d'allusions, de suggestions, de citations qui, dans les époques de baillons, permet aux protestataires de se manifester clairement sous le langage étrange dont ils sont forcés de s'empêcher pour s'exprimer. Ainsi Châteaubriand usait-il de Tacite contre Napoléon, ainsi prononçait-il : « C'est en vain que Néron prospère... » Ainsi Gide : « Je viens de lire dans Tacite une petite phrase qui m'a pour un temps remis le cœur en place : "*Memoriam quoque ipsam cum voce perdidissemus, si tam in nostra potestate oblivisci quam tacere...* Nous aurions perdu la mémoire même avec la parole, s'il nous était aussi possible d'oublier que de nous taire. » — « *Vires acquirit tacendo*, c'est aujourd'hui la meilleure devise. On commettrait une grave erreur... en jugeant la France, en jugeant sa valeur réelle et profonde, simplement par ce qui se manifeste d'elle aujourd'hui. Dans un vase très secoué, ainsi que nous venons de l'être, ce sont les éléments légers qui d'abord viennent à la surface ; non les meilleurs. »

Mais le latin n'est pas seul appelé à la rescousse du français muselé. Que l'Anglais y serve et « cette invention saugrenue de l'*Alice au pays des Merveilles*, où l'on voit condamner d'abord celui qu'on juge ; après quoi il ne lui reste plus qu'à commettre le crime. » Que l'allemand même serve à libérer du joug allemand : « À citer les versicules chargés d'émotion et de signification mis par Goethe dans la bouche du peuple diligent des "Dactyles", je prend d'autant plus plaisir que ces vers si remarquables n'ont pas encore été, que je sache, très remarquables. »

Qui nous libérera ?  
Nous extrayons le fer,  
Ils en forgent nos chaînes.  
Ô délivrance  
Ne tarde pas !  
En attendant  
Demeurons souples. »

Un peu plus tard, il revient à la charge, il explique l'arbitraire de sa traduction :

« Lui : Il est, pour la pensée aussi, des moments, des périodes historiques, de diastole comme pour les battements du cœur.

Moi : Et nous sommes dans la systole, en plein.

Lui : Souvenez-vous des vers de Goethe que vous citez et traduisiez un peu librement :

Oh Délivrance  
Ne tarde pas !

Moi : C'est à cause du rythme que je tâchais de préserver :

*Uns loszureissen  
Ist noch nicht zeitig*

veut simplement dire, je le reconnais, que le temps de la diastole n'est pas encore venu.

Lui : Vous tourniez en impatient souhait ce qui n'est qu'une constatation.

Moi : Le premier vers du couplet permettait, me semblait-il, cet élan de mon cœur. »

Si j'ose encore un souvenir personnel, j'évoquerai cette représentation d'*Iphigénie en Tauride* qui fut donnée à notre Comédie Française en allemand, en avril 1942, par une troupe bavaroise. Pour cette seule exception nous avons contrevenu, quelques-uns, à la règle absolue que nous nous étions fixée, de n'assister à aucune manifestation franco-allemande. Nous fûmes édifiés : à part une clique officielle, aux places d'honneur, il n'y avait dans la salle que les tenues vertes des hommes, et les costumes gris des *Mädchen in Uniform*. Et nous nous demandions comment tous ces Allemands pouvaient entendre sans être foudroyés les paroles de lumière, l'œuvre dont ils ne semblaient pas comprendre que chaque mot et tout le sens profond était leur condamnation : cette apologie de l'humanité, de la pitié, avant tout de la *vérité*.

J'ai tort, peut-être, d'insister sur la signification momentanée de l'écrit de Gide, de donner une acceptation partisane à ce livre né pourtant de son esprit d'universalité. C'est qu'il existe une valeur intemporelle dans ce caractère temporel que je souligne. Il nous importe que l'homme le plus ondoyant ait été, au moment décisif, le grave avocat d'une constance, que l'homme le plus soucieux de ne pas s'engager, se soit engagé cette fois, que cet homme, souvent hésitant jusqu'à s'exaspérer de son hésitation (« Mais je ne fais que cela, hurlai-je, me mettre au point de vue des autres. Je n'ai fait que cela toute ma vie ; au point que c'est mon propre point de vue qu'il me devient ensuite difficile de retrouver »), que cet homme, à l'instant péremptoire, n'ait pas hésité. Il a su alors trouver son propre point de vue ! et ce point de vue était d'Antigone et non de Créon, celui des lois non écrites au lieu de celui de l'armistice, celui de la justice immanente au lieu de celui du fait accompli, celui de l'Âme qui ne pactise pas – celui de la France – celui de l'éternité.

\*

Qu'on ne vienne pas dire : Gide a changé. Gide est le même ; et l'auteur des *Prétextes* et *Nouveaux Prétextes* est requis, dans son âge mûr, par les mêmes problèmes que dans sa jeunesse. Il est aussi le même être de dualité et de dialogue ; c'est la forme du dialogue qu'il donne à la plupart de ses articles, et comme il porte à la fois ses interrogations et ses ripostes, ses *Interviews* sont *imaginaires* : il se répond, plus encore qu'au public.

Il feint de n'agir que des sujets littéraires, et sous ce couvert littérature, derrière le fragile abri de cet *attendu que*, nous l'avons vu aborder tout ce qui a trait à notre credo. Mais il a préservé une intelligence assez orientée et assez aiguë pour que même dans le plein du drame où elle participait, elle ne déviât pas de son objet propre : la littérature. Il ne s'agit pas – ai-je su le montrer ? – de tour d'ivoire ou de narcissisme : il s'agit, étant un créateur d'art, étant de ceux qui sont nés pour enrichir d'œuvres d'art le patrimoine national et universel, de ne pas se laisser détourner, même par la tragique défaite d'un jour, de la tâche de toujours ; il s'agit, sous l'oppression, de dominer ce qui opprime, et de garder, même engagé, cette disponibilité sans quoi Gide resterait Gide. Il dit, avec bien de la grâce : « Je n'ai jamais tant lu, ni si bien ; avec une sorte d'avidité semblable à celle de ma jeunesse et qui,

lorsque je songe à mon âge, me paraît un peu ridicule. » Et sur tout ce qu'il lit s'exerce son agilité lucide. Je me suis, au contraire, laissée trop entraîner par ce qui, dans son livre, correspondait à nos hantises pour qu'il me reste la place d'entrer en tiers dans un dialogue qui touche à tout, avec une précision, une justesse, souvent une sorte d'ironie austère et irrésistible, toujours l'indépendance. Il va de menues questions de langage ou de grammaire à celle de l'existence de Dieu. Il connaît tous les liens qu'il y a des œuvres aux hommes, des hommes aux œuvres. Il passe du roman au poème, examine leurs lois et leurs techniques, les rapports de la prose et de la poésie, les anthologies poétiques, la poésie « cérébrée » et la poésie « directe », la rime et le rythme, la métrique et la prosodie, le renouveau poétique d'aujourd'hui et les périls qui le menacent. Il excelle aussi bien dans les études d'un peu longue haleine – sur Goethe ou sur Racine – que dans les phrases qui circonscrivent en quelques mots *Manon Lescaut* ou Béranger, Apollinaire ou Aragon, Stendhal ou Flaubert. Toujours il se défend de céder aux *réactions outrancières et passagères*, il attend, il accueille la réponse personnelle que chaque auteur fait aux problèmes qui les sollicitent tous, admirant également *Hugo dans ses rimes prestigieuses* et *Lafontaine qui rime on ne peut plus chichement pour n'accorder ses soins qu'à la convenance exquise des termes, à l'allure des dialogues et du récit*. Ses verdicts même ne pèsent pas sur l'esprit, mais lui sont un excitant, le trouvât-on par extraordinaire injuste, comme dans sa sévérité pour *Guerre et Paix*, chef-d'œuvre inépuisable pourtant. Il a de la justice une si essentielle passion qu'on le voit nuancer, corriger, telle de ses anciennes boutades, devenues célèbres, un fameux *Victor Hugo, hélas !* par exemple. Car dans les goûts profonds qui furent et sont les siens, celui de la patience, du désintéressement, du parfait, de la définition, de l'effort, de la concentration – comme dans son dégoût de la facilité, du bavardage, dans sa peur des songe-creux et sa compréhension du mystère, il n'a pas peut-être de goût plus persistant que celui de l'équité. *L'âme attentive de Gide*, disait Mallarmé. C'est elle qui s'épanouit aujourd'hui avec cette souveraine aisance qu'on n'a jamais au début de la vie et qui est l'apogée des Maîtres. Il est une sorte de sérénité qui peut être un couronnement de l'inquiétude, et chez l'homme contradictoire et qui a cultivé en lui les contradictions,

une fusion des contraires qui est harmonie. L'Immoraliste en Gide a toujours été aussi préoccupé de morale qu'un pasteur protestant. La fièvre qui brûle Nathanaël, le lyrisme des *Nourritures*, l'amour pour ce qui *dévore* l'être, tout ce par quoi Gide a enivré des générations adolescentes, il ne s'en est jamais laissé emporter au point d'abdiquer l'observateur qui veillait en lui, l'esprit « sans préjugés », l'esprit de libre examen. Il parle aujourd'hui de *la qualité maîtresse de la France, la critique*. Il en parle non comme d'un genre, mais comme d'une qualité très rare et qui de nos jours se trouve le plus en danger et il affirme que *c'est à nos qualités et vertus critiques qu'il importe de s'attacher et se rattacher le plus aujourd'hui*. Il s'y est attaché, mais il ne s'en était jamais détaché. Par là s'explique aussi son anti-collaborationisme sur lequel j'insistais tout d'abord, que ses perforantes appréciations littéraires. Il s'enchantait aux délices de ces vers de Valéry :

*Ô courbes, méandres,  
Secret du menteur...*

Ô Gide, amant du mensonge, en qui règne, immuablement, l'honnêteté.

## LE DOSSIER DE PRESSE DU JOURNAL (XII <sup>1</sup>)

417-XVIII-25

**GEORGES PERROS**

*(La Nouvelle Nouvelle Revue Française,  
n° 23, 1<sup>er</sup> novembre 1954, pp. 907-9)*

*André Gide : Journal 1939-1949. Souvenirs  
(Bibliothèque de la Pléiade)*

On a souvent reproché à Gide l'insignifiance quasi totale de son *Journal*. Or il se trouve que, sans ce volumineux recueil, Gide

---

1. Les vingt-quatre premiers articles de ce Dossier ont été reproduits dans les n<sup>os</sup> 59, 60, 67, 68, 74/75, 118, 139, 143/144, 146, 153 et 158 du BAAG.

n'existerait pas, se serait perdu de vue. Aucune de ses œuvres ne soutient la comparaison qualitative avec ce document unique, dans lequel Gide a mis le meilleur et le pire du personnage qu'il jouait sans parvenir à l'épouser complètement. Car Gide n'adhère pas. Il sort de toutes ses aventures, de tous ses voyages intellectuels, de tous ses malheurs, comme si, l'obstacle franchi, il continuait à être *libre*, sans souci du trajet parcouru. Proprement influençable, sinon par ce qu'il va devenir, par ce qu'il sera demain. Quoi qu'il fasse, ou dise, ou taise, il n'est pas atteint, n'enchaîne pas. Soumis au régime d'une durée blanche sans repères, il éprouve le perpétuel besoin du dialogue, du compagnonnage. Laisse seul en scène, il s'évanouit. Il ne cesse de provoquer les autres, non tant par coquetterie que par nécessité. Ne cesse de se provoquer lui-même, décidé à ne pas laisser moisir les éléments d'une éthique qui ne vaut que par son mouvement « vécu », et comprend, comme il dit, fort heureusement, l'inconséquence. Mais résiste l'indéfinissable.

C'est dans le *Journal* que se manifeste le mieux cette vacance. La vie de Gide est déterminée par un phénomène d'irresponsabilité qui lui permet tous les courages – d'abord ceux du sexe – et tous les égoïsmes. Il y a de l'Idiot en lui, qui n'a pas trop de toute sa culture, de tout son orgueil, de toute son intelligence pour colmater ses fuites. Pas trop de tous ceux qui l'entourent, et jouent un rôle. En premier lieu, sa femme, qu'il avait créée.

Il lui fallait un témoin d'une espèce singulière, venu de loin, de l'enfance, un témoin amoureux, qui lui soit voué absolument, comme le cerf-volant au fil qui le retient. Qui rendait sa sincérité intéressante et donnait au plaisir pris ailleurs une inestimable, une importante saveur. Madeleine Gide *devait* être une sainte, et souffrir de comprendre sans se résigner. Réduite à la commune mesure de la femme mariée, elle perd ses vertus bénéfiques, et Gide son énergie. Des deux protagonistes, de ce troublant amour, l'un doit être fixe, quoique tenté, l'autre mouvant. L'harmonie, la cruelle, est à ce prix. Ce drame dépasse, annule tout jugement.

Gide distribue sa vie, en vue d'un rassemblement heureux et musical de toutes les contradictions qui l'assaillent et qu'il entend vaincre concrètement. Rien de moins abstrait, de plus réaliste – mais quel départ ! – que Gide. Son intelligence est sans axe et, le mot est vrai, sans pente. Incapable de mettre en branle une dia-

lectique quelconque. Avec cela, le moins sot des hommes. « Et tout en comprenant moins bien que chacun d'eux pris à part ce que celui-ci comprenait le mieux, il me semblait que je les comprenais tous à la fois et que, du carrefour où je me tenais, mon regard plongeait à travers eux, circulairement, vers les perspectives diverses que me découvraient leurs propos. » Ce passage, tiré de *Si le grain ne meurt*, explique en partie les étranges limites de Gide, qui s'entend à mettre le feu sous la bouilloire mentale d'autrui, sans brûler la sienne. Aux antipodes de son ami, l'ingénu Valéry, forcé de se cacher.

Dans les dernières années de sa vie, Gide est tellement las qu'il n'a plus qu'une obsession : le naturel. Maître de sa langue, de son corps, comblé d'honneurs, – il aurait tué père et mère pour devenir célèbre, et ce n'est que cela ! – il se fait pressant, dans l'intimité. Et réussit à nous émouvoir. Car il est bien vrai qu'un homme qu'on sait intelligent – de plus, prestigieux – nous touche parfois plus par son abandon que par la hauteur de ses vues. C'est un des charmes de ce *Journal* que de mettre le lecteur au courant de tout, sans jamais tomber dans la vulgarité ou le médiocre absolu. Cette façon de faire confiance, d'être *entre nous*, rend la lecture de Gide très stimulante, je veux dire très finement dangereuse. Car ce naturel, cette nonchalance, ce tête-à-tête qu'il institue, cette attentive sympathie peuvent laisser croire qu'après tout écrire est enfantin. Mais ne nous y trompons pas. Gide est un des rares individus capables de dire *je* sans expulser du même coup l'intérêt « littéraire » obligatoirement attaché à tout écrit. On peut même aller plus loin. Gide n'intéresserait plus personne s'il n'avait pas dit *je*. Ne se serait plus intéressé lui-même. Il se prenait pour Gide, et, assurément, la ressemblance est frappante. Michel Leiris, aujourd'hui, est dans le même cas. Quand il écrit « impersonnellement », il perd la moitié de ses vertus. Ce *je* (qui peut être lyrique) est un risque à courir, sans aucun doute le plus tentant. Encore faut-il en assumer l'obsédante contemporanéité.

## Mais qui est Fabrice ?

**F**ABRICE : un pseudonyme emprunté à Gide (*Journal* de l'été 1917), ou le prénom réel de celui qui était ainsi prédestiné à s'intéresser à l'auteur de *Paludes* ? Notre homme (car nous pensons d'après son profil de blogueur qu'il s'agit bien d'un homme) est âgé de trente-cinq ans, doté d'un solide sens de l'humour, d'une vraie et belle qualité d'amateur et d'une forte culture gidienne. En outre, nous avons pu établir de façon certaine que ce Fabrice est membre titulaire (voire fondateur ?) de l'Association des Amis d'André Gide (dont il reçoit les envois), grand lecteur et amateur de littérature, curieux de tout ce qui peut concerner André Gide et plus largement la littérature et la culture. Reconnaissons-le, cette petite enquête est bien mince : cela ajoute à la curiosité mais n'enlève rien à l'intérêt, à la finesse et à la pertinence de l'entreprise.

Moderne et soucieux de faire partager ses enthousiasmes, Fabrice a créé un premier blog <sup>1</sup> : « e-gide.blogspot.com », l'équivalent d'un bloc-notes ou d'un éditorial. À la fois décontracté et sérieux, le commentaire balaie ici tout le terrain de l'édition et de l'actualité gidiennes, et même au-delà. L'organisation est simple, elle présente les archives du blog : depuis le 12 décembre 2007

---

1. Depuis juin 2009, Fabrice est en effet l'auteur d'un second blog, nommé (suivant l'épigraphe de *Paludes*) « dic cur hic » (<http://dic-cur-hic.blogspot.com/>), où l'auteur, de façon assez drôle et modeste, cite Gide : « Il faut quand même une certaine dose de mysticisme – ou de je ne sais quoi – pour continuer à parler, à écrire, quand on sait qu'on n'est absolument pas écouté », tout en garantissant ce deuxième blog « sans OGM (ou presque) », c'est-à-dire « sans Occurrence Gidienne Majeure ».

(date du premier article), celui-ci ne cesse de s'enrichir, à tel point qu'il compte désormais plus d'une centaine d'articles, lesquels sont tous rédigés dans une belle langue, souple et élégante, qui vise avant tout l'efficacité, illustrés de façon très sérieuse par des citations fort bien choisies, et très souvent enrichis de reproductions de tableaux, portraits photographiques ou documents. Ces archives sont, d'une part, classées par ordre chronologique, et d'autre part répondent à un classement par « libellés », ceux-ci soigneusement présentés par ordre alphabétique.

Quelques exemples parmi les récents articles nous permettront de mieux caractériser la nature du travail de Fabrice. Les deux derniers billets sont les produits de lectures (un article de Sartre dans *Les Temps modernes* et les *Notes sur André Gide* de Roger Martin du Gard) et proposent à l'internaute images et citations susceptibles de dresser des portraits de Gide à partir, pour l'un, du regard de Sartre et de Malraux, et, pour l'autre, à partir du regard de Martin du Gard : souci de la synthèse, volonté de rapprocher des images pour partager une réflexion. Ici l'auteur du blog ne prend pas son temps, ne cherche pas à commenter, il livre simplement de la matière à réflexion. Ailleurs, la gourmandise domine. Gide devient le point de départ, le prétexte peut-être, et, tirant ce fil, Fabrice ne résiste pas à évoquer les portraits des amis et proches. En effet, plus construit, plus élaboré, un billet rédigé à la suite de la lecture du *Grand jeu* de Fabre-Luce propose une synthèse dynamique sur « le groupe fondateur des décades de Pontigny » : de Martin du Gard à Charles Du Bos, il s'agit à partir du livre de Fabre-Luce d'évoquer des hommes, leur aventure littéraire, leur époque.

Savoir et faire savoir est l'autre ambition de ce lieu privilégié : ainsi est-on informé des derniers articles publiés où il est question de Gide ou de ses œuvres. Peu de choses semblent pouvoir échapper à Fabrice... Radios, quotidiens, hebdomadaires ou magazines, tout ce qui concerne André Gide a été repéré et se trouve indiqué. De même, les ventes aux enchères de livres et de manuscrits – puis leurs résultats – sont annoncées et un lien direct permet d'accéder aux différents éléments du catalogue. La technique bien maîtrisée, le souci de la source exacte permettent à l'éditeur de correspondances ou au chercheur de glaner de précieuses informations.

Parfois, Fabrice cesse d'être seulement l'amateur discret et livre son humeur, son jugement critique. Ainsi, dans un récent billet assez développé, intitulé « Bonsoir les choses d'ici bas », règle-t-il son compte à M. Jean-Philippe Rossignol à propos de son article paru dans *Le Monde des Livres* du 16 juillet sur le *Journal* de Larbaud. Les erreurs, les contre-vérités, les bévues stylistiques et syntaxiques : rien n'est oublié. Le jugement est sûr et justifié.

D'autre part, le blog a aussi vocation à devenir lieu de mise en relation puisque par le biais des commentaires que l'internaute a la possibilité de laisser, c'est un petit dialogue autour d'un livre, d'une question ou d'une citation qui peut naître. Ce blog est en effet un espace vivant, rédigé par un auteur très réactif et très présent, et qui, outre les mises à jour hebdomadaires, répond aux messages.

Salué par le site du *Magazine littéraire* comme un excellent blog gidien, il va sans dire que cette entreprise méritait de l'être par le *BAAG* comme un site de véritable utilité gidienne !

L'Internet, dans son pouvoir de rassembler et de mettre en relations les êtres, crée une multitude de bavardages et de conversations oiseuses, de propos affirmés sitôt démentis, une jungle où nul coupe-coupe ne peut vous permettre de progresser avec la certitude de suivre le bon chemin... Mais parfois, au gré d'un mot-clé ou d'une recherche bibliographique (car il faut aussi reconnaître à l'Internet des qualités : celui qui sait un peu ce qu'il cherche, qui est en quête d'un document précis et qui est capable de discerner bonne et mauvaise source, document authentique ou élément sans intérêt, celui-là a gagné un temps inestimable depuis l'émergence de ce nouveau média, il peut consulter des catalogues de bibliothèques, trouver des documents rares, retrouver trace d'images d'autographes ou de leurs ventes publiques...), une pépite, un trésor !

Pépite anonyme, trésor gidien que ce blog créé par le mystérieux Fabrice. Sur « e-gide.blogspot.com », on trouve en effet toute l'actualité qui concerne André Gide. Le tout est présenté avec une sobriété efficace, même si, personnellement, je dois avouer que l'élégance des caractères blancs sur fond noir a tendance à fatiguer ma vue... À vrai dire, une seule phrase résume le propos du blog, son intention : « chose gidesque pour les

gidards de la giderie ». Pas de jargon prétentieux, mais simplement l'envie de faire savoir et de partager ce que l'on aime. Ainsi est ce Fabrice qui affirme avoir découvert Gide avec *Paludes* qu'il relit plusieurs fois chaque année depuis...

CÉLINE DHÉRIN.

# **Chronique bibliographique**

## AUTOGRAPHES

◆ Au catalogue de juin 2009 de la libr. *Les Autographes* (45 rue de l'Abbé Grégoire, Paris VI), n° 117 : l.a.s. de Gide au pharmacien Georges Gilbert, [septembre 1910], 2 pp. in-8°, 350 € : « *Je reçois ce matin la dactylographie de l'Otage, et vous adresse tous mes remerciements. Voudriez-vous envoyer la troisième dactylographie à Paul Claudel consul de France Prague le plus tôt possible ; car nous pensons donner le 1<sup>er</sup> acte dès Octobre et reporter sur les épreuves les corrections que Claudel trouvera à faire sur le texte qu'il recevra de vous* »... [Texte un peu plus long que celui du fragment reproduit dans le BAAG n° 122/123, avril-juillet 1999, p. 299.]

◆ À la vente de la « Bibliothèque littéraire d'un amateur parisien » organisée par Christie's à Paris le 25 juin dernier, fut proposé un ex. de l'originale de *Paludes* (dans une belle reliure en maroquin vert signée Semet et Plumelle), truffé d'une l.a.s. de Gide de 4 pp. in-8° – dont le catalogue offrait la photographie des pages 2 et 3 : « *Excellente Ombre, surtout les deux tercets : — "Eau successive" m'enchanté ; j'en ai rigolé. Ah ! vieux ! quand nous reverrons-nous ?! Dire que, toi malade, j'eusse pu venir... enfin ! ça se retrouvera je pense... [ / ] Tu vois que notre correspondance reprend toute seule, comme un vieux jeu. D'ici quel-*

ques [sic] temps encore, impossible pourtant de t'écrire puissamment. J'en suis dans *Paludes* à la soirée des littérateurs chez Angèle (page 22) ; comme tout le monde y parle à la fois c'est très difficile à écrire ; Angèle est ahurie, tu penses... F. A. Hérold y part pour Biskra sous le nom de Roland. La chasse aux canards est à peu près écrite ; la fin aussi ; — reste encore le petit voyage et le cauchemar après la soirée. Je suis assez content. [§] — Mais qui blague Lebey ?? — Il n'y a que moi — que je sache. Je ne le ferai plus. Je n'ai pas [pu] ne pas lui en vouloir de faire muet l'h de hautaine ; c'était très laid, mais s'il ne le fait plus... ? J'avais commencé pour lui une lettre, en réponse à son volume, où je ne lui parlais que de ça. Et puis, comme j'ai pensé qu'il avait peut-être lu André Walter la lettre n'est pas partie. — Mais au contraire, tout le monde me dit que c'est un charmant »... De cette lettre, datant de l'été ou de l'automne 1894, le destinataire n'est pas identifié.

## TEXTES DE GIDE

André GIDE, *Les Poésies d'André Walter*. Illustrations de Christian GARDAIR. Paris : Éditions Orizons, coll. « Profils d'un Classique », 2009. Vol. br., 24 x 16 cm, 58 pp., ISBN 978-2-296-08739-2, 20 €.

## TRADUCTIONS

André GIDE, *Los falsificadores de moneda*. Traducción María Teresa GALLEGO URRUTIA. Barcelone : Alba Editorial, coll. « Clásicos Modernos », 1909. Vol. br., 21 x 14 cm, sous couv. ill (*Joven sentado*, de John Minton), 413 pp., ach. d'impr. en février 2009, ISBN 978-84-8428-440-6, prix non marqué. [Nouvelle traduction espagnole des *Faux-Monnayeurs* ; celle d'Agustín Caballero Robredo, *Los monederos falsos*, était paru en 2003 à Madrid (El País), v. le BAAG n° 141, janv. 2004, p. 130.]

## ARTICLES ET COMPTES RENDUS

◆ Alain GOULET, « Prélude pour une édition génétique des *Faux-Monnayeurs* », *Genesis*, n° 29, 2008, pp. 91-102. [Avec la reproduction en fac-similé de brouillons du roman de Gide.]

◆ Pierre MASSON (Propos recueillis par Frédéric CASADESUS), « Gide ou le devoir de parler », *Réforme*, n° 3329, 16 juillet 2009, p. 14.

◆ Nous n'avons reçu que tout récemment le numéro de *The Romanic Review* (la revue publiée par l'Université Columbia de New York) daté de janvier-mars 2008 (vol. 99, n<sup>os</sup> 1-2, 170 pp., \$ 30), consacré à *La NRF* et rassemblant les articles suivants :

Anna-Louise MILNE, « *La Nouvelle Revue Française* in the Age of Modernism » ; Martyn CORNICK, « Jean Paulhan and the *Nouvelle Revue française* : Modernist Editor, Modernist Review ? » ; Antoine COMPAGNON, « L'antimodernisme de la *NRF* » ; Benoît TADIÉ, « "Au cœur de la lumière" : T. S. Eliot, la *NRF* et Paris » ; William MARX, « Les deux modernismes : T. S. Eliot et la *NRF* » ; Suzanne GUERLAC, « Valéry—Modernist Myths and (Anti) Modernist States of Mind » ; Pericles LEWIS, « Proust, Woolf, and Modern Fiction » ; Niels Buch LEANDER, « The Colonial Metropolis and its Artistic Adventure : Conrad, Congo, and the *Nouvelle Revue Française* » ; Anna-Louise MILNE, « Gide's Polymorphous Perversity, or French Modernism's Arrested Development » ; Claire PAULHAN, « Henry Church et la revue *Mesures* : "La ressource américaine" » ; Michel FABRE, « Oubliés par la *NRF* ? Marginalité du modernisme noir » ; Sophie ROBERT, « Adrienne Monnier et l'esprit moderne » ; Book Reviews : Maaïke Koffeman, *Entre classicisme et modernité : La NRF dans le champ littéraire de la Belle Époque* (Julien DIEUDONNÉ) — William Marx, ed., *Les Arrière-gardes au XX<sup>e</sup> siècle : l'autre face de la modernité esthétique* (Adrian KEMPTON).

## TRAVAUX UNIVERSITAIRES

Éric Marty, professeur à l'Université Paris VII (Denis-Diderot), nous signale que deux de ses étudiantes ont passé avec succès leur « M2 » : Anne-Sophie ANGELO, « Le personnage du jeune homme dans *Les Faux-Monnayeurs* d'André Gide » (mention Très Bien), et Jolin CHANG, « Le corps dans *L'Immoraliste* » (mention Très Bien).

# Varia

## **DANS LES PAS DE GIDE \*\*\***

Le livre de l'écrivain australien Robert Dessaix, *Arabesques* (Mercure de France, br., 20,5 x 14 cm, 288 pp., ISBN 978-2-7152-2871-9, 23,80 €) nous conduit « le long des itinéraires d'André Gide en Normandie, dans le sud de la France ainsi qu'en Afrique du Nord, de la casbah d'Alger à Biskra, à Tunis, à Sousse... Il ne s'agit pas d'une biographie ni d'une étude de l'œuvre de Gide. Non, c'est une série de promenades, de fascinantes flâneries dans le sillage de celui qui va devenir en quelque sorte son ombre portée et l'aider à formuler ses pensées sur l'amour, l'art, la religion – et les raisons de voyager. Riche d'anecdotes parfois très drôles, souvent émouvant, toujours brillant, ce livre se dévore comme un roman d'aventures. »

## **JEAN RABILLER (1923-2007)**

\*\*\* Nous avons appris avec beaucoup de retard le décès de Jean Rabiller, survenu en 2007. Ingénieur retraité, il

avait quatre-vingt-quatre ans et était membre de l'AAAG depuis 1984.

## **DE JEAN DANIEL \*\*\***

Répondant à une lettre concernant son livre *Les miens* (Grasset), Jean Daniel, directeur du *Nouvel Observateur*, m'écrit notamment : « Je suis touché par votre évocation de l'Association des Amis d'André Gide. Nous sommes complices en bien des points. Bien à vous, Jean Daniel. » [H. H.]

## **NOS AMIS PUBLIENT... \*\*\***

Dans le dernier numéro du *Bulletin de la Société Paul Claudel* (n° 194, 2<sup>e</sup> trim. 2009) : Pascal MERCIER, « L'union des "vrais" : Claudel et *La Nouvelle Revue Française* » (pp. 16-8), et Victor MARTIN-SCHMETS, « Les curieux ouvrages de Francis Vetch » (pp. 41-8).

## **MICHEL VALPRÉMY (1947-2009) \*\*\***

Professeur de danse, membre de l'AAAG depuis 1992, Michel Valprémy

nous a prématurément quittés, dans sa soixante-deuxième année.

**UNE NOUVELLE PEU CON-  
NUE D'EUGÈNE DABIT \*\*\***

Vient de paraître aux éditions Finitude (Bordeaux) un petit volume (br., 17 x 12 cm, 80 pp., ISBN 978-2-912667-60-1, 12 €) où l'on peut (re)lire *L'Aventure de Pierre Sermondade*, la nouvelle d'Eugène Dabit qu'avait publiée pour la

première fois en 1974 le n° 4 de la série *André Gide* (Lettres Modernes) et qui est le récit (à peine) romancé de sa première rencontre avec Gide. Le texte est ici suivi de *Une heure avec*, un entretien du jeune romancier avec Frédéric Lefèvre paru en 1930 dans *Les Nouvelles littéraires*.

[Notes rédigées par Henri Heinemann et Claude Martin.]

## ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

### COTISATIONS ET ABONNEMENTS 2009

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	46 €
Membre fondateur étranger	54 €
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	39 €
Membre titulaire étranger	46 €
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	28 €
Abonné étranger	36 €

#### Règlements :

par virement ou versement au

**CCP PARIS 25.172.76 A**

(La Banque Postale, Centre de Paris,  
IBAN : FR62. 2004.1000.0125.1727.6A02.009,  
BIC : PSSTFRPPPAR)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide  
et envoyé au Trésorier :

M. Jean Claude  
Association des Amis d'André Gide  
3 rue du Chemin blanc  
B. P. 53741  
54098 Nancy Cédex  
< jean.claude9@wanadoo.fr >

(Compte 14707.00020.00319747077.97,  
Banque Populaire de Lorraine-Champagne, 54000 Nancy  
IBAN : FR 76 1470 7000 2000 3197 4707 797,  
Code SWIFT : CCBPFRPPMTZ)

#### Tous paiements en EUROS et stipulés SANS FRAIS